



## Open Archive TOULOUSE Archive Ouverte (OATAO)

OATAO is an open access repository that collects the work of Toulouse researchers and makes it freely available over the web where possible.

This is an author-deposited version published in : [http://oatao.univ-toulouse.fr/Eprints ID : 10286](http://oatao.univ-toulouse.fr/Eprints/10286)

**To cite this version :**

Justice-Espenan, Margaux. *Le cheval du picador dans la tauromachie d'hier et d'aujourd'hui*. Thèse d'exercice, Médecine vétérinaire, Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse - ENVT, 2012, 171 p.

Any correspondance concerning this service should be sent to the repository administrator: [staff-oatao@inp-toulouse.fr](mailto:staff-oatao@inp-toulouse.fr).

ANNEE 2012 THESE : 2012 – TOU 3 – 4098

---

# LE CHEVAL DU PICADOR DANS LA TAUROMACHIE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

---

THESE  
pour obtenir le grade de  
DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

DIPLOME D'ÉTAT

*présentée et soutenue publiquement  
devant l'Université Paul-Sabatier de Toulouse*

*par*

**Margaux JUSTICE-ESPENAN**

Née le 8 octobre 1987, à Toulouse (31)

---

**Directeur de thèse : M. le Professeur Dominique Pierre PICAUVET**

---

## JURY

PRESIDENT :

**M. Jean-Louis MONTASTRUC**

Professeur à l'Université Paul-Sabatier de TOULOUSE

ASSESSEURS :

**M. Dominique Pierre PICAUVET**

**M. Renaud MAILLARD**

Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de TOULOUSE

Maître de Conférences à l'Ecole Nationale Vétérinaire de TOULOUSE



**Ministère de l'Agriculture et de la Pêche  
ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE TOULOUSE**

**Directeur :** M. A. MILON

**Directeurs honoraires** M. G. VAN HAVERBEKE.  
M. P. DESNOYERS

**Professeurs honoraires :**

M. L. FALIU	M. J. CHANTAL	M. BODIN ROZAT DE MENDRES NEGRE
M. C. LABIE	M. JF. GUELF	M. DORCHIES
M. C. PAVAU	M. EECKHOUTTE	M. BRAUN (émérite)
M. F. LESCURE	M. D.GRIESS	
M. A. RICO	M. CABANIE	
M. A. CAZIEUX	M. DARRE	
Mme V. BURGAT	M. HENROTEAUX	

**PROFESSEURS CLASSE EXCEPTIONNELLE**

M. AUTEFAGE André, *Pathologie chirurgicale*  
M. CORPET Denis, *Science de l'Aliment et Technologies dans les Industries agro-alimentaires*  
M. ENJALBERT Francis, *Alimentation*  
M. EUZEBY Jean, *Pathologie générale, Microbiologie, Immunologie*  
M. FRANC Michel, *Parasitologie et Maladies parasitaires*  
M. MARTINEAU Guy, *Pathologie médicale du Bétail et des Animaux de Basse-cour*  
M. PETIT Claude, *Pharmacie et Toxicologie*  
M. REGNIER Alain, *Physiopathologie oculaire*  
M. SAUTET Jean, *Anatomie*  
M. TOUTAIN Pierre-Louis, *Physiologie et Thérapeutique*

**PROFESSEURS 1<sup>o</sup> CLASSE**

M. BERTHELOT Xavier, *Pathologie de la Reproduction*  
Mme CLAUW Martine, *Pharmacie-Toxicologie*  
M. CONCORDE Didier, *Mathématiques, Statistiques, Modélisation*  
M. DELVERDIER Maxence, *Anatomie Pathologique*  
M. SCHELCHER François, *Pathologie médicale du Bétail et des Animaux de Basse-cour*

**PROFESSEURS 2<sup>o</sup> CLASSE**

Mme BENARD Geneviève, *Hygiène et Industrie des Denrées alimentaires d'Origine animale*  
M. BERTAGNOLI Stéphane, *Pathologie infectieuse*  
M. BOUSQUET-MELOU Alain, *Physiologie et Thérapeutique*  
Mme CHASTANT-MAILLARD Sylvie, *Pathologie de la Reproduction*  
M. DUCOS Alain, *Zootéchnie*  
M. DUCOS DE LAHITTE Jacques, *Parasitologie et Maladies parasitaires*  
M. FOUCRAS Gilles, *Pathologie des ruminants*  
Mme GAYRARD-TROY Véronique, *Physiologie de la Reproduction, Endocrinologie*  
M. GUERRE Philippe, *Pharmacie et Toxicologie*  
Mme HAGEN-PICARD Nicole, *Pathologie de la Reproduction*  
M. JACQUIET Philippe, *Parasitologie et Maladies Parasitaires*  
M. LEFEBVRE Hervé, *Physiologie et Thérapeutique*  
M. LIGNEREUX Yves, *Anatomie*

M. **PICAVET Dominique**, *Pathologie infectieuse*  
M. **SANS Pierre**, *Productions animales*  
Mme **TRUMEL Catherine**, *Pathologie médicale des Equidés et Carnivores*

**PROFESSEURS CERTIFIES DE L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE**

Mme **MICHAUD Françoise**, *Professeur d'Anglais*  
M **SEVERAC Benoît**, *Professeur d'Anglais*

**MAITRES DE CONFERENCES HORS CLASSE**

M. **BAILLY Jean-Denis**, *Hygiène et Industrie des Denrées alimentaires d'Origine animale*  
M. **BERGONIER Dominique**, *Pathologie de la Reproduction*  
Mlle **BOULLIER Séverine**, *Immunologie générale et médicale*  
Mme **BOURGES-ABELLA Nathalie**, *Histologie, Anatomie pathologique*  
M. **BRUGERE Hubert**, *Hygiène et Industrie des Denrées alimentaires d'Origine animale*  
Mlle **DIQUELOU Armelle**, *Pathologie médicale des Equidés et des Carnivores*  
M. **JOUGLAR Jean-Yves**, *Pathologie médicale du Bétail et des Animaux de Basse-cour*  
M **MEYER Gilles**, *Pathologie des ruminants.*  
Mme **LETRON-RAYMOND Isabelle**, *Anatomie pathologique*

**MAITRES DE CONFERENCES (classe normale)**

M. **ASIMUS Erik**, *Pathologie chirurgicale*  
Mme **BENNIS-BRET Lydie**, *Physique et Chimie biologiques et médicales*  
Mlle **BIBBAL Delphine**, *Hygiène et Industrie des Denrées alimentaires d'Origine animale*  
Mme **BOUCLAINVILLE-CAMUS Christelle**, *Biologie cellulaire et moléculaire*  
Mlle **CADIERGUES Marie-Christine**, *Dermatologie*  
M. **CONCHOU Fabrice**, *Imagerie médicale*  
M. **CORBIERE Fabien**, *Pathologie des ruminants*  
M. **CUEVAS RAMOS Gabriel**, *Chirurgie Equine*  
M. **DOSSIN Olivier**, *Pathologie médicale des Equidés et des Carnivores*  
Mlle **FERRAN Aude**, *Physiologie*  
M. **GUERIN Jean-Luc**, *Elevage et Santé avicoles et cunicoles*  
M. **JAEG Jean-Philippe**, *Pharmacie et Toxicologie*  
Mlle **LACROUX Caroline**, *Anatomie Pathologique des animaux de rente*  
M. **LIENARD Emmanuel**, *Parasitologie et maladies parasitaires*  
M. **LYAZRHI Faouzi**, *Statistiques biologiques et Mathématiques*  
M. **MAILLARD Renaud**, *Pathologie des Ruminants*  
M. **MATHON Didier**, *Pathologie chirurgicale*  
Mme **MEYNAUD-COLLARD Patricia**, *Pathologie Chirurgicale*  
M. **MOGICATO Giovanni**, *Anatomie, Imagerie médicale*  
M. **NOUVEL Laurent**, *Pathologie de la reproduction*  
Mlle **PALIERNE Sophie**, *Chirurgie des animaux de compagnie*  
Mlle **PAUL Mathilde**, *Epidémiologie, gestion de la santé des élevages avicoles et porcins*  
Mme **PRIYMENKO Nathalie**, *Alimentation*  
M. **RABOISSON Didier**, *Productions animales (ruminants)*  
Mme **TROEGELER-MEYNADIER Annabelle**, *Alimentation*  
M. **VOLMER Romain**, *Microbiologie et Infectiologie (disponibilité à cpt du 01/09/10)*  
M. **VERWAERDE Patrick**, *Anesthésie, Réanimation*

**MAITRES DE CONFERENCES et AGENTS CONTRACTUELS**

M. **BOURRET Vincent**, *Microbiologie et infectiologie*

**ASSISTANTS D'ENSEIGNEMENT ET DE RECHERCHE CONTRACTUELS**

Mlle **DEVIERS Alexandra**, *Anatomie-Imagerie*  
M. **DOUET Jean-Yves**, *Ophthalmologie*  
Mlle **LAVOUE Rachel**, *Médecine Interne*  
Mlle **PASTOR Mélanie**, *Médecine Interne*  
M **VERSET Michaël**, *Chirurgie des animaux de compagnie*  
Mme **WARET-SZKUTA Agnès**, *Production et pathologie porcine*

# **REMERCIEMENTS**

**A Monsieur le Professeur Jean-Louis Montastruc**

Professeur à l'Université Paul Sabatier

Faculté de Médecine

*Pharmacologie*

Qui nous a fait l'honneur de présider ce jury de thèse,  
Veuillez accepter mes hommages respectueux.

**A Monsieur le Professeur Dominique Pierre PICALET**

Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

*Pathologie Infectieuse*

Qui a accepté de m'encadrer dans l'élaboration de ce travail,  
Pour sa disponibilité, sa patience, son efficacité et sa gentillesse, et son afición,  
Sincères remerciements.

**A Monsieur le Maître de Conférences Renaud MAILLARD**

Maître de Conférences à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

*Pathologies des Ruminants*

Qui nous a fait l'honneur de participer à notre jury de thèse,  
Grand aficionado et fervent toriste,  
Veuillez accepter mes plus sincères remerciements.

A tous ceux qui m'ont aidée dans la réalisation de ce travail,

A monsieur Alain Bonijol qui m'a fait découvrir avec la plus grande gentillesse son métier, sa passion ;

A monsieur Philippe Heyral pour m'avoir fait partager les secrets du *tercio de varas* depuis le début du XXème siècle, du temps de son grand-père puis de son père, et pour les précieuses archives et photos qu'il m'a fournies.

Aux picadors qui ont répondu avec beaucoup de dévouement à mes questions, A Nicolas Bertoli, Marc Raynaud et Gabin Réhabi.



A Marie-Hélène qui vient de nous quitter si vite,  
Et à tous ceux à qui elle va si terriblement manquer.

A Stéphane son mari, mon parrain,  
Et à Marie, Jean-Baptiste et Charlotte leurs enfants,  
Il n'y a pas de mots assez forts pour décrire votre peine.

Tout ce qu'elle voulait encore faire avec vous, aujourd'hui vous l'accomplirez à sa mémoire  
et en son honneur,

Et c'est à travers vos rires et vos sourires, vos joies, et vos succès que revivra tout l'amour  
qu'elle avait pour vous.

*Suerte a todos.*



A Aurélia et Alain Bonijol, et Charly qui m'ont si chaleureusement accueillie chez eux cet été.

A Alain en particulier pour la patience et le dévouement avec lesquels il m'a fait partager son expérience.

A tous les membres du Mas de Franquevaux qui soignent avec application les chevaux de la *cuadra*, et qui m'ont chacun enseigné leur savoir-faire :

A Pierre qui fabrique seul « là-haut, à l'atelier », les importants caparaçons ; et à Jean-Lou qui est lui, préposé aux fameuses *puyas*. Aux piqueros que j'y ai rencontrés et qui m'ont un peu plus éclairée sur leur activité : Marc, petit Marc et Mathias. A Théo et notre stage ensemble à la *casa* Bonijol.

A tous les fidèles de l'équipe Bonijol qui m'ont eux aussi fait découvrir avec beaucoup de gentillesse, tout ce qui se passe en coulisses, dans le *patio de caballo* ; à Claude, Damien, Gilles, Sophie et Charlotte, Georges et tous ceux que j'oublie.

A mes parents qui m'ont amenée très tôt voir mes premières corridas et m'ont permis de réaliser les études dont je rêvais.

A papa qui me montrait comment étaient préparés les chevaux de pique, quand on pouvait les approcher, à Floirac et à Eauze par exemple.

A maman, à son dynamisme, et sans qui je n'aurais pas pu mener à bien ce travail.

A mes grands-parents qui ne regrettent qu'une chose, de ne pas voir assez leurs petits-enfants.

A Eugénie ma sœur, profite bien de tes années d'études, tu l'as bien mérité.

A Arthur mon frère, et à notre vision des choses toujours très différente.

A Martine et Claude qui m'ont élevée un petit peu comme des seconds parents.

A Séverine qui me faisait faire mes devoirs et son petit Gabin.

A Marie-Reine et Charles Périé qui m'ont enseigné, avec la plus grande passion, les chevaux et l'équitation ; je ne les remercierai jamais assez.

A Poupette, Hortense et Françoise, Valérie, Sabine et Emilie, mes amies du poney-club de la Seillonne.

A Fifou qui m'a accompagnée pendant mes premiers concours.

A Caroline et Nicolas, qui sont un peu comme des frère et sœur pour moi,

A Cathy leur maman, notre coach médical et sportif à tous, et sentimental aussi quelquefois,

A Olivier leur papa, à nos vacances en Espagne l'été et à ses pâtes « à la Roque ».

A Lucie, Paul et Pierre mes amis du Caousou.

A Manu et Maxou mes amis de Fermat, et à notre trinôme de colle, merci pour leur soutien irréprochable.

A Florie, Guillaume, Romain et Faustine mes cousins que j'aime beaucoup mais que j'ai un peu perdus de vue.

A tous ceux qui m'ont accompagnée pendant mes – si belles – années à l'ENVT :

A mes docteurs qui nous ont si bien accueillis lors de notre arrivée : Camille, Miloute, Sophie, Chloé, Steph, Claire, Clémence, Marcho, Rhymbo, Bali, Beubeuille, Aillain, Jean-Seb, Tim, Thomas, Muss, Chaton, Julo, Fabien, Le Guid', Marion, Rominou

A Arthur et Alex, et à tous nos exposés terminés au cercle cinq minutes avant l'heure de début du cours. On était quand même dans le groupe 4 ! A Arthur qui eut, seul, le privilège d'assister au TD du Pr Lefèvre. On est allé boire un verre en t'attendant du coup.

A Gwigwi la Superwoman, à ta bonne humeur toujours au rendez-vous, ton dynamisme et au dévouement avec lequel tu sais écouter les autres, à ton amitié qui m'est si chère.

A Marie-Laure, à ta franchise et à ton naturel, à ton appartement que tu as gentiment mis à notre disposition pendant nos révisions, à la force dont tu fais preuve dans les moments difficiles.

A Dianou, Jeannou, Alexia et Marine et à nos longues heures passées à la Céprière avec le reste de l'équipe : Patrice, Pascale et Daniel. A monsieur Rambaud pour son humour et la bonne ambiance dans laquelle il nous permet de travailler.

Aux groupes de TD 7 et 8 :

A Lulu toujours souriante et prête à rendre service, et à Marco bien sûr.

A Vinc', à ta bonne humeur et à tes fins de boom où tu es content de tout.

Aux terribles frères sans manches : Greg et Raph et aux litres de bières que vous avez renversés en boom à coup de pied dans les gobelets des gens... vous êtes vraiment trop lourds !

Raph à tes gaz moutarde dans le bus au retour de Virbac.

Greg à nos footings à la Ramée, aux petits déjeuners que tu prépares tous les matins à Miloute avant qu'elle ne parte travailler.

Tutur à ta ponctualité, à la façon avec laquelle tu sais écouter et conseiller les gens lorsqu'ils en ont besoin.

A Ximun et à ses expressions « maisons ».

A Zyril', à ton bon esprit et à tes attentions, à l'homme parfait qui réussit tout, et le premier !

A Marianne et à votre beau mariage, au petit Amaury. A nos soirées plus tard en Lozère.

A Camillou, ah Camillou... ! La liste est longue ; on pourrait écrire un livre de tes aventures et mésaventures ; pour la façon avec laquelle tu es toujours prêt à rendre service.

A Bala, à nos supers séjours en Corrèze autour du 14 août, à tous les membres de l'étincelle branceillaise pour l'animation et l'accueil chaleureux et à Agathe qui nous a prêté sa chambre. A ton nez cassé par un « énorme taureau charolais furieux ».

A Nico, mon humoriste préféré, mon idole ; à ton sens de l'organisation et à ton dynamisme.

A Françou enfin, à nos premiers moments passés à rire pendant des heures, aux émotions que nous avons déjà partagées ensemble et à tous les merveilleux moments que nous vivrons ensemble je l'espère.

A tous nos petits poulots : Soph, Sab, Max, Pauline, Jeff, Morgane, Thomas, Christouche, Lena, Lyse, Chloé, Baptiste, Thibault, Max, Goeffrey, Bertrand... et tous ceux que j'oublie, ne soyez pas vexés.

# TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES .....	10
TABLE DES ILLUSTRATIONS .....	17
LEXIQUE TAURIN.....	23
INTRODUCTION.....	27
PREMIERE PARTIE : DE L'UTILISATION DU CHEVAL DE PIQUE DANS LA TAUROMACHIE ACTUELLE.....	31
1. LORS DU PREMIER TERCIO DU SPECTACLE TAURIN .....	31
1.1. PRINCIPES DE LA TAUROMACHIE .....	31
1.1.1. Base fondamentale .....	31
1.1.2. Déroulement des spectacles taurins.....	31
1.1.2.1. Réglementation.....	31
1.1.2.2. Avant la corrida .....	32
1.1.2.2.1. Le bétail .....	32
1.1.2.2.2. Les <i>Plazas de toros</i> .....	33
1.1.2.2.3. Les préparatifs du tiers de pique .....	35
1.1.2.2.3.1. Les chevaux .....	35
1.1.2.2.3.1.1. La théorie .....	35
1.1.2.2.3.1.2. Dans les faits .....	39
1.1.2.2.3.2. Les piques et les picadors .....	41
1.1.2.3. Le combat.....	42
1.1.2.3.1. Le paseo.....	42
1.1.2.3.2. La <i>lidia</i> et les différents états du <i>toro</i> dans l'arène .....	43
1.1.3. Qualités du <i>toro bravo</i> recherchées dans l'arène .....	44
1.2. LE <i>TERCIO DE VARAS</i> OU TIERS DES PIQUES .....	44
1.2.1. Déroulement.....	44
1.2.1.1. Réception du taureau .....	44
1.2.1.2. Intervention des picadors .....	45
1.2.1.3. Les <i>quites</i> .....	47
1.2.1.4. Les monosabios .....	48
1.2.2. Mesure de la bravoure .....	50
1.2.2.1. Les banderilles noires .....	52
1.2.2.2. Cas des spectacles « concours » .....	52
1.2.3. Préparation du taureau à la <i>lidia</i> .....	53

1.3.	LA PIQUE : ASPECTS TRAUMATOLOGIQUES .....	55
1.3.1.	Blessures recherchées .....	55
1.3.2.	Réalités de la <i>suerte de varas</i> .....	56
1.3.3.	Blessures infligées par les piques non règlementaires .....	57
2.	LORS DES TIENTAS : POUR LA SELECTION DES FUTURS REPRODUCTEURS	61
2.1.	TIENTA EN ARENE OU « <i>EN CORRAL</i> » .....	61
2.1.1.	Tienta de <i>vacas</i> .....	62
2.1.2.	Tienta de <i>machos</i> .....	62
2.2.	TIENTA A CAMPO ABIERTO : TIENTA « EN PLEIN CHAMP ».....	63
	LE CHEVAL ET LE <i>PIQUERO</i> « DE TIENTA » .....	64
3.	COMMENT PIQUER AUJOURD'HUI .....	67
3.1.	LES DIFFERENTES <i>PUYAS</i> .....	67
3.1.1.	La <i>puya de cruceta</i> .....	67
3.1.2.	La pique « française ».....	68
3.1.3.	La future pique « Rivero » ? .....	70
3.1.4.	A propos du sens de la <i>puya</i> .....	70
3.2.	LES DIFFERENTES <i>SUERTE</i> S DE PIQUE.....	71
3.2.1.	<i>De frente</i> ou <i>en rectitud</i> .....	71
3.2.2.	<i>A caballo levantado</i> : « à cheval cabré » .....	73
3.2.3.	<i>Suerte del señor Zahonero</i> .....	74
3.2.4.	<i>Suerte del señor Atienza</i> ou <i>carioca</i> .....	75
3.3.	LES CANONS DE LA PIQUE.....	76
3.3.1.	Le <i>cite</i> .....	76
3.3.2.	Orchestrer la rencontre .....	77
3.3.3.	Où piquer ?.....	79
	DEUXIEME PARTIE : LE PICADOR ET SON CHEVAL AU COURS DE L'HISTOIRE DE LA TAUROMACHIE .....	81
1.	NAISSANCE DE LA FONCTION DE PICADOR.....	81
1.1.	HOMME ET CHEVAL : DES ALLIES DEPUIS L'ANTIQUITE.....	81
1.2.	ORIGINE DE LA TAUROMACHIE MODERNE .....	81
1.2.1.	Du XVème au XVIIIème siècle : la tauromachie seigneuriale espagnole met en scène le cheval comme symbole de grandeur .....	82
1.2.1.1.	Le <i>Cid campeador</i> : précurseur de la tauromachie équestre espagnole ? .....	82
1.2.1.2.	La tauromachie seigneuriale espagnole : un effet du genre de vie chevaleresque .....	83

1.2.1.2.1.	La reconquête nécessite des cavaliers .....	83
1.2.1.2.2.	L'affrontement du taureau sauvage : un entraînement pour le chevalier ....	83
1.2.1.2.3.	L'utilité militaire de la tauromachie équestre force l'Eglise à s'incliner [21] 83	
1.2.1.2.4.	Les <i>Maestranzas de Cavallería</i> : rôle dans le maintien de la tauromachie .	84
1.2.1.2.5.	En temps de paix la lutte contre le taureau devient un divertissement .....	85
1.2.1.3.	La tauromachie se règlemente .....	85
1.2.1.3.1.	La <i>lanzada</i> : une arme d'assaut .....	86
1.2.1.3.2.	Le <i>rejón</i> : au galop et en contournement .....	88
1.2.1.3.3.	La <i>gregoriana</i> protège la jambe du cavalier .....	89
1.2.1.3.4.	L'immobilité du cheval est obtenue par divers procédés .....	89
1.2.1.3.5.	Les valets à pied prennent de l'importance avec le passage au <i>rejón</i> .....	90
1.2.2.	La tauromachie à pied de Navarre .....	90
1.2.3.	Le déclin de la tauromachie aristocratique .....	91
1.2.4.	Les premiers picadors sont issus de la petite noblesse d'Andalousie .....	92
1.2.4.1.	Apparition de la <i>vara de detener</i> .....	93
1.2.4.2.	Les picadors ne portent plus le prestigieux costume .....	94
1.2.5.	Mélange des tauromachies.....	94
1.2.5.1.	Le <i>tercio</i> de pique de l'époque de Pepe Hillo .....	96
1.2.5.2.	Les picadors encore au premier rang du spectacle ?.....	98
1.2.6.	Les <i>caballeros en plaza</i> : une résurgence de la gloire passée.....	99
2.	LE CHEVAL DE PIQUE : DE LA BÊTE DE RÉFORME CONDAMNÉE AU PROFESSIONNEL D'AUJOURD'HUI ; RAISONS ET CONSÉQUENCES D'UNE TELLE ÉVOLUTION.....	101
2.1.	LA CORRIDA DES TEMPS MODERNES RESTREINT LA PIQUE À UNE <i>SUERTE</i> .....	101
2.1.1.	Le picador : encore un torero ? .....	101
2.1.2.	Une monture qui n'a plus rien pour plaire.....	101
2.1.3.	Triomphe final du torero à pied sur le torero à cheval .....	102
2.1.3.1.	Montes l'emporte sur Troni.....	102
2.1.3.2.	Le picador : un « torero des champs » .....	102
2.1.4.	Les premiers règlements taurins .....	103
2.1.4.1.	Le traité de Paquiro.....	103
2.1.4.1.1.	Le <i>tercio</i> de piques dicté par Paquiro [24] .....	103
2.1.4.1.2.	Rémunération des professionnels.....	105

2.1.4.2.	Les premières mesures d'état .....	105
2.1.5.	Le cheval devient un « consommable » de la corrida, au service de la Bravoure et pour le plaisir des aficionados.....	106
2.1.5.1.	Démocratisation de la fonction de picador.....	106
2.1.5.2.	L'hécatombe du <i>tercio de varas</i> .....	106
2.1.5.3.	Des fournisseurs payés au nombre de chevaux tués.....	107
2.1.5.4.	Un public moins sensible et avide spectacle .....	109
2.1.5.5.	La mort des chevaux passe pour « comique » et a un caractère caritatif.....	110
2.1.5.6.	Des chevaux abondants.....	110
2.1.5.7.	Des <i>toros</i> de plus en plus braves .....	111
2.1.5.8.	La dure tâche du picador.....	112
2.1.5.9.	Le cheval : un « défouloir » pour le <i>toro</i> .....	112
2.1.5.10.	La pique : débuts d'une controverse .....	113
2.1.5.11.	Guerrita modifie la façon de piquer.....	116
2.1.5.12.	Le vice de la <i>propina</i> .....	116
2.1.6.	Le cheval de pique au travers des différents règlements taurins .....	117
2.1.6.1.	Règlement de 1848 [40].....	117
2.1.6.1.1.	Les chevaux de pique .....	117
2.1.6.1.2.	Les <i>areneros</i> .....	117
2.1.6.1.3.	Les picadors .....	118
2.1.6.1.4.	Les banderilles de feu.....	118
2.1.6.2.	Le règlement de Madrid, de mai 1868.....	118
2.1.6.3.	Le règlement de Madrid de 1880.....	119
2.1.6.4.	Badila finalise le costume du <i>piquero</i> .....	119
2.1.6.5.	Le règlement de Barcelone de 1887 .....	120
2.1.6.6.	Le règlement de Séville de 1896 .....	120
2.1.6.7.	Le premier règlement national de 1917 : <i>Reglamento de las corridas de toros, novillos y becerros (Ministerio de la Gobernación)</i> .....	121
2.1.6.8.	Le règlement de 1930 – le premier après la mise en service du <i>peto</i> [42]....	122
2.1.6.9.	Le règlement de 1962.....	124
2.1.6.10.	Le règlement de 1992.....	125
2.1.6.11.	Le règlement de 1996.....	125
2.1.7.	La protection du cheval s'impose .....	126
2.1.7.1.	Raisons économiques.....	126
2.1.7.2.	Raisons tauromachiques.....	126

2.1.7.3.	Raisons éthiques .....	127
2.1.7.4.	Naissance du caparaçon .....	128
2.1.7.4.1.	Premiers essais en France .....	128
2.1.7.4.2.	La décision espagnole .....	129
2.1.7.4.3.	Les premiers caparaçons ne remplissent pas leur office .....	131
2.1.7.4.4.	Le caparaçon « actuel » .....	131
3.	LE CHEVAL DE PIQUE AU CŒUR DES DEBATS ACTUELS SUR LE TERCIO DES VARAS .....	133
3.1.	LES PREMIERES REACTIONS .....	133
3.1.1.	Les picadors d'abord opposés .....	133
3.1.2.	Les aficionados partagés .....	134
3.1.2.1.	Les sceptiques crient à la violation du principe de l'équité tauromachique .	134
3.1.2.2.	Pour d'autres c'est la naissance heureuse du <i>toreo</i> actuel .....	134
3.2.	LA SITUATION ACTUELLE .....	135
3.2.1.	Les <i>toros</i> et les toreros .....	135
3.2.2.	Le groupe équestre .....	135
3.3.	LE RENOUVEAU DU TIERS DE PIQUE .....	136
3.3.1.	La tentative andalouse .....	137
3.3.2.	Le groupe équestre .....	137
	TROISIEME PARTIE : PREPARATION ET DRESSAGE DU CHEVAL DE PIQUE POUR LA TAUROMACHIE ACTUELLE .....	141
1.	SELECTION DES CHEVAUX .....	141
1.1.	QUALITES RECHERCHEES ET CHOIX DES CHEVAUX .....	141
1.2.	CAUSES DE REFORME .....	142
1.3.	CREATION D'UN ELEVAGE DE CHEVAUX DE PIQUE .....	142
2.	DRESSAGE ET APPRENTISSAGE .....	143
2.1.	POURQUOI DRESSER UN CHEVAL A L'ARENE ? .....	143
2.2.	APPRENTISSAGE SPECIFIQUE .....	144
2.3.	LA RENCONTRE AVEC LE « TORO » .....	146
3.	LE CAPARAÇON ACTUEL .....	151
3.1.	UNE PROTECTION TOUJOURS PLUS PERFORMANTE .....	151
3.2.	CARACTERISTIQUES TECHNIQUES .....	153
3.3.	UNE PROTECTION INFALLIBLE ? .....	156
	CONCLUSION .....	159
	BIBLIOGRAPHIE .....	161

ANNEXES .....	167
ANNEXE 1 : EXTRAIT DU REGLEMENT TAURIN MUNICIPAL FRANÇAIS DE 2005 (MIS A JOUR EN 2007).....	167
ANNEXE 2 : EXEMPLE DE CERTIFICAT D'APPROBATION DES CARAPAÇONS PAR LE MINISTERE DE L'INTERIEUR ESPAGNOL.....	171
ANNEXE 3 : MENSURATIONS DE LA PIQUE ANDALOUSE, ADOPTÉE PAR LE DECRET 68/2006, DU 21 MARS 2006 .....	172
ANNEXE 4 : FORMULAIRE A REMPLIR LORS DE CONTROLES ANTIDOPAGES EFFECTUES SUR UN CHEVAL DE PIQUE PREVU PAR LE DECRET ROYAL DU 7 JUILLET 1997 (BOE, N° 169, DU 16 JUILLET 1997).....	173
ANNEXE 5 : DECISION DE DELIVRANCE D'UN BREVET POUR LE CAPARAÇON DE MONSIEUR ALAIN BONIJOL. ....	174





# TABLE DES ILLUSTRATIONS

- Table des figures :

Figure 1 - Schéma général d'une arène. Noter la position théorique des picadors au moment du tiers des piques. ....	34
Figure 2 - Etrier ( <i>estribo</i> ) gauche et fenêtre ouvrant sur le flanc gauche. Photo M. Justice-Espenan.....	37
Figure 3 - Les chevaux harnachés attendent dans le <i>patio de caballo</i> . Noter l'étrier droit à double plancher, le <i>manguito</i> qui recouvre presque intégralement les membres antérieurs. Le protège-queue en cuir protège le cheval du frottement continu sur le bord du caparaçon. Photo M. Justice-Espenan.....	37
Figure 4 - Un picador teste le montage de sa pique. Photo M. Justice-Espenan .....	41
Figure 5 - Certificat de conformité des piques au REST. Photo M. Justice-Espenan.....	42
Figure 6 - Le <i>patio de caballo</i> de Céret quelques instants avant une des courses de la feria 2012. Un des membres de la CTEM supervise les opérations et rappelle aux picadors quelques bonnes pratiques. Les <i>palos</i> portent le nom des <i>piqueros</i> qui les ont choisis. De même, on reporte par écrit l'attribution des piques. Les chevaux sont échauffés et remis aux ordres avant leur entrée en piste. Photo M. Justice-Espenan.....	42
Figure 7 - Suerte de vara à Oran (Algérie), le 24 octobre 1954. Noter le total mépris de toutes les règles : le <i>monosabio</i> tient et pousse le cheval pendant la <i>suerte</i> , les toreros à pied sont situés tout autour du groupe équestre mais pas un ne vient au <i>quite</i> . Photo G. Pastor .....	48
Figure 8 - Beaucaire 2012 : le <i>toro</i> a dévié sa charge au dernier moment. Le picador, surpris, a tenté de replacer son cheval en le faisant tourner vers la gauche mais le <i>toro</i> est déjà dans le caparaçon. La réactivité du cavalier et la mobilité du cheval sont donc primordiales pour gérer avec succès de telles situations. Le cheval, fortement incurvé vers la gauche est déjà en déséquilibre : le groupe équestre sera plus facilement renversé. Noter que le <i>toro</i> attaque très haut au lieu d'humilier ce qui dénote un manque de bravoure. Photo M. Justice-Espenan.....	49
Figure 9 - Toreros et <i>peones</i> viennent au <i>quite</i> après la chute du groupe équestre. Photo M. Justice-Espenan .....	49
Figure 10 - Une fois le <i>toro</i> écarté par les toreros, les <i>monosabios</i> peuvent aider le cheval à se relever. Photo M. Justice-Espenan .....	50

Figure 11 - <i>Suerte de varas</i> à Bilbao en 1932. Le <i>toro</i> humilie deux mètres avant l'impact, signe de bravoure. Le <i>puyazo</i> est porté – un peu trop en arrière – avant que le <i>toro</i> n'atteigne le <i>peto</i> . Photo tirée du site : <a href="http://martini-lavidacontinua.blogspot.fr">martini-lavidacontinua.blogspot.fr</a> .....	51
Figure 12 - <i>Toro</i> sous la pique et différentes régions où peut tomber la <i>puya</i> . I : <i>morillo</i> , II : tombée du <i>morillo</i> et début du garrot, III : garrot et début du dos. D'après [8] .....	55
Figure 13 - Coupe transversale du <i>toro</i> au niveau du <i>morillo</i> . D'après [2] .....	58
Figure 14 - Coupe transversale du <i>toro</i> au niveau de la <i>cruz</i> . D'après [2] .....	58
Figure 15 - Coupe transversale du <i>toro</i> au niveau du garrot. D'après [2] .....	59
Figure 16 - <i>Quite coleando</i> lors d'une <i>tienta de machos</i> . Photo Jaime Serrano .....	63
Figure 17 - <i>Tienta a campo abierto</i> , picador et vaquero. Photo U.C.T.L .....	64
Figure 18 - <i>Puyas de tentar</i> . A gauche : <i>puya de macho</i> . A droite : <i>puya de vaca</i> . Photo M. Justice-Espanan .....	65
Figure 19 - Dimensions de la <i>puya</i> "espagnole" .....	68
Figure 20 - Pique "espagnole" et sa pyramide. Noter l'enroulement de corde autour du <i>tope</i> .68	
Figure 21 - A gauche : pique "moderne" ou "française" ; le corps de la pique est en aluminium pour gagner en légèreté ; il est peint en blanc pour mimer l'enroulement de cordes. A droite : vue rapprochée de sa pyramide. 1 : Axe de 30 mm fixé dans le corps de la pique. 2 : cavité de blocage de la vis. 3 : arête supérieure de la pyramide (actuellement 29 mm - 26 mm en Andalousie). .....	69
Figure 22 - Les trois <i>puyas</i> actuellement utilisées. De gauche à droite : pique "française", pique "andalouse", pique "espagnole". Les trois piques sont présentées à l'endroit; c'est-à-dire que la face plane, ici visible, doit être présentée vers le haut au moment de la <i>suerte</i> . La pique andalouse possède un butoir en plastique – peint en blanc pour mimer l'enroulement de cordes. L'aspect plus effilé de la pique « française » est flagrant.....	70
Figure 23 - <i>Suerte de vara de frente</i> . A gauche : premier temps, entrée en suerte. A droite : la flèche C indique la rotation du cheval vers la gauche « autour de ses hanches » ; la flèche T indique la sortie du <i>toro</i> . [14].....	72
Figure 24 - <i>Suerte de picar de frente</i> au début du XXème siècle. Source [13] .....	72
Figure 25 - <i>Suerte de vara sin perder tierra</i> . La flèche T indique la sortie du <i>toro</i> . .....	73
Figure 26 - A gauche : Ancienne <i>suerte de vara a caballo levantado</i> . Premier et second temps. [14] .....	74
Figure 27 - A droite : <i>Suerte de varas à caballo levantado</i> telle que l'on peut l'observer de nos jours. Noter que le cheval est protégé sous le caparaçon par les <i>manguitos</i> . Photo J.I. López. ....	74

Figure 28 - Suerte Zahonera ou "à cheval oblique". La flèche T indique la sortie du <i>toro</i> . Le cheval reste parallèle aux planches. [14].....	75
Figure 29 - <i>Suerte del señor Atienza</i> . 1 : cite. 2 : pique. 3 : carioca. Noter que le cheval ferme la sortie au <i>toro</i> mais empêche également le torero de venir au quite. [15].....	76
Figure 30 - Céret 2012 : Tito Sandoval citant son <i>toro</i> pour la troisième pique. Photo M. Justice-Espenan. ....	77
Figure 31 - Le <i>cite</i> fait son effet, le <i>toro</i> charge. Photo M. Justice-Espenan.....	77
Figure 32 - A gauche. Madrid 1932 : lorsque le picador s'apprête à piquer, sa jambe gauche remonte. Noter que seul l'œil droit du cheval est bandé. Photo extraite de [19]......	78
Figure 33 - A droite. Bilbao 2008 : En pleine <i>suerte</i> , le picador est parfois debout sur son seul étrier gauche. Photo extraite de [19].....	78
Figure 34 - Orthez 2007 : de sa main gauche, « le Pimpi » aide sa monture Cataloja à résister à la poussée. Le <i>puyazo</i> est bien porté et l'attitude du cavalier est correcte. La force du <i>toro</i> aura pourtant repoussé le groupe équestre jusqu'aux planches. Photo A. Viard.....	79
Figure 35 - <i>El Cid campeon lanceando otro toro</i> ; gravure de Goya, extraite de l'ouvrage <i>La Tauromaquia</i> , planche n°11. 1816.....	82
Figure 36 - Affiche de Toulouse de 1785. Collection du Musée du Vieux-Toulouse. [29].....	87
Figure 37 - Photo de gauche : <i>Gregoriana</i> protégeant le genou droit du picador. Photo M. Justice-Espenan.....	89
Figure 38 - Photo de droite : <i>mona</i> sur la jambe droite, <i>monilla</i> et éperon sur la jambe gauche. Photo M. Justice-Espenan.....	89
Figure 39 - Protection du picador. Gravure de Wilhelm Gail, début du XIXème siècle. ....	95
Figure 40 - <i>Primera suerte de picar</i> . Suerte de pique <i>a toro levantado</i> . Dessin extrait de <i>La Tauromaquia</i> de Pepe Hillo. ....	98
Figure 41 - <i>Huida de los toros pegajosos</i> . Fuite des <i>toros</i> "collants". Dessin extrait de <i>La Tauromaquia</i> de Pepe Hillo. ....	98
Figure 42 - Toro et cheval « arrastrés » à la fin de la lidia, au début du XXème siècle. Photo anonyme, appartenant à Ph. Heyral.....	109
Figure 43 - Différentes versions de la pique de Madrid : piques type "orange" à gauche, et <i>limoncillo</i> à droite. La surface horizontale matérialise la ligne de dos du taureau. ....	113
Figure 44 - Différentes piques. A à E : piques de Madrid, type "orange" et <i>limoncillo</i> . F et G: pique de Séville sans rondelle en service de 1906 à 1917. H : pique de Séville " avec rondelle" en service de 1917 à 1961.....	114

Figure 45 - I : Pique de Fernandez Heredia " Hache", à butoir giratoire, jamais mise en service. F : pique à <i>cruceta</i> actuelle avec butoir encordé qui pénètre systématiquement. ....	115
Figure 46 - Collection de <i>puyas</i> anciennes et expérimentales détenues par un aficionado espagnol anonyme [36].....	116
Figure 47 - <i>Suerte de varas</i> au XIXème siècle dans la <i>plaza</i> de Acho, (Lima, Pérou). Noter la petite taille du cheval - plus petit que le <i>toro</i> . Photo anonyme .....	119
Figure 48 - A gauche : costume du picador avant la réforme de Badila ; dessin de Bruno Azaña. A droite : costume du picador après la réforme de Badila. [30, pp. 610-611; Tome I] .....	120
Figure 49 - <i>Prueba</i> au début du XXème siècle à Nîmes. Photo anonyme appartenant à Ph. Heyral. ....	122
Figure 50 - <i>Tercio de varas</i> du début du XXème siècle dans une arène française. Noter le bandage unilatéral des yeux des chevaux, le petit caparaçon en cuir, la présence de trois picadors et d'un ou plusieurs <i>monosabios</i> armés d'une badine. La décontraction des protagonistes suggère que le <i>toro</i> n'est pas encore sorti du toril. Photo anonyme détenue par Ph. Heyral. ....	128
Figure 51 - Extrait de journal du début du XXème siècle évoquant le succès du caparaçon. Source Ph. Heyral.....	129
Figure 52 - Picador littéralement "éjecté" par l'impact du toro, à Cordou en mai 2012. Photo de R. Carmona.....	133
Figure 53 - Le poids du groupe équestre est loin d'être trop important face à certains <i>toros</i> ; chute impressionnante à Hagetmau en 2001. Photo Bertrand Caritey.....	139
Figure 54 - La selle ou <i>silla</i> . Noter la proéminence du pommeau (en avant du picador, à gauche sur la photo) et du troussequin (en arrière du picador, à droite sur la photo) qui peuvent blesser le cavalier en cas de chute. L'armature ou arçon de la selle est en bois. L' <i>estribo</i> s'accroche sur le mousqueton. Sur le cheval sellé, la selle est recouverte par une housse de cuir. Photo M. Justice-Espenan.....	144
Figure 55 - Cheval de pique habillé des seuls <i>manguitos</i> . Noter que la protection est déjà conséquente. Remarquer le rabat sous le ventre du cheval qui permet de fermer la fenêtre au moyen d'attaches rapides (velcro). Remarquer également l'empiècement complexe qui laisse une totale liberté aux articulations du carpe et du jarret. Enfin, les sangles montées sur élastique (portions noires sur la photo) libèrent les épaules et l'articulation fémoro-tibiale. Photo M. Justice-Espenan.....	145

Figure 56 - Bélier utilisé pour mimer l'impact du <i>toro</i> . Quatre ou cinq personnes sont nécessaires. Photo M. Justice-Espanan.....	146
Figure 57 - A gauche : incurvé vers la gauche, le cheval sera fauché par le <i>toro</i> . Photo A. Viard. ....	148
Figure 58 - A droite : incurvé vers la droite, même si le groupe équestre est soulevé de presque un mètre, le cheval retombera sur ses pieds. Photo A. Viard. ....	148
Figure 59 - A gauche le cheval est mis en position : le poids du corps déplacé vers la droite et l'action des rênes déplacent les épaules du cheval vers la droite tandis que la jambe gauche, reculée, « tient les hanche » et les empêche de déraper vers la gauche. Photo M. Justice-Espanan.....	148
Figure 60 - Le cheval reproduit dans l'arène l'exercice qu'il a répété face au bélier. Photo A. Viard. ....	149
Figure 61 - Caparaçon doté d'une fenêtre côté droit lors d'une corrida à Nîmes en 1952. Photo anonyme extraite de [4] .....	151
Figure 62 - Caparaçon sud-américain, en coton et feutre. Photo Ph. Heyral.....	152
Figure 63 - A gauche : gros plan sur la partie avant gauche du caparaçon Heyral. On peut y lire le poids de la pièce, le nom des chevaux qu'il peut habiller, Béti et Jaguar, et une référence de production. Noter que les pompons sont factices. Photo M. Justice-Espanan...	153
Figure 64 - A droite : gros plan sur un pompon du caparaçon de monsieur Bonijol. Photo M. Justice-Espanan. ....	153
Figure 65 - Dessin des deux <i>manguitos</i> positionnés sur le cheval. Document extrait du brevet INPI du caparaçon de monsieur Bonijol.....	154
Figure 66 - Dessin du caparaçon entier, vue du côté gauche. Dessin extrait du brevet INPI.	155
Figure 67 - Cheval de pique recevant un coup de corne au niveau de la fenêtre, dans le flanc gauche. Photo extraite du site : <a href="http://www.hoguerasdealicante.es/2012/06/18/tercio-de-varas-cuando-llevaban-peto/">http://www.hoguerasdealicante.es/2012/06/18/tercio-de-varas-cuando-llevaban-peto/</a> .....	156
Figure 68 - <i>Cornadas</i> dans le creux du flanc gauche et derrière la cuisse gauche d'un cheval de pique acheté par monsieur Philippe Heyral à une <i>cuadra</i> espagnole. Noter que la cuisse est théoriquement protégée par le <i>manguito</i> et la tunique – pourtant obligatoires en spectacles officiels. Cette blessure aura sans doute été causée lors d'une <i>tienta</i> ? Photo M. Justice-Espanan.....	157
Figure 69 - <i>Cornada</i> ayant traversé la croupe d'un cheval de monsieur Heyral. Cliché pris quelques jours après l'accident. Le cheval se porte bien à présent et repique des <i>toros</i> . Photo Ph. Heyral. ....	158

Figure 70 - <i>Manguito</i> espagnol. Photo Ph. Heyral. ....	158
--	-----

- Table des tableaux :

Tableau 1 - les différentes " <i>suertes de vara</i> " [13].....	71
--	----

# LEXIQUE TAURIN

Acuchar : Se dit d'un *toro* qui pousse avec le frontal sans accrocher ni renverser.

Afición : passion (de la tauromachie).

Aficionado : amateur passionné, censé bien connaître les règles de la corrida.

Ambidiestro : se dit d'un *toro* qui se comporte de la même façon sur ses deux cornes.

Afeitado : fraude consistant à limer les cornes du taureau afin de les rendre moins dangereuses. On modifie par cette pratique la sensibilité du *toro* qui perd alors ses repères.

Apartado : triage et mise en loge des *toros* avant la corrida.

Armar : action de mettre la lance en position pour le picador, en citant le *toro*.

Arrastre : opération qui consiste à traîner le *toro* hors de l'arène à l'aide d'un équipage de mules ou de chevaux. Par extension train de mules lui-même.

Avisado : se dit d'un *toro* qui apprend vite et soupçonné d'avoir déjà été toréé.

Becerra : vache de deux ans ; dans l'attente de la *tienta* qui décidera si elle est ajoutée au troupeau de reproductrices ou éliminée (revendue ou abattue).

Bronca : cris, injures et protestations par lesquels le public désapprouve ce qui se passe dans l'arène.

Bulto : objet qui se présente au taureau et qui n'est pas un leurre ; c'est-à-dire, l'homme ou le cheval.

Burladero : Planches de protection derrière lesquelles les hommes peuvent se protéger dans l'arène.

Cambiar el viaje : se dit d'un *toro* qui dévie sa direction sans raison apparente.

Campo : littéralement « champ ». Désigne plus globalement l'environnement du taureau pendant sa période d'élevage, la ganadería.

Capa – Capote : manteau dont se sert le torero comme leurre lors du premier *tercio*, de couleur rose d'un côté et variée de l'autre.



Carioca : façon de piquer au cours de laquelle le picador, en faisant tourner sa monture vers la droite pendant la *suerte*, ferme la sortie au *toro*, pouvant ainsi prolonger le châtiment. Ce procédé est licite lorsqu'il s'agit de piquer un *toro manso*, afin que ce dernier ne reste pas « entier » pour le reste de la *lidia*. Il s'agit d'une grave fraude dans tous les autres cas.

Cite : Action d'attirer l'attention du taureau, par la voie ou le geste, afin de provoquer sa charge.

Cornada : coup de corne

Diestro : synonyme de torero. On parlait autrefois de *diestro de a pie* (torero à pied) et de *diestro de a caballo* (ancêtre des picadors actuels).

Estocade : coup d'épée par lequel le torero tente de donner la mort au *toro* à la fin de la faena.

Figura : Matador particulièrement apprécié du public.

Ganadería : élevage de taureaux de combat.

Ganadero : éleveur de taureaux de combat.

Juridiccion : lieu que marque le torero au *toro* pour y consommer la *suerte* aussitôt que l'animal y entre.

Juridiccion du torero : portion de terrain où le *diestro* peut charger et consommer la *suerte*. On dit d'un *toro* qu'il arrive à juridiccion quand il arrive au point où le torero juge bon de commencer la *suerte*. Par conséquent l'animal arrive à ce moment à la juridiccion du torero.

Juridiccion du *toro* : espace où le *toro* peut atteindre par son coup de corne.

Lidia : combat.

Limpio : net. Désigne un *toro* exempt de tare physique et vierge de toute expérience tauromachique.

Macho : mâle de race brave.

Manso : couard, *toro* qui manque de bravoure.

Morillo : partie proéminente de la face dorsale de l'encolure du *toro*. Il s'agit d'une hypertrophie des muscles de cette région (principalement releveurs de la tête et du cou,

extenseurs et rotateurs de la tête), se réalisant sous influence des hormones sexuelles, donc chez les mâles uniquement, vers l'âge de deux ou trois ans. Repère pour l'action de la pique et la pose des banderilles.

Muleta : Leurre utilisé par le matador au cours du troisième *tercio* de la *lidia*, composé d'une étoffe rouge tendue sur un bâton.

Mundillo : ensemble des personnes qui, réunies, constituent le monde de la tauromachie.

Novillo : mâle de race brave, âgé de trois à quatre ans. Il peut être combattu au cours de novilladas avec ou sans picador.

Novillero : jeune torero qui combat des *novillos*. Il ne pourra s'opposer à des *toros* qu'après avoir pris son alternative.

Palo : hampe de la pique.

Peto : caparaçon.

Peone : auxiliaire à pied du matador. Au nombre de trois.

Picotazo. Désigne un coup de pique très légèrement administré.

Piquero : picador ; autre synonyme : *varilarguero*.

Plaza : lieu où se déroule une corrida, arène.

Prueba : étape préliminaire de la corrida, au cours de laquelle les picadors d'autrefois, essayaient les chevaux de piques afin de déterminer lesquels étaient aptes à la fonction à laquelle on les destinait. Chaque *piquero* choisissait ensuite, par ordre d'ancienneté, les chevaux qu'il monterait pendant le spectacle.

Puya : pique.

Puyazo : coup de pique.

Querencia : lieu que choisit le taureau pour se reposer ou se réfugier, selon que sa méfiance a été mise en éveil, que le combat l'a trop durement éprouvé ou qu'il ne manifeste aucun penchant pour la lutte.

Quite (coleando) : action de détourner le *toro* de sa cible (en lui tirant la queue).

Reseña : compte-rendu d'une corrida écrit par des critiques ou journaliste taurins.

REST : Règlement Espagnol des Spectacles Taurins.

Ruedo : terrain à sol sablé de l'arène ; sur lequel se déroule la *lidia*.

Suerte : toute action classique en tauromachie exécutée par un torero contre le *toro*.

Talanquère : barrière en bois qui ferme le *ruedo*. Côté piste, se trouve tout le long une petite marche permettant de la sauter plus rapidement : l'*estribo*.

Temporada : Période annuelle durant laquelle se déroulent des corridas. En Europe : de mars à octobre ; en Amérique du Sud : d'octobre à mars.

Tercio : Tiers ; nom donné à chacun des trois actes de la *lidia*. En premier a lieu le tercio de varas ou tiers des piques, puis le tercio des banderillas (tiers des banderilles), puis la faena de muleta et la mise à mort.

Tienta ou tentadero : littéralement « essai ». Epreuve de bravoure à laquelle sont soumis les animaux mâles ou femelles de race brave au sein de l'élevage, au champ ou en arène. Elle consiste principalement à tester la résistance et le style sous le châtiment de la pique, et parfois face à la *cape* ou la *muleta*.

Toreo : art du torero.

Toreriste : aficionado pour qui la qualité de la corrida tient principalement du toreo du matador. S'oppose à *toriste*.

Toriste : aficionado qui recherche principalement dans la corrida, la qualité du bétail et sa mise en valeur par la *lidia*. S'oppose à *toreriste*.

Toro : (synonymes : *toro bravo*, taureau de combat). Bovin de race Brava, élevé dans le but d'être toréé.

U.C.T.L : Unión de Criadores de Toros de Lidia, union des éleveurs de taureaux de combat.

Vaca : vache ; femelle de race brave.

Varilarguero : « ancêtre » du picador actuel. Il montait ses propres chevaux qui étaient donc dressés pour la corrida. Il utilisait, à l'origine, la *larga vara de detener* : la pique d'arrêt de l'infanterie espagnole.

# INTRODUCTION

La tauromachie est un spectacle qui ne peut laisser indifférent. Pour les aficionados, ce combat mortel entre un homme et un taureau brave est un art. D'autres parlent de barbarie. Cette dualité s'illustre tout particulièrement pendant le *tercio de varas*, au moment de la pique - rencontre entre le *toro* et le cheval, orchestrée par le picador. De cet instant chargé de bestialité et de force, de sueur et de sang peut jaillir le *toro* brave, synonyme d'émotion et de beauté artistique. Parce qu'il constitue la preuve publique de cette bravoure, le premier tiers vient justifier tout le spectacle taurin en démontrant la valeur de l'adversaire du torero. En outre, par son action régulatrice physique et morale sur le *toro*, la pique rend ce dernier « toréable », permettant au *maestro* de briller pendant le reste de la *lidia*.

La prééminence du picador est ici incontestable. Pourtant son intervention fait l'objet de bien des attaques. Pour le profane, il s'agit de la phase la plus cruelle et la plus injuste de la corrida. Sont en cause les blessures occasionnées lors de cette *suerte* et l'apparente forteresse que peut représenter le groupe équestre à l'échelle du *toro*. Le toreriste n'y voit qu'un « mal nécessaire », un vestige du passé et l'accuse d'avoir sapé la faena d'une figura en piquant son *toro* à mauvais escient tandis que le toriste s'ennuie de n'avoir vu que des *picotazos* pendant toute une corrida. Le mayoral lui, s'il éprouve la plus grande fierté lorsque son animal brille sous le fer, se sent meurtri quand la bête se retrouve infirme après une pique mal administrée. Ce sont alors trois à cinq années d'élevage et tout un travail de sélection rigoureuse qui s'envolent en fumée... Le picador, souvent hué par le public, est parfois même qualifié d'« assassin ». D'autant plus que l'avènement du caparaçon, en 1928, a conduit à un alourdissement du châtiment et une moindre prise de risque de la part du cavalier, dans la mesure où le groupe équestre est devenu de plus en plus imposant et, dès lors, bien protégé. Un peu plus tard, la généralisation de la carrioca – et par voie de conséquence de la « monopique » – et les problèmes de faiblesse du bétail auxquels furent confrontés les ganaderos à partir des années 1950, accentuèrent encore le discrédit du *piquero* et ôtèrent au *tercio de varas* une partie de ses prérogatives fondamentales.

De nombreuses modifications ont été adoptées pour tenter de résoudre la situation : réduction du nombre de piques réglementaires – de trois à deux en 1992 –, mise au point de piques moins vulnérantes : l'« andalouse » puis la « française », incitation des picadors à piquer

conformément au Règlement par des sanctions positives – concours de picadors organisés par certaines *plazas* toristes, Céret et Vic-Fezensac notamment ; Alès a également innové dans ce sens en 2012 – ou négatives – des amendes pour non-respect de ces règles ont ainsi été instaurées un temps à Séville et Madrid.

Pour répondre à ces exigences, le picador doit bien entendu présenter toutes les qualités indispensables à la fonction : aptitudes cavalières avant tout, courage, technique... additionnées d'expérience et couronnées de talent pour les virtuoses du métier. Mais le meilleur d'entre eux ne saurait briller sans une monture tout autant qualifiée.

L'homme de cheval le comprend aussitôt. Il sera en effet frappé par la docilité avec laquelle le cheval de pique se laisse mouvoir dans le *ruedo* les yeux bandés et les oreilles bouchées, la mobilité dont il fait preuve alors que son cavalier n'utilise que la main gauche et la jambe gauche pour le guider, le calme avec lequel il se laisse malmener par le *toro*... en un mot le haut niveau de dressage de cet animal au tempérament ô combien vif et stressé et dont l'instinct d'herbivore ne lui souffle qu'une chose : la fuite.

De nos jours, le cheval de pique répond à des critères physiques précis et montre un mental d'acier. Formé et entraîné spécifiquement, il se pare d'un équipement de pointe... comme tout bon professionnel.

Ce cheval est également à l'œuvre dans un autre moment fort de la tauromachie : les *tientas* - épreuves de bravoure qui conduisent au choix des futurs reproducteurs de la *ganaderia*. Ici encore, le comportement du *caballo* doit être irréprochable afin de ne pas biaiser le travail de sélection.

La première partie de notre étude décrira plus précisément le cadre d'intervention et le rôle attendu du cheval de pique et du *piquero* dans la tauromachie actuelle. D'une part, lors du premier tiers des spectacles taurins « avec picadors » - corridas et novilladas avec picadors. Nous exposerons ici dans les grandes lignes le déroulement de ces spectacles en nous attachant plus précisément à ce qui a trait au groupe équestre. Nous aborderons d'autre part, le cas des *tientas*. Ceci nous permettra d'en déduire les différentes façons de piquer de nos jours, les tenants et les aboutissants de la pique et les fonctions attendues du cheval de pique au cours de ce châtiment.

Dans la deuxième partie, nous nous attarderons sur des aspects historiques. Sans remonter aux origines antiques probables des premiers jeux impliquant hommes, chevaux et taureaux, nous

nous arrêterons sur les éléments ayant conduit à la fonction actuelle du picador ainsi qu'à son équipement et celui de sa monture. Ceci nous permettra de comprendre quels sont les enjeux du *tercio de varas* de nos jours. Nous devinerons alors que bon nombre de solutions font appel aux compétences des *cuadras de caballos*.

Ce travail effectué autour du cheval de pique fera l'objet de notre troisième partie. Nous y traiterons de la sélection des animaux et du dressage nécessaires à l'obtention d'une monture répondant aux attentes du *mundillo* d'aujourd'hui. Enfin, nous décrirons les caractéristiques techniques et fonctionnelles de l'indispensable *peto*.



# PREMIERE PARTIE : DE L'UTILISATION DU CHEVAL DE PIQUE DANS LA TAUROMACHIE ACTUELLE

## 1. LORS DU PREMIER TERCIO DU SPECTACLE TAURIN

### 1.1. PRINCIPES DE LA TAUROMACHIE

#### 1.1.1. Base fondamentale

La tauromachie actuelle est fondée sur l'idée, formulée puis codifiée par Francisco Montes « Paquiro » en 1850, de l'affrontement meurtrier entre un homme adulte et un *toro* adulte. La justification du combat, la seule, se fonde sur l'égalité des chances, concédée aux deux antagonistes par le fait même que l'un et l'autre sont parvenus à l'apogée de l'âge et de la vigueur physique. L'intelligence et l'adresse de l'homme contre la force physique et l'instinct développé de l'animal. Raisonnablement, l'homme triomphera, mais cette hypothèse ne pourra jamais être retenue comme une certitude. Le drame taurin naît de cette intrigue. [1]

Pour donner à la lutte plus d'attraits et de mérite, on a peu à peu introduit, dans l'organisation du combat, des règles sévères, des lois de prudence et de loyauté qui forment aujourd'hui un véritable code dont l'observation est soumise à différentes instances selon les pays.

Etudions à présent le déroulement du spectacle afin de comprendre quelles qualités du *toro bravo* sont recherchées et comment ces dernières sont mises en valeurs pendant la *lidia* – notamment au cours du *tercio de varas*.

#### 1.1.2. Déroulement des spectacles taurins

##### 1.1.2.1. Réglementation

En France, la célébration de corridas ne peut se faire que dans les villes où il existe « une tradition locale ininterrompue ». Le cas contraire expose les organisateurs aux sanctions prévues à l'article 521-1 du Code Pénal. Ces villes sont, pour la grande majorité d'entre elles,



regroupées au sein de l'Union des Villes Taurines de France ou U.V.T.F. En l'absence de définition légale de la tauromachie, les spectacles taurins sont régis par le Règlement Taurin Municipal de 2007. Il a pour objet d'assurer la défense et la sauvegarde des courses de taureaux avec mise à mort, et d'en permettre la célébration correcte, en conservant à ces spectacles leur caractère de noblesse et d'équilibre ; en empêchant notamment que ne soient commis des abus dans la présentation des animaux destinés à être combattus ou dans le déroulement de la lidia. Ce dernier reprend en grande partie le Règlement Espagnol des Spectacles Taurins (REST) actuellement en vigueur.

En Espagne, la tauromachie est sous la direction du Ministère de la Culture<sup>1</sup>. Certaines différences existent d'une province à l'autre. Nous verrons notamment que l'Andalousie fait exception sur certains points concernant le *tercio de varas*. Notre étude ne fera pas état des spécificités qui peuvent exister dans les pays d'Amérique latine ayant une culture taurine.

- Commission Taurine Extra-Municipale ou CTEM

Afin d'apporter à l'Administration Municipale une aide technique, une Commission Taurine Extra-Municipale est obligatoirement constituée dans chaque ville de L'U.V.T.F. Investie de nombreuses missions visant au respect du règlement, c'est elle qui vérifiera - pour ce qui intéresse notre sujet - la conformité et l'absence de dopage du bétail et de la cavalerie, les piques et leur montage sur les hampes par les picadors, l'état de la surface de la piste, l'existence des lignes concentriques réglementaires...

### **1.1.2.2. Avant la corrida**

#### **1.1.2.2.1. Le bétail**

Pour être propre aux combats de l'arène, le *toro* doit être d'âge et de poids réglementaires<sup>2</sup>, limpio, c'est-à-dire sans tare ni défaut physique (notamment, il ne doit être ni boiteux, ni borgne, ni présenter de signe de maladie infectieuse, et sans corne cassée ou « afeitée ») ; enfin ce doit être un mâle, vierge de tout expérience de toreo.

---

<sup>1</sup> Le décret royal 1151/2011, du 29 juillet 2011, transféra le contrôle des spectacles tauromachiques (auparavant sous tutelle du ministère de l'Intérieur) au ministère de la Culture. [65]

<sup>2</sup> En corrida : toro âgé de quatre à six ans et pesant plus de 460 kilos pour les arènes de première catégorie, ou plus de 435 kilos pour les arènes de seconde catégorie.

En novillada avec picadors : novillo âgé de trois à quatre ans et pesant moins de 500 kilos.

Traditionnellement six *toros* sont combattus par corrida. A cet *encierro* (lot), s'ajoute généralement un *sobrero*, susceptible de remplacer l'un des six autres en cas d'accident ou de défaillance pendant le trajet, le séjour dans le corral, voire en piste avant l'intervention des picadors. Le matin de la course, il est procédé à un tirage au sort (*sorteo*), attribuant à chaque *matador* le ou les taureaux qu'il lui reviendra de combattre et tuer. Cette opération est suivie de l'*apartado* : mise en *chiquero* (boxes individuels) des bêtes, d'où ils seront libérés, un par un, pour faire leur entrée en piste.

#### **1.1.2.2.2. Les *Plazas de toros***

Les arènes sont classées en trois catégories selon la taille et la qualité des infrastructures (structure en dur ou démontable) accueillant le spectacle. L'organisation de la *Plaza* suit néanmoins toujours un schéma de référence.

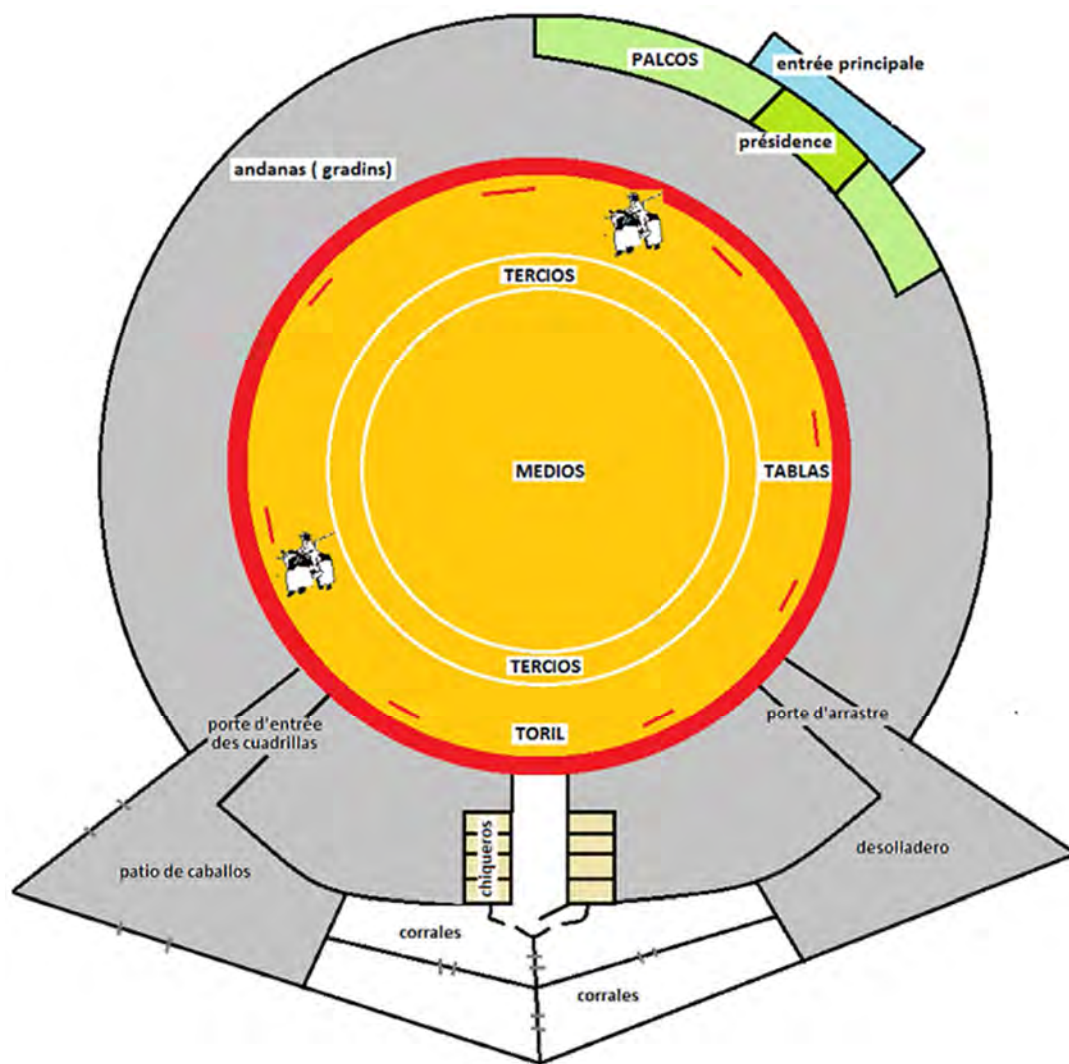


Figure 1 - Schéma général d'une arène. Noter la position théorique des picadors au moment du tiers des piques.

L'arène proprement dite (*ruedo*), est une aire de sable soigneusement entretenue, dont la forme circulaire d'un diamètre d'environ cinquante mètres, n'offre au taureau aucun angle susceptible de lui servir de refuge. Une première barrière (*barrera*) de bois, dotée côté piste d'un marchepied (*estribo*), offre à intervalles réguliers des passages et abris en chicane (les *burladeros*) qui donnent accès à un couloir circulaire : le *callejón* qui sert de coulisses (bandeau rouge sur la figure 1).

La piste est divisée en trois secteurs (en partant du centre : *medios*, *tercios* et *tablas*) par les deux lignes de *tercios*, tracées respectivement à sept et dix mètres de la barrera. Ces lignes servent de repères lors de l'intervention des picadors ; nous reviendrons sur ce point.

La piste a un accès direct à divers dépendances : le toril bien sûr, le *desolladero* (ou cour d'équarrissage où le cadavre des *toros* est déposé, tiré par le train d'arrastre.<sup>3</sup>), l'indispensable infirmerie, une chapelle dans laquelle les toreros peuvent se recueillir, et le *patio de caballo* : dans certaines arènes en dur, il s'agit de véritables écuries intérieures ; lorsque le spectacle se déroule dans des arènes démontables, les chevaux de picadors sont simplement attachés au camion pour être sellés.

### **1.1.2.2.3. Les préparatifs du tiers de pique**

#### **1.1.2.2.3.1. Les chevaux**

##### **1.1.2.2.3.1.1. La théorie**

Le Règlement Taurin Municipal Français prévoit (entre parenthèses ce qu'ajoute le REST) :

- ARTICLE 60 :

L'organisateur devra présenter le matin de la course à 10 heures au minimum (seulement trois heures avant la course pour les arènes portatives), quatre (six pour les arènes de première catégorie) chevaux destinés aux picadors.

Ces chevaux devront être convenablement dressés et dotés d'une mobilité suffisante, sans être l'objet de manipulations tendant à modifier leur comportement. Le bandage des deux yeux est explicitement autorisé en revanche si un cheval est suspect (s'il semble avoir été tranquilisé chimiquement), le vétérinaire pourra refuser l'animal et en avertir le Président qui prendra la décision d'effectuer les analyses nécessaires – un contrôle antidopage. (Ils ne doivent présenter aucun signe de maladie infectieuse).

Le poids des chevaux net et sans harnachement devra correspondre à celui fixé par le Règlement des Spectacles Taurins Espagnol en vigueur, c'est-à-dire entre 500 et 650 kilos. (Dans ce but, les chevaux seront pesés dans les arènes possédant une balance. Dans les autres *plazas*, le fournisseur des chevaux devra présenter un certificat vétérinaire datant de moins d'un mois, précisant le poids de chaque cheval. Les chevaux ne doivent pas appartenir à une race de trait.)

---

<sup>3</sup> Le taureau sera soumis aux contrôles post-mortem puis éviscéré avant d'être conduit à l'abattoir.

Chaque picador, par ordre d'ancienneté et de commun accord avec ses collègues, choisira le cheval qu'il utilisera au cours du combat sans pouvoir refuser ceux approuvés par les vétérinaires.

Lorsqu'un cheval sera blessé ou se révélera impropre à être utilisé au combat, le picador pourra changer de monture.

- ARTICLE 61 :

Le caparaçon protégeant les chevaux de picadors, fait de matériaux légers et résistants, devra correspondre aux normes définies par le Règlement des Spectacles Taurin Espagnol en vigueur<sup>4</sup>. (Il doit couvrir les parties de la monture les plus exposées aux coups de corne, son poids ne doit pas excéder vingt-cinq kilos avec une marge de quinze pour cent pour l'alourdissement lié à l'usage. Les tabliers protecteurs, présents sur les parties antérieure et postérieure du cheval ne pourront pas descendre à moins de trente centimètres du sol. En aucun cas, le port du caparaçon ne doit entraver la mobilité du cheval ; deux ouvertures verticales pourront être présentes du côté droit de la protection, afin d'en atténuer la rigidité. Afin de garantir une sécurité maximale aux chevaux, ces derniers seront équipés de *manguitos*<sup>5</sup> dont le poids total ne pourra pas excéder quinze kilos).

Il en sera de même pour les étriers (l'étrier droit est un étrier intégral à double plancher, il ne doit pas présenter d'arête susceptible de blesser le *toro* ; l'étrier gauche est un étrier de *doma vaquera*).

---

<sup>4</sup> Les *cuadras* de monsieur Alain Bonijol et monsieur Philippe Heyral confectionnent leurs propres caparaçons. Seul le modèle de monsieur Bonijol est breveté. En annexe 1, se trouve le certificat d'approbation de ces caparaçons par le Ministère de l'Intérieur espagnol.

<sup>5</sup> Sorte de culotte protectrice. Chaque cheval en porte deux : une sur les antérieurs et une sur les postérieurs.



Figure 2 - Etrier (*estribo*) gauche et fenêtre ouvrant sur le flanc gauche. Photo M. Justice-Espenan



Figure 3 - Les chevaux harnachés attendent dans le *patio de caballo*. Noter l'étrier droit à double plancher, le *manguito* qui recouvre presque intégralement les membres antérieurs. Le protège-queue en cuir protège le cheval du frottement continu sur le bord du caparaçon. Photo M. Justice-Espenan

Arrêtons-nous sur plusieurs détails d'importance :

- Le caparaçon doit s'arrêter à une distance minimale du sol de trente centimètres afin de ne pas gêner la locomotion du cheval et lui permettre de se relever sans trébucher. Les *manguitos* en revanche, peuvent – et doivent – descendre plus bas, jusqu'au boulet. Parfois la protection s'arrête plus haut, mais est complétée par des guêtres. La protection du bipède latéral droit peut aussi être un peu renforcée par rapport aux membres du côté gauche.

- L'aspect conique du fond de l'étrier droit, qui vise à faire glisser tout coup de corne. On peut d'ailleurs voir au musée taurin de Valence, un étrier en fer épais transpercé par un coup de corne. [2]
- Les *estribos* qui sont attachés au caparaçon, afin d'éviter qu'ils n'aillent heurter le cavalier à l'occasion d'un coup de corne ou lors d'une chute.
- La fenêtre pratiquée dans le caparaçon au niveau du flanc gauche du cheval et par laquelle la jambe gauche du cavalier pourra se faire ressentir. Un volet pliant permet de la fermer, ce qui est fait systématiquement avec les chevaux suffisamment dressés et réactifs. On minimise de cette façon, le risque de *cornada*.
- Les étrivières (lanières de cuir tenant les étriers). Au moment d'équiper les chevaux, les *monosabios* s'assurent de leur bon état. La rupture de l'étrivière droite, sur laquelle le cavalier s'appuie de tout son poids au moment du châtiment, pourrait, en effet, avoir de graves conséquences. Le picador les règlera à sa convenance au moment de monter.
- Les rênes sont en cordes de section circulaire afin de glisser sur la corne au cas où elles viendraient à s'enrouler autour de l'armure. Elles ne devraient même pas être attachées entre elles... mais le sont toujours en vérité, car il est trop vite arrivé d'en laisser tomber une par terre et de perdre alors tout le contrôle de la direction.
- Les chevaux ont de préférence la crinière coupée très court pour éviter que les crins ne viennent s'emmêler avec le harnachement.
- Le règlement ne fait aucune mention des bouchons que l'on met – toujours – dans les oreilles des chevaux afin de les isoler des bruits qui ne feraient que les apeurer. Jusqu'au début des années 1990, il était d'usage de remplir le pavillon de chaque oreille avec une double page de papier journal, froissée sur elle-même dans la diagonale, puis de maintenir l'oreille fermée avec de la ficelle de cuisine ou du ruban adhésif. Cette technique, qui passait pour cruelle aux yeux du public, a été abandonnée au profit de bouchons en mousse synthétique que l'on utilise en course de trot -moins efficaces selon monsieur Heyral qui a désormais opté pour un autre type de bouchons dont lui seul a le secret. En Espagne, certaines *cuadras* fabriquent des bouchons en remplissant un bas de femme avec du coton ; qui a l'inconvénient de se tasser avec le temps.
- Pour bander les yeux, on opte pour une cagoule ou un bandeau à velcros. Cette pièce de harnachement doit être très facile à enlever ; le cheval devant presque toujours recouvrer la vue, pour pouvoir se remettre debout après une chute.

- A plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent les chevaux de piques sont des mâles – hongres pour la grande majorité d’entre eux. La raison remonte à l’époque où de très nombreux chevaux étaient tués dans l’arène ; un règlement espagnol stipula que les juments seraient « interdites de corrida » à moins de présenter un certificat vétérinaire d’infertilité les concernant – mesure visant au maintien des effectifs de la population équine. Cette clause n’est plus d’actualité, mais la coutume est ancrée et pour beaucoup la tauromachie reste de toute façon, une « affaire d’hommes ».

#### **1.1.2.2.3.1.2. Dans les faits**

En réalité, ces contrôles sont très allégés. Ainsi, en France, le poids des chevaux n’est jamais vérifié. En Espagne ceci est fait quasiment uniquement...pour les chevaux des *cuadras* françaises. Le fournisseur des chevaux doit cependant présenter un certificat de vaccination concernant les chevaux qu’il présente.

La *prueba*, au cours de laquelle les picadors essayaient autrefois tous les chevaux, est réduite à une discussion – mais des plus sérieuses – entre l’*empresa de caballo* et les picadors. C’est aujourd’hui le fournisseur des chevaux, très respecté des cavaliers, qui a le dernier mot. Celui-ci, qui aura pris connaissance du *sorteo*, attribuera au mieux, à chaque picador, une monture adaptée à la carrure de l’adversaire. Aussi il est important que règne la confiance entre les deux parties. Les picadors forment une communauté au sein de laquelle les informations circulent très vite, et les chevaux – ainsi que leurs moindres faits et gestes lors des corridas antérieures – sont parfaitement connus des *piqueros*. Certains picadors s’entraînent d’ailleurs dans les *cuadras*, régulièrement en participant au travail quotidien des chevaux ou seulement lors de *tientas* organisées à l’extérieur. Si un cheval est présenté pour la première fois, monsieur Philippe Heyral estime qu’il est de bon ton de prouver son niveau suffisant, par exemple en montrant aux *piqueros* une vidéo d’un de ses entraînements.

Notons qu’en France, le vétérinaire de service, ne réalise aucun contrôle des chevaux. En Espagne, il est plus ou moins poussé mais ne prend jamais l’ampleur de ce qui est théoriquement énoncé. Dans certaines *plazas*, après la vérification, on passe un collier rouge autour de l’encolure des chevaux acceptés ; mesure tout-à-fait symbolique puisqu’il est facile de placer ce collier sur un animal de substitution.

Les chevaux sont équipés par les *mozos de caballo*, au nombre de trois à dix, deux heures avant la course. Monsieur Bonijol, monte chaque cheval avant les courses, effectuant



quelques réglages de dernière minute en fonction du tempérament et de l'expérience de chaque individu. Jusqu'au dernier moment, les chevaux seront « redistribués ». Monsieur Philippe Heyral a ainsi enlevé un cheval à son cavalier car il estimait que ce dernier avait stressé l'animal le temps du paseo. Pour protéger ses chevaux, Monsieur Heyral en vient parfois à entourer de ruban adhésif un éperon qu'il juge trop agressif, ou à fermer la fenêtre du caparaçon au dernier moment. Selon la catégorie d'arènes avec laquelle il travaille, le fournisseur des chevaux sera payé entre 2000 et 3000 euros par course. Les tarifs de chaque professionnel variant quelque peu également.

#### 1.1.2.2.3.2. Les piques et les picadors

Réglementairement, les piques (que nous décrirons plus loin) seront présentées par l'organisateur au délégué de la C.T.E.M, dans une boîte scellée que celui-ci ouvrira. Elles devront être montées la face plane vers le haut, sur une hampe convexe<sup>6</sup>. A son arrivée, chaque picador choisit deux piques et deux *palos*<sup>7</sup>, puis procède au montage de l'arme. Il fixe la *puya* avec un enroulement de papier journal – il aura vérifié au préalable que celui-ci ne contient pas de nouvelle déplaisante, ce qui serait de mauvais présage pour la *tarde* – puis teste l'équilibre et la bonne tenue de son ouvrage. Le délégué de la C.T.E.M veillera à ce que le montage des piques soit effectué correctement<sup>8</sup>.

Avant de prendre l'alternative et de devenir un matador *de toros*, les novilleros doivent avoir fait un certain nombre de courses ; qu'en est-il des picadors ? Le picador doit passer deux années dans une *cuadra de caballos* et il lui faut un certain nombre de courses pour être accepté par le syndicat des subalternes, l'*Unión Nacional de Picadores y Banderilleros Españoles* ou U.N.P.B.E, pour pouvoir piquer en corrida. Ceci est contrôlé par le syndicat espagnol.



Figure 4 - Un picador teste le montage de sa pique. Photo M. Justice-Espenan

---

<sup>6</sup>Le REST ajoute : « faite de bois de hêtre ou de frêne ou de tout autre matériau résistant ». La longueur totale « hampe et pique » doit mesurer entre 2,55 mètres et 2,77 mètres.

<sup>7</sup> Les *piqueros* examinent en général avec minutie cinq ou six hampes différentes, avant d'opter les yeux fermés pour les deux sur lesquelles ils auront aperçu une ancienne étiquette à leur nom.

<sup>8</sup> En théorie, « une fois achevé l'examen des piques et des caparaçons, ces matériels seront mis en sécurité par le délégué de la C.T.E.M qui ne les remettra à leurs utilisateurs que peu avant le début de la course » ; ce qui ne se vérifie jamais en réalité.



Figure 5 - Certificat de conformité des piques au REST. Photo M. Justice-Espanan

Figure 6 - Le *patio de caballo* de Céret quelques instants avant une des courses de la féria 2012. Un des membres de la CTEM supervise les opérations et rappelle aux picadors quelques bonnes pratiques. Les *palos* portent le nom des *piqueros* qui les ont choisis. De même, on reporte par écrit l'attribution des piques. Les chevaux sont échauffés et remis aux ordres avant leur entrée en piste. Photo M. Justice-Espanan

### 1.1.2.3. Le combat

#### 1.1.2.3.1. Le paseo

La corrida commence par le défilé des différents protagonistes qui viennent tout à tour saluer la Présidence. Derrière les *alguaciles* montés – chargés de faire respecter en piste le Règlement Taurin et les ordres du Président –, les matadors sont rangés par ordre d'ancienneté dans la profession, suivis des picadors – sans pique à la main et dont les chevaux ont les yeux généralement bandés – et des *monosabios*, puis des *areneros* (chargés de l'entretien de la piste) et de l'*arrastre*. Il y avait autrefois deux trains d'*arrastre* pour chaque corrida : un pour les *toros* et un pour les chevaux de picador, souvent tués par le *toro* au cours de leur office. Aujourd'hui, seule la ville de Nîmes a conservé les deux attelages, par simple respect de la tradition. [3] Chaque matador est à la tête d'une équipe ou *cuadrilla*, composée de : deux picadors, trois aides ou *peones*, et d'un valet d'épée<sup>9</sup>.

<sup>9</sup> Ce cas est valable lorsque le matador doit toréer deux toros, ce qui est le plus fréquent. Les effectifs de la *cuadrilla* sont modifiés si le matador doit combattre plus ou moins de toros. Voir Art. 71-3 du Règlement Taurin Municipal Français.

Jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle, deux picadors de réserve, à la charge de l'*empresa*, venaient compléter le groupe des cavaliers. Etre picador de réserve était un passage obligé et tous avaient commencé ainsi. Ces jeunes apprentis n'avaient rien à dire à la *prueba*, il leur restait les plus mauvais chevaux dont les *piqueros* en titre n'avaient pas voulu. Louis Heyral raconte qu'on les faisait sortir à tour de rôle à chaque *toro*, pour prendre la première pique ou plutôt le premier choc, car ils n'avaient généralement pas le temps de mettre la pique : soit le *toro* était déjà passé, soit il se trouvait au sol avant d'avoir pu réagir. Immédiatement après cette première rencontre, le picador *de tenda* (dont c'était le tour) prenait sa place pour piquer le *toro*. La charge était moins forte mais cela n'excluait pas la chute. La coutume du réserve s'acheva à Madrid le jour où Coutelo, le picador de réserve de la *plaza*, reçut une *cornada* gravissime. De son propre aveu, il partit à l'infirmerie « ses tripes à la main » parce que le *toro* l'avait véritablement éventré. Ensuite, personne ne voulut payer les frais de clinique, ni l'*empresa*, ni le torero ; ce qui créa la polémique. [4]

#### 1.1.2.3.2. La *lidia* et les différents états du *toro* dans l'arène

Depuis Paquiro, la *lidia* est affaire de logique : il s'agit, par une suite d'actions toujours appropriées à l'état du *toro*, de dominer celui-ci et de l'amener à se soumettre à la volonté du matador. A l'origine, le but du *diestro* était de tuer la bête dans les plus brefs délais. Aujourd'hui, il est de lui donner une *faena* de muleta composée d'une cinquantaine de passes. Du début à la fin, la *lidia* va donc consister à mesurer, vérifier et au besoin corriger, la force et la bravoure du *toro*, le but étant de canaliser sa charge pour la rendre toréable. Tout est affaire de mesure et d'équilibre.

Il y a trois actes dans chaque combat : les trois *tercios* ou tiers. Le premier est celui de la cape et des piques, au cours duquel le taureau est amené à charger les picadors. L'acte deux est celui des banderilles (sorte de harpons que l'on doit planter deux par deux dans le *morillo*, tandis que le *toro* charge l'homme qui les tient), destiné à achever de ralentir la course du taureau et à régulariser son port de tête, opérations que les picadors ont commencées. Durant le dernier acte, la *faena*, le matador travaillera le taureau à la *muleta* avant de porter l'estocade.

Durant ce combat, le *toro* passe successivement par trois états bien distincts. A sa sortie du toril, le *toro* est *levantado* (1) : il porte haut la tête, fonce avec ardeur sur tout ce qui bouge, ne se refuse à aucune provocation et ne se retourne pas sur l'obstacle. Peu à peu, après les *suertes*

*de capa* puis les *varas* des picadors, il est désillusionné sur son pouvoir de détruire tout ce qui semble le défier dans l'arène, et son ardeur initiale est calmée. Ses attaques sont moins vives, il est *parado* (2). Enfin sous l'action des banderilles, l'effet retardé des blessures infligées par les piques et le jeu de cape qui le leurre sans cesse, le *toro* aura des attaques de plus en plus réfléchies voire calculées pour certains *toros de sentido*. C'est contre ce *toro aplomado* (3) que le matador se mesurera seul, au cours de la *faena de muleta*.

### 1.1.3. Qualités du *toro bravo* recherchées dans l'arène

- **La bravoure** : c'est l'instinct offensif du *toro*, l'agressivité dont il fait preuve. L'enquête de Gaudioso et al. (1985), réalisée auprès de nombreuses *ganaderías* s'est attardée à traduire cette bravoure en termes de comportement dans l'arène. Ainsi une attaque franche, immédiate et continue, indépendamment de la distance à laquelle se trouve la stimulation, caractérise un *toro* empreint de bravoure.
- **La noblesse** : un *toro* fait preuve de *nobleza* lorsque son agressivité est coordonnée. Son attaque est franche, tête vers le bas (on dit qu'il humilie ; esp. humiliar), sans coup de corne, obnubilé par l'étoffe dont l'agitation provoque la charge immédiate et répétée.
- **L'allégresse** : bravoure et noblesse ne prennent leur dimension que si l'animal éprouve l'envie de combattre ou *alegría*, qui s'exprime par des déplacements soutenus et un engagement tout au long de la *lidia*.
- **Le poder** : c'est la force naturelle du taureau. Elle s'ajoute aux autres facteurs pour leur donner plus d'ampleur, assure à la charge, comme aux coups de tête une violence accrue, prolonge la vigueur des assauts contre le picador, parfois jusqu'au renversement du groupe équestre. C'est le *trapio* : le modèle, la conformation physique de la bête – bien plus que son poids – qui conditionnera la puissance du *toro*.

De tous les actes de la corrida, c'est le premier, celui de la pique, qui permettra l'expression de la bravoure ou soulignera son défaut.

## 1.2. LE TERCIO DE VARAS OU TIERS DES PIQUES

### 1.2.1. Déroulement

#### 1.2.1.1. Réception du taureau

Dès que le taureau sort du toril, une seule question se pose : comment charge-t-il ? Car de cette charge dépend tout le combat. C'est elle qui indiquera au matador la tactique à adopter :

la *lidia* ; l'homme doit asservir cette charge, utiliser l'élan du taureau. La charge peut-être spontanée ou retardée, brusque ou progressive, longue, courte ou aller en s'épuisant. Sur son parcours le taureau peut tenir la tête plus ou moins haute, ne pas donner de coups de corne, ou le faire simplement de la pointe ou donner un coup de côté ou par le haut. De plus, le *toro* peut être gaucher ou droitier, avoir une vue plus précise d'un côté que de l'autre, une armure plus ou moins asymétrique, ou plus douloureuse suite aux chocs lors du transport...Il ne sera donc pas porté à utiliser simultanément et également ses deux pointes. Les passes de réception sont destinées à estimer la latéralisation de la bête, ce que font généralement les *peones* en courant et traînant à une main, leur cape. S'il n'a pas réceptionné lui-même le *toro*, le *maestro* effectue enfin une série de passes de *capote*. Durant cette phase-là, il fait en sorte que les défauts qu'il a relevés chez son adversaire ne s'accroissent pas avant la rencontre de celui-ci avec le picador. Pour ce faire, il prend soin que le *toro* ne touche jamais la cape, ce qui aurait pour effet d'accroître ses défauts en l'incitant à multiplier ses coups de pointes (esp : *puntear*). Son but est de temporiser avant de placer le *toro* face au cheval.

#### **1.2.1.2. Intervention des picadors**

Au son des clarines et sur ordre du Président, les picadors entreront en piste. Celui qui officie doit se placer à l'opposé du toril – S'agissant avant tout de vérifier la bravoure du *toro*, c'est là, le plus loin possible de sa *querencia* naturelle, que la *suerte de varas* sera la plus significative, le *toro* devant s'éloigner de celle-ci pour attaquer le picador. Pendant leur mise en place, le *toro* reste fixé par les *peones* – la plupart du temps avec un coin de cape jeté sur le haut d'un *burladero* et agité dès que le *toro* fait mine de s'en désintéresser. Le maestro positionne alors le *toro* dans la zone des *medios*, le cercle central du *ruedo*, et laisse le cornupède en place – par une demi-véronique de terminaison sèche ou tout autre *recorte*.

Il appartient alors au picador de citer le *toro* – par la droite – sans dépasser le cercle le plus proche de la barrière. Si le *toro* ne charge pas le cheval après avoir été placé à trois reprises au-delà du second cercle il sera mis en *suerte* sans qu'il soit tenu compte de cette limite. Le picador doit veiller à ce qu'aucun torero ne s'avance au-delà de son étrier gauche. L'alguazil interviendra en cas d'infraction à cette règle.

Le *toro* charge – espérons-le toujours. Avant même que l'équipage ne soit percuté, le *piquero* devra porter la *puya* dans le *morillo*<sup>10</sup>, à droite ou à gauche de l'axe vertébral, selon les indications données par le maestro. Si le *toro* se sépare du cheval, il est interdit de le piquer à nouveau immédiatement. Les picadors pourront néanmoins, à tout moment, se défendre et protéger leur cheval.

Si le *toro* ne sort pas seul de la pique, le maestro, normalement chaque matador à tour de rôle, vient au *quite*. Il teste alors l'effet du coup porté en une ou deux passes, évitant de disperser l'attention du *toro* par des séries inutiles. Le picador fait reculer son cheval afin de le repositionner.

Le *toro* est alors replacé comme précédemment et une nouvelle pique est effectuée dans les mêmes conditions, en changeant l'endroit où est porté le coup sur les nouvelles indications du maestro.

Un subalterne de la même cuadrilla se tiendra en piste à côté du picador qui ne participe pas à la *suerte* de piques, afin d'effectuer les *quites* permettant d'éviter que l'animal, dans sa fuite, n'entre en contact avec son cheval. Dans certains *ruedos* de petite taille, le second picador n'entre pas en piste ; il se tient prêt derrière la porte des cuadrillas. Ceci permet de surcroît de ne pas distraire l'attention du *toro* qui peut se focaliser sur le picador *de tenda* (dont c'est le tour).

Lorsque la Présidence estime que la préparation du *toro* est correcte et qu'il est inutile de piquer plus (théoriquement au moins deux piques sont imposées), le Président ordonne le changement de *tercio*, par la présentation du mouchoir blanc. Le maestro peut demander auparavant l'arrêt des piques, en soulevant sa montera, mais la Présidence dispose en dernier recours. (Lorsque le président ordonne le changement de *tercio*, les picadors doivent cesser immédiatement le châtiment, mais ils pourront continuer à se défendre et protéger leur cheval jusqu'à ce que les toreros retirent l'animal). Les picadors sortent alors, accompagnés des *monosabios* qui reprennent les piques, et du chef de *lidia* (maestro le plus ancien d'alternative) qui, jusqu'à la porte, doit rester avec eux au cas où le *toro*, théoriquement fixé à l'opposé, les chargerait. N'oublions pas que, lorsque le groupe équestre chemine dans le *ruedo* dans le sens antihoraire (à main droite diraient les cavaliers), c'est le flanc gauche du

---

<sup>10</sup> Imposante masse musculaire qui se développe sur la farce dorsale de l'encolure, sous influence des hormones sexuelles, donc chez les mâles non castrés uniquement, vers l'âge de deux ou trois ans.

cheval, habituellement découvert, qui est tourné vers le centre. Le picador doit donc être particulièrement vigilant et sa monture très réactive pour se remettre en position au cas où le *toro* déclencherait soudain un nouvel assaut.

La *vuelta de campana*, ou chute au cours de laquelle le *toro* effectue un demi-tour autour de ses cornes plantées dans le sable avant de tomber à plat dos, est considérée, par certains experts, sur le plan traumatologique, comme une pique « très sévère » dont il convient de tenir compte ici. Cet incident est de plus en plus fréquent compte-tenu de l'évolution morphologique du bétail. La ligne de dos qui était auparavant ascendante (tête plus haute que la croupe) tend à s'horizontaliser.

L'article 73-9 prévoit que « le Président donnera un avertissement aux picadors contrevenant aux dispositions du Règlement pourra les sanctionner selon la gravité de l'infraction commise » ; ce qui est rarement pratiqué. Au contraire, lorsqu'un *piquero* aura brillé, il lui sera permis d'effectuer une *vuelta* avant de quitter l'arène.

#### **1.2.1.3. Les quites**

Le Règlement précise qu'au moment de la pique « les toreros devront écarter immédiatement le *toro* pour, s'il y a lieu, le remettre à nouveau en *suerte* [...] Les toreros opéreront de la même façon lorsque l'exécution de la *suerte* est incorrecte et surtout si elle se prolonge trop longtemps ». La raison réside dans le fait que les *toros* les plus braves risquent de pousser jusqu'à l'épuisement et si la charge est moins impressionnante lors des piques suivantes, il en va non pas d'un manque de bravoure mais d'un anéantissement physique. A l'origine, lorsqu'un *toro* s'acharnait sur un picador au sol ou sur son cheval, il s'agissait pour le torero à pied, de le détourner de sa cible. Aujourd'hui, sauf exception il n'y a plus urgence, le cheval étant bien protégé. Aussi le *quite* tombe quelque peu en désuétude, ce qui est regrettable : comment vérifier alors l'état de fraîcheur et de bravoure du *toro* ? [5] Tío Pepe explique par ailleurs, que les matadors craignent cette *suerte* dangereuse au cours de laquelle le *toro* se retourne brusquement dans le *capote* et charge de manière désordonnée. Pour R. Sánchez-Guerra, le *quite* est « ce qu'il y a de plus beau, de plus noble, de plus viril et de plus courageux, dans la tauromachie. Mettre sa vie en péril pour sauver celle d'un autre ! Il n'y a rien de plus merveilleux et de plus angoissant à la fois ». [49] Précisons aussi que le picador, handicapé par la lourde jambière, doit se protéger tout à la fois du *toro* et du cheval, qui dans sa chute, pourrait également le blesser.



#### 1.2.1.4. Les monosabios<sup>11</sup>

Du point de vue règlementaire, les *mozos de caballo* sont destinés à aider les picadors à se mettre en selle, régler les étriers et conduire les chevaux pour entrer en piste ou en sortir. Les chevaux de certaines *cuadras* sont aujourd'hui suffisamment dressés et sereins pour circuler guidés seulement par le cavalier, même les yeux bandés. Il leur est interdit d'appeler, de quelque manière que ce soit le *toro*, sauf lorsqu'il s'agit de faire un *quite* à une personne en danger, et de conduire les chevaux par la bouche pour les mettre en *suerte*. Les *monosabios* peuvent utiliser un bâton, notamment pour l'inciter à résister ou à changer de direction pendant un impact qui l'amènerait dangereusement trop près des planches, pour le faire accélérer au moment de la mise en place ou de la sortie. A l'issue de chaque *tercio de vara*, les deux chevaux ayant officié sont immédiatement démasqués et récompensés. Certains *mozos* prennent soin de nettoyer aussitôt les taches de sang qui auraient éventuellement souillé le caparaçon et la *mona* du picador. D'autres s'affairent à démonter, nettoyer et ranger les piques.



**Figure 7 - Suerte de vara à Oran (Algérie), le 24 octobre 1954. Noter le total mépris de toutes les règles : le monosabio tient et pousse le cheval pendant la suerte, les toreros à pied sont situés tout autour du groupe équestre mais un ne vient au quite. Photo G. Pastor**

---

<sup>11</sup> En 1847, l'*empresa* des arènes de Madrid, décida que ses « chulos », les hommes chargés de l'entretien de la piste et de la gestion des chevaux, seraient tous habillés de la même manière : avec une chemise rouge. A cette époque, le théâtre de Cervantès, situé à côté des arènes, produisait une troupe de singes savants (*monos sabios*, en espagnol) qui étaient également vêtus de rouge. A cause de la ressemblance vestimentaire, le public madrilène qualifia les auxiliaires des picadors de *monosabios*. Le titre leur resta.



Figure 8 - Beaucaire 2012 : le *toro* a dévié sa charge au dernier moment. Le picador, surpris, a tenté de replacer son cheval en le faisant tourner vers la gauche mais le *toro* est déjà dans le caparaçon. La réactivité du cavalier et la mobilité du cheval sont donc primordiales pour gérer avec succès de telles situations. Le cheval, fortement incurvé vers la gauche est déjà en déséquilibre : le groupe équestre sera plus facilement renversé. Noter que le *toro* attaque très haut au lieu d'humilier ce qui dénote un manque de bravoure. Photo M. Justice-Espanan



Figure 9 - Toreros et *peones* viennent au *quite* après la chute du groupe équestre. Photo M. Justice-Espanan



**Figure 10 - Une fois le *toro* écarté par les toreros, les *monosabios* peuvent aider le cheval à se relever.**  
**Photo M. Justice-Espenan**

### **1.2.2. Mesure de la bravoure**

Comment la bravoure se révèle-t-elle dans l'arène ? A la sortie du toril, le taureau brave ne prend pas le côté de la piste opposé à celui où il voit des hommes l'attendre, ne suit pas la barrière comme pour y trouver une issue et surtout n'essaye pas de la franchir. Au contraire, il se campe face aux abris des toreros et les défie. Lorsqu'il court, il galope, d'une foulée ample et cadencée, et ne trotte point. Il ne beugle pas. Si une circonstance l'amène près des planches, il ne freine pas à leur approche mais les heurte résolument de la corne. Devant la cape, il ne lève pas ses pattes avant mais baisse sa tête dans l'étoffe, pour chercher à s'en saisir (esp. : humiliar). Au cours des « véroniques » du matador, il allonge sa charge, l'accélère et la répète une fois après l'autre, jusqu'à ce qu'une passe un peu plus sèche vienne l'arrêter.

Quelle que soit la portée de ces premiers indices, la rencontre avec le picador est le test décisif. Face au groupe équestre, l'animal brave :

- S'élance de loin, au galop et en ligne droite, baisse la tête pour porter le coup de corne dans le *peto* à quelques mètres du cheval.
- Ne s'en va pas sous la morsure du fer (en langage taurin : sortir seul), ni ne « s'endort » contre le caparaçon, mais pousse en s'arcboutant sur ses pattes arrières ; on dit alors que le taureau « met les reins ».
- Recharge le cavalier sur le même emplacement, malgré le souvenir douloureux, sans qu'on ait besoin de le conduire vers un autre secteur de la piste pour l'y décider.



De manière générale, les ganaderos considèrent que la première pique est peu significative dans la mesure où la majorité des *toros* charge le cheval au moins une fois. La première pique agit tout de même sur l'animal : recevant sa première blessure, il prend conscience de la réalité du combat dans lequel il est engagé. C'est à ce moment-là que sa bravoure se révèlera. Placé une deuxième fois face au cheval, s'il y revient – avec la certitude d'être à nouveau blessé – c'est qu'il est brave. Une troisième pique, si les forces du *toro* lui permettent de la supporter, confirmera sa bravoure...ou mettra en évidence l'absence de celle-ci. La vraie bravoure se situe en effet, dans la manière qu'aura eu le *toro* de grandir tout au long de l'épreuve : *el bravo va a más* (le brave se grandit dans le combat), *el manso va a menos* (le couard se dégonfle). Un dicton espagnol de le confirmer : « Tous les taureaux vont au cheval une fois, les braves et les idiots deux fois, puis seulement les braves une troisième fois ». [6]



**Figure 11 - Suerte de varas à Bilbao en 1932. Le *toro* humilie deux mètres avant l'impact, signe de bravoure. Le *puyazo* est porté – un peu trop en arrière – avant que le *toro* n'atteigne le *peto*. Photo tirée du site : [martini-lavidacontinua.blogspot.fr](http://martini-lavidacontinua.blogspot.fr)**

Ces *toros* moins braves s'appuient contre le *peto*, poussent par à-coups ou, dans le cas des *mansos*, donnent des coups de tête (*cabecear*), faisant souvent tinter les étriers, avant de sortir seuls de la *suerte*. Le *toro* qui détend son attention et fouille le sable de ses pattes avant, fait preuve de perplexité ; s'il va jusqu'à flairer le sol de son mufle, cela dénotera une nette couardise. Dans les *Plazas* de petite taille, à cause de la contrainte subie, les *toros* sont moins *mansos* qu'ailleurs. [1] En revanche, sur ces petites pistes, la première ligne est parfois tracée à moins de sept mètres des planches ce qui laisse trop peu de place au déroulement de la pique, le groupe équestre étant vite coincé contre le *burladero*.

L'article 73-11 du Règlement français atteste de l'importance du *tercio de varas* : « Aucun *toro* ne pourra obtenir la *vuelta al ruedo* (tour de piste post mortem) ou *l'indulto* (grâce du président) s'il n'a pas fait preuve d'une bravoure suffisante à la pique ».

L'éleveur ou son représentant, le mayoral, qui aura noté avec précision tous les faits et gestes du taureau, tire de cette épreuve des enseignements utiles à la réorientation, à l'amélioration ou au maintien de certains croisements dans son élevage.

#### **1.2.2.1. Les banderilles noires**

« Lorsque du fait de sa couardise, un animal ne pourra être piqué dans les formes indiquées précédemment, le président pourra, à la demande du matador concerné, ordonner le changement de *tercio* et décider de la pose des banderilles noires ou de châtiment »<sup>12</sup>, par la présentation du mouchoir rouge. Ces dernières sont dotées d'un harpon plus long que les banderilles classiques<sup>13</sup>. Jusqu'en 1950, il s'agissait de banderilles réellement enflammées, les banderilles de feu.

#### **1.2.2.2. Cas des spectacles « concours »**

Les corridas et novilladas dites « concours » ont ceci de particulier qu'elles offrent un lot de taureaux provenant de six élevages différents. Ces spectacles accordent une place importante au tiers de pique qui devient un *tentadero* grandeur nature au cours duquel vont pouvoir s'apprécier les tendances des différentes ganaderias à un moment donné. Le picador, seul en piste (afin que le *toro* ne soit pas distrait par le second cheval), voit son nom cité en début de *lidia*. Les lignes sont souvent réduites à des arc-de-cercles du côté opposé au toril. En revanche, deux arcs-de-cercles supplémentaires (situés respectivement à treize et seize mètres de la barrière) peuvent les compléter. Ces derniers indiqueront au matador où placer le *toro* lors des deuxième et troisième piques. Après le troisième châtiment, les piques seront en général effectuées *a regatón*, le picador faisant alors seulement semblant de piquer, en présentant le côté non armé de la hampe. Il s'agit là de vérifier que le *toro* retourne une dernière fois au cheval sans le châtier davantage.

En effet, tout taureau entre dans l'arène avec un excès de force, plus ou moins variable, que la pique se propose de ramener à une limite standard qui corresponde aux possibilités de combat

---

<sup>12</sup> Article 76 du Règlement Taurin Municipal.

<sup>13</sup> 80 millimètres pour le harpon des banderilles noires contre 60 millimètres pour le harpon des banderilles classiques.

de l'homme à pied. Mais la pique n'a pas pour seul effet de réduire la puissance de la bête, comme en témoignent les paroles de Gregorio Corochano, critique taurin : « La pique a une mission parfaitement définie et tellement fondamentale que de la *suerte de varas* dépend tout ce que l'on fera ensuite avec le taureau ».

### 1.2.3. Préparation du taureau à la *lidia*

La pique recherche plusieurs effets visant à rendre le *toro* « toréable » :

- Ralentir le taureau afin de permettre un jeu convenable de la muleta et gagner en *temple* (façon avec laquelle la muleta et les mouvements du *toro* s'accordent sur le même rythme). La seule façon dont ce ralentissement puisse être produit d'une manière juste, sans la perte de bravoure ni les dommages dans la musculature, que causent les tromperies continuelles et saccadées de la cape, c'est de lui faire charger les chevaux ; alors il s'épuise lui-même par ses efforts pour attaquer un objet qu'il lui est possible d'atteindre, ce qui lui donne le sentiment que sa bravoure est récompensée et non qu'il est perpétuellement trompé. Les réfractaires au caparaçon, ajouteront que cela est d'autant plus vrai quand le taureau peut planter sa corne (« *hacer carne* » disent les aficionados espagnols) et tuer un ou plusieurs chevaux. Ces taureaux-là continuent de croire, pendant le reste du combat, que leurs charges peuvent aboutir, qu'ils pourront encore planter leur corne dans quelque chose. Avec un tel taureau, le torero peut déployer toutes ses possibilités artistiques. [1, 7] Hemingway conclut ainsi : « C'est le premier [tiers], celui des chevaux, qui indique ce que seront les autres, et qui, en fait, rend possible, la suite. C'est au premier acte que le *toro* sort en pleine possession de toutes ses facultés, confiant, rapide, batailleur et conquérant. Toutes ses victoires sont au premier acte. A la fin du premier tiers, il a en apparence gagné. Il a nettoyé l'arène des hommes montés et il est seul.
- Fixer l'attention du *toro* : Lorsqu'il s'élance hors du toril, le *toro*, passant brusquement de l'ombre à la lumière, court au grand galop sur la moindre tache suspecte qui traverse son champ de vision ; apparemment *distruido* (esp. distrait), il part de loin. L'intervention du picador, par la masse unique et immobile que constitue le groupe équestre, va amener le *toro*, à se fixer sur un but unique, à s'y tenir, sans se laisser détourner trop facilement par un détail perturbant sa vue. Ainsi le matador, par la suite, pourra affronter une bête dont il sera la seule cible, sans danger que la charge ne

soit déviée sans cesse et de manière imprévisible par un mouvement intempestif des *peones*, du public ou de la foule encombrant le *callejón*.

- Obtenir des charges droites : selon les déséquilibres constatés, le *maestro* demandera au *piquero* de frapper à tel ou tel endroit du cou, pour que le *toro* devienne « ambicorne ». Le maestro aura ainsi la possibilité d'effectuer une faena des deux mains face à un *toro*, aux charges rectifiées et qui n'aura plus tendance à donner des coups de tête latéraux, toujours très dangereux.
- Régler le port de tête (ahormar la cabeza) : L'image du *toro* sortant du toril, tête levée, humant l'air et pointant ses cornes au ciel, démontre que la position haute de la tête ne permet pas l'estocade de face. Même si les bêtes d'aujourd'hui le nécessitent moins qu'autrefois, la pique, abaissera la tête à la portée des banderilleros puis du matador. Cet effet passe nécessairement par la lésion d'éléments anatomiques précis.

### 1.3. LA PIQUE : ASPECTS TRAUMATOLOGIQUES

#### 1.3.1. Blessures recherchées

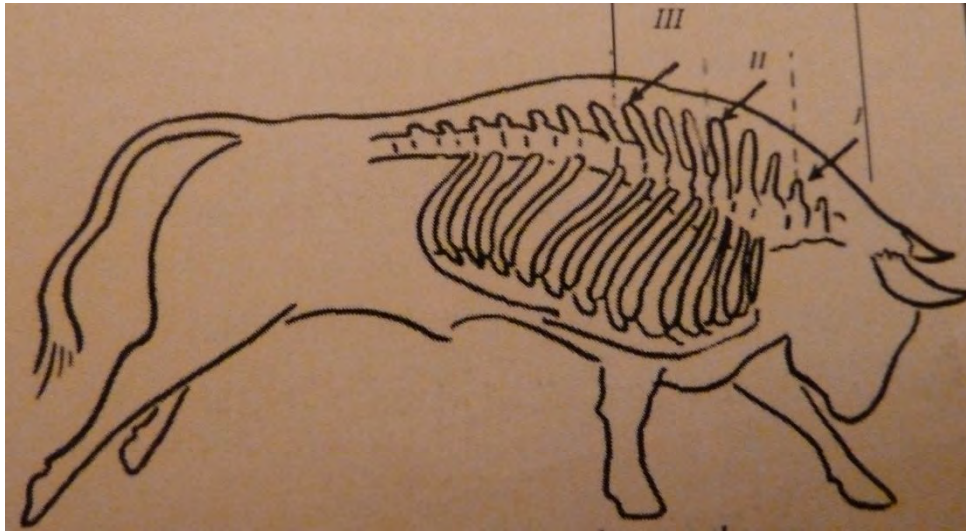


Figure 12 - Toro sous la pique et différentes régions où peut tomber la puya. I : morillo, II : tombée du morillo et début du garrot, III : garrot et début du dos. D'après [8]

La puya, pénétrant le *morillo*, va léser successivement les muscles trapèze, rhomboïde et dentelé, puis le splénius qui sont releveurs de la tête et de l'encolure, latéro-fléchisseurs de l'encolure ou rotateurs de la tête. Trapèze et rhomboïde sont les plus intéressants à léser dans le but d'abaisser la tête. Ils le seront au mieux si la pique est portée dans la zone I de la figure 12. D'autre part, une grande partie de ces muscles s'insère sur le ligament nuchal<sup>14</sup> dont le rôle majeur est d'équilibrer le poids de la tête et de l'encolure pour aider les muscles extenseurs qu'il peut même suppléer. Ce ligament est atteint au mieux en piquant dans la partie arrière du *morillo* - au niveau des quatrième, cinquième et sixième cervicales (zone II). Dans ces deux régions, la masse musculaire est telle que, bien portée la pique ne fait qu'amoindrir les fonctions suscitées sans jamais handicaper gravement le toro. Ajoutons qu'aucun tronc sanguin, ni aucun organe essentiel n'y est présent, puisque les vertèbres cervicales s'y trouvent à une trop grande profondeur pour être atteintes par la pique, quand bien même il y aurait pénétration du heurtoir. L'hémorragie occasionnée est ainsi minime mais, en enlevant une petite partie de sa vigueur au *toro*, elle va faire en sorte que ce dernier, moins impulsif, se concentre davantage sur son objectif unique : le torero. [2, 9, 8]

---

<sup>14</sup> Large lame ligamentaire qui s'étend de l'os occipital aux apophyses épineuses des vertèbres du garrot et qui projette des faisceaux ligamentaires sur les apophyses épineuses des vertèbres cervicales et de la première vertèbre thoracique.



Ce cas représente l'idéal théorique d'une situation qui est loin de s'en approcher ; les chiffres le prouvent.

### 1.3.2. Réalités de la *suerte de varas*

D'après une étude vétérinaire espagnole, ayant examiné 90 *toros* combattus en 13 corridas et une novillada, au cours de la San Isidro 1998 <sup>15</sup> :

- Chaque *toro* effectue en moyenne 2,18 rencontres avec la cavalerie.
- A peine 4,7 % des piques étudiées sont arrivées à l'endroit adéquat du point de vue fonctionnel - dans la zone postérieure du *morillo*, et aucune en son milieu.
- Par contre, « 42,39% des piques furent appliquées dans la région de la *cruz* et 34,06% juste en-dessous », à la hauteur du cartilage de la scapula.
- La durée moyenne de chaque coup de pique est de 10 secondes.
- La profondeur moyenne de chaque coup de pique est de 21,6 centimètres ; soit deux fois la longueur de la *puya* jusqu'à la *cruceta*. L'explication est double :
  - D'une part, la pique pénètre le plan d'impact avec un angle de moins de 90 degrés ; les arêtes affûtées ouvrent ainsi une brèche supérieure au diamètre de base du pseudo-butoir facilitant sa pénétration
  - D'autre part, l'aplatissement des muscles releveurs de la tête et du cou, lorsque le *toro* baisse la tête pour aller au cheval, et la poussée du picador font que les muscles du *morillo* qui ont normalement une épaisseur de trente centimètres, sont réduits à la longueur totale de la pique.

Cela laisse également supposer que la *cruceta* pénètre, elle-aussi parfois, la chair - ce qui est attesté par la difficulté qu'ont parfois les *piqueros* à retirer la lance. Par la suite, les tissus sectionnés se rétractent, ce qui agrandit encore la largeur de la plaie.

- Il ne semble pas que l'on pique plus sur le côté droit ou gauche.

Pourquoi alors les *piqueros* n'appliquent-ils pas les bonnes pratiques ? Un élément de réponse nous est livré par Marc Roumengou : «un picador m'a confié que la première fois qu'il avait piqué, il l'avait fait selon les règles et qu'on l'avait aussitôt prévenu de ne jamais récidiver s'il voulait persévérer dans cette profession ». De l'avis de Claude Popelin : « à quelques

---

<sup>15</sup> Etude de Julio Fernandez-Sanz ; Juan Villalon-Camino et Castor Manzanero-Guerreiro mandatée par l'Unión de Criadores de Toros de Lidia.

maladresses près, parfois excusables en raison de la brusquerie d'une charge (piques placées dans le dos ou tombées sur l'épaule) toutes les fautes du cavalier sont imputables à leurs matadors, qui exigent d'eux qu'ils les commettent sciemment pour réduire davantage un adversaire, dont ils appréhendent la force ». Dans un article paru dans la revue *Toros* n° 775, Albert Chantala titrant : « Les *puyazos* néfastes », dénonce ici ces pratiques, pourtant interdites, mais d'usage – trop – répandu. Il condamne l'action de vriller ou pomper pour agrandir la plaie et augmenter l'hémorragie. Notons que théoriquement il est interdit de repiquer au même endroit. Il faut également reconnaître, comme le confesse le picador français Michel Bouix, que : « Piquer au *morillo* c'est très difficile... ». [10]. En réalité, les consignes données par les matadors sont de piquer « *delantero* », c'est-à-dire à la tombée du *morillo*. Quand un toro s'élance de loin la précision n'est pas la même que lorsqu'on laisse le toro près et qu'à la sortie du *capotazo*, il va sur le cheval. Arrêtons-nous sur les conséquences de ces piques mal placées.

### 1.3.3. Blessures infligées par les piques non réglementaires

- En arrière du *morillo*, **dans le garrot et le dos**, les apophyses épineuses des vertèbres thoraciques sont très superficielles. Des piques appliquées dans ces régions peuvent les fracturer. Si c'est le garrot qui est atteint, le matador pourra, rencontrer des difficultés pour estoquer, l'épée butant sur des esquilles osseuses. La puya peut même parfois atteindre des corps vertébraux ; ceci a d'autant plus de chances de se produire que cheval et taureau forment un angle de 90 degrés – pique de profil, majoritaire aujourd'hui –. Dans ces circonstances, l'arme peut aller jusqu'à percer la vertèbre ou forcer une articulation intervertébrale, et atteindre plus ou moins la moelle épinière. Même légères, ces lésions nerveuses peuvent provoquer des parésies partielles avec incoordination des mouvements (ataxie) ou pire une paralysie des zones en aval de la lésion. L'irrigation est ici importante et les lésions seront toujours accompagnées d'une hémorragie plus conséquente qu'au niveau du *morillo*. Selon les experts, les piques appliquées très en arrière entraînent, contrairement à l'effet voulu, un relèvement intempestif de la tête de l'animal « comme si son dos le grattait ».
- Plus bas **dans le thorax**, ce seront les côtes (risque de fracture), les plèvres (risque de pneumothorax) et les poumons (risque d'hémorragie importante et grave insuffisance respiratoire) qui seront exposés.

- **Au niveau de l'épaule gauche, sous la sixième vertèbre thoracique**, se trouve une portion de l'aorte descendante. Une pique pénétrant un espace intercostal à cet endroit, peut l'atteindre ; hémorragie foudroyante à la clé.
- **De part et d'autre de la cruz** (région située entre les deux omoplates), se trouvent tous les muscles unissant les membres antérieurs au tronc et mobilisant ces membres. Les muscles de la région scapulaire externe sont très fréquemment atteints par l'arme du picador, (ceux de la région scapulaire interne ne le sont qu'après perforation de la scapula ou de son cartilage – chose qui n'est cependant pas exceptionnelle). Alors que les muscles n'y sont qu'accessoires, quant au port de tête de l'animal, la lésion de tout élément anatomique de cette région entraîne une plus ou moins grande boiterie, qu'il s'agisse de muscles, d'élément ostéo-cartilagineux ou nerveux – le plexus brachial duquel partent tous les nerfs des antérieurs se logeant sous l'omoplate. [9, 8]

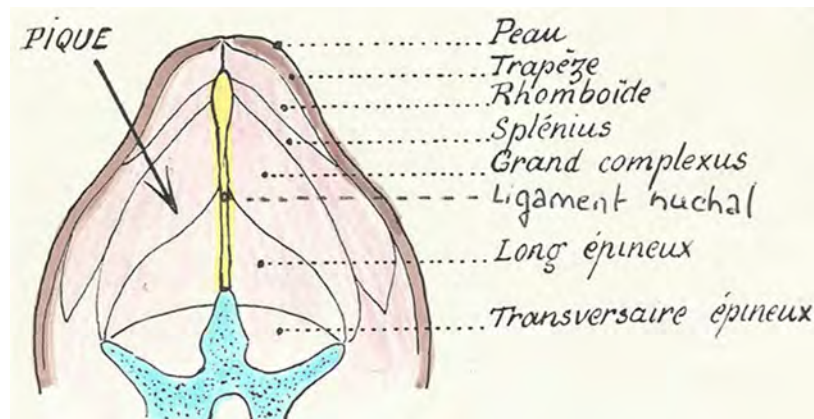


Figure 13 - Coupe transversale du toro au niveau du morillo. D'après [2]

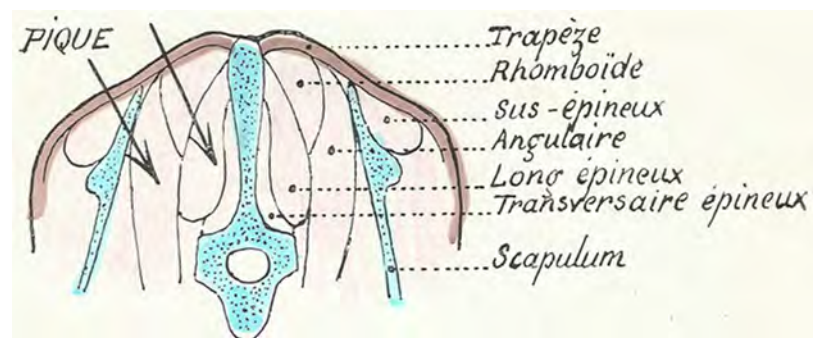
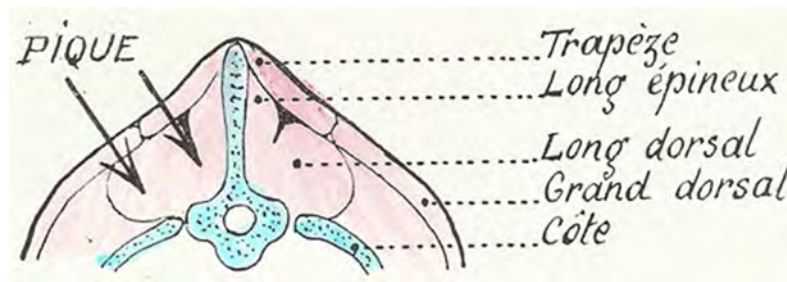


Figure 14 - Coupe transversale du toro au niveau de la cruz. D'après [2]



**Figure 15 - Coupe transversale du *toro* au niveau du garrot. D'après [2]**

Pour l'aficionado, la *suerte de vara* bien menée est l'un des moments les plus authentiques, certainement l'un des moments les plus proches du travail du campo, où comme l'éleveur, il lui est donné d'apprécier le résultat des quatre années qui ont précédé cet instant.



## 2. LORS DES TIENTAS : POUR LA SÉLECTION DES FUTURS REPRODUCTEURS

La bonne conservation de la race et la pérennité de la bravoure reposent sur une sélection génétique pertinente, qui commence par le choix raisonné des reproducteurs. Le *toro* brave est sélectionné pour son comportement, et pour une moindre partie, sur des critères physiques<sup>16</sup>. Les ganaderos admettent depuis longtemps que le comportement combatif du *toro* est principalement hérité de la mère. Le choix des reproductrices se fait donc sur la base d'un test de bravoure, ou *tienta*.

### 2.1. TIENTA EN ARENE OU « *EN CORRAL* »

Le cadre de l'exercice est la classique petite *plaza de tienta*, attribut de tout élevage, sorte de laboratoire où se contrôlent les résultats de la sélection et des croisements obtenus. Ces arènes sont généralement plus petites – de 25 à 30 mètres de diamètre pour les circulaires. Elles peuvent également être rectangulaires ; les angles sont alors occupés par de grands *burladeros*. Cette *plaza* est équipée de deux portes : la première donne sur le *chiquero* ou *corralillo*, dans lesquels attendent les animaux à tester – c'est par cette porte qu'ils sortiront chacun leur tour dans l'arène - ; la seconde ouvre sur le campo – c'est par là que l'animal retrouvera sa liberté... si l'essai est concluant<sup>17</sup>.

Le test consiste en une épreuve de résistance et de style, lors du châtiment de la pique – partie la plus importante pour le jugement final – puis face aux hommes appelés à intervenir avec leur cape ou leur muleta. Il ne s'agit pas de toréer pour le public, d'ailleurs souvent absent, mais de tirer de la bête, tout ce qu'elle a de bon ou de mauvais, et de le faire voir clairement. Il est évident que les toreros qui y prennent part – souvent de jeunes élèves – y trouvent un excellent entraînement.

---

<sup>16</sup> A l'âge de deux ou trois ans, les animaux n'ont pas atteint l'apogée de leur développement physique, aussi la sélection sur le *trapio* est alors approximative.

<sup>17</sup> Il n'est pas rare de voir des vaches refuser la liberté à l'issue de leur *tienta*. Elles veulent continuer à se battre, méprisant la porte ouverte sur les champs. C'est une vache revenue d'elle-même dans l'arène qui a tué Antonio Bienvenida lors d'un entraînement. [20]

Notons qu'à la différence de ce que l'on observe en corrida et novillada officielles, le groupe équestre, posté à l'opposé du toril, est présent dans le *ruedo* avant l'entrée en piste de la vache.

### **2.1.1. Tienta de vacas**

Les animaux sont des vaches normalement âgées de trois ans, des *becerras*. Pour des raisons économiques évidentes, les éleveurs font parfois leur sélection vers deux ans afin de ne pas soigner pendant un an supplémentaire une vache qu'ils ne souhaitent pas garder. Car la qualité a un prix : les études génétiques nous indiquent que « le comportement est le plus complexe des phénotypes qu'il nous est donné d'étudier » et que pour améliorer la race, seule une vache sur dix doit être élue<sup>18</sup>. En réalité, si quelques grands élevages se le permettent, on conserve généralement entre dix et soixante pour cent de l'effectif femelle de départ.

Les opérations sont dirigées par le ganadero. C'est lui qui indique au cavalier quand et comment il doit piquer. Les faits et gestes des animaux sont mis par écrits et la vache hérite d'une appréciation : M (Malo, mauvais), R (Regular, moyen), B (Bueno, bien), S (Superior, supérieur) qui sera nuancée : par exemple, S+ pour une vache exceptionnelle.

### **2.1.2. Tienta de machos**

Plus rarement, des mâles sont « tientés ». On assiste alors à une *tienta de machos*. Les animaux présentent en général un défaut qui les empêche d'être vendus pour des spectacles officiels – corne cassée, cécité unilatérale, ... - ou sont tout simplement restés invendus à la fin de la *temporada*. L'éleveur souhaite néanmoins obtenir des informations sur leur comportement avant de les envoyer à l'abattoir ou de les garder comme *sementales*. Notons que les animaux sont ici de vrais *toros*, ce qui fait appel à un personnel plus qualifié : toreros et picadors professionnels.

En Espagne, on soumet parfois à la simple épreuve de la pique, des mâles de deux ans, destinés plus tard à des corridas. Mais le risque de blessure ou de fracture de corne étant tout de même élevé, cette pratique est tombée en désuétude. De plus, le *toro* ne devant surtout jamais voir de cape ou de muleta, les rares interventions de l'homme se font *a cuerpo limpio* (ou à l'aide de quelque élément naturel familier au *toro*, comme des branchages, en guise de leurre), ce qui représente un danger supplémentaire. [11]

---

<sup>18</sup> Etudes de Plomin (1990). [49]



Figure 16 - *Quite coleando* lors d'une *tienta de machos*. Photo Jaime Serrano

## 2.2. TIENTA A CAMPO ABIERTO : TIENTA « EN PLEIN CHAMP »

De nos jours, seule la *tienta por acoso* (par poursuite) et *por derribo* (par renversement) s'effectue encore, en Andalousie surtout, sur les mâles destinés à être vendus. Ces derniers, rassemblés à deux ans pour que leur force ne soit pas excessive, se tiennent au fond d'une grande plaine. Les bouviers, à cheval, en dégagent un du troupeau et l'en éloignent, puis deux cavaliers munis de *garrochas*, le prennent en course, pour soudain le renverser par un coup de lance sur la croupe. Quand il se relève, un *piquero* l'attend devant le reste du groupe et le cite. La *tienta* se déroule ainsi. Elle met en scène l'expression première de la bravoure : l'animal brave chargeant sur tout ce qui bouge dès qu'il a constaté son isolement du troupeau. Il suffit ensuite, en galopant devant le *toro*, de le guider jusqu'à ses congénères.





Figure 17 - Tienta a campo abierto, picador et vaquero. Photo U.C.T.L

L'*acoso y deribo* est un exercice de *doma vaquera*. Les chevaux utilisés, souvent des pursangs espagnols ou des lusitaniens, sont plus légers que les chevaux de pique. Néanmoins, il s'agit d'un excellent entraînement pour l'assiette et le maniement du cheval et de la pique.

Au Mexique, on remplace les chevaux par une simple « jeep », portant à l'avant une plateforme de bois sur laquelle se tient la personne préposée au renversement des bêtes. [11]

### LE CHEVAL ET LE *PIQUERO* « DE TIENTA »

Les ganaderos possèdent souvent un cheval de pique. Celui-ci a été dressé par leurs soins ou celui d'un mayoral cavalier, ou peut avoir été réformé d'une cavalerie professionnelle pour diverses raisons : blessures légères ou tempérament stressé rendant le cheval peu performant pour piquer des *toros* ; ce qui ne l'empêche pas de piquer parfaitement des vaches. Monsieur Philippe Heyral a ainsi vendu un cheval de pique, « excellent à la maison mais impossible à gérer à l'extérieur ». Le ganadero, qui ne l'utilise que dans son élevage, en est très content. Quoi qu'il en soit, face à des vaches de deux ou trois ans, un cheval de novillada (450 kilos) est suffisant. Un cheval plus lourd est tout-à-fait utilisable dans la mesure où le *piquero* ajuste ici le châtiment aux désirs de l'éleveur. Monsieur Alain Bonijol s'était défait de son imposant

Sam (cheval de pique remarquable mais dont l'importante carrure suscitait des critiques dans les *tendidos*) au profit d'une ganaderia qui s'en servit comme cheval de *tienta*.

L'équipement du cheval est similaire à celui utilisé en corrida. Le *piquero*, lui, est en habit de campo et porte une *mona*. La *puya* utilisée est beaucoup moins sévère que la *puya de cruceta*, du fait que le butoir ne pénètre pas le cuir. La pyramide utilisée pour les femelles est plus petite que celle utilisée pour les mâles (figure 18).



**Figure 18 - Puyas de tentar. A gauche : puya de macho. A droite : puya de vaca. Photo M. Justice-Espanan**

Ici encore cheval et picador ont un rôle primordial, puisque c'est grâce à leur service que se pérennisent et se bonifient les ganaderias. Détaillons les modalités d'action du groupe équestre.



### 3. COMMENT PIQUER AUJOURD'HUI

Ecoutons Claude Popelin : « Etre picador, cela ne consiste pas à monter sur un quadrupède pour blesser à l'aveuglette. C'est toréer à cheval dans les étroites limites que la corrida moderne laisse encore à cette *suerte*. C'est juger la force de l'adversaire, sa charge, son tempérament, ses tendances particulières, afin de le piquer correctement ». Tel est donc le défi du picador. Voyons comment le relever. Commençons par le « choix » de l'arme.

#### 3.1. LES DIFFERENTES *PUYAS*

##### 3.1.1. *La puya de cruceta*

Les *puyas* actuelles sont toutes conçues sur le modèle de Madrid, de 1962, ou *puya de cruceta* (figures ci-dessous). Depuis mars 2006, une pique plus petite est en usage en Andalousie. En 2011, monsieur Alain Bonijol, *empresa de caballos* installé près d'Arles, présente ce qu'il appelle la pique « française » ou pique « moderne » dont les dimensions peuvent s'accorder aux deux règlements ; nous reviendrons sur les propriétés innovantes que représente ce nouvel instrument. Toute *puya* est constituée :

- D'une pointe pyramidale, en acier, dont les arêtes sont finement aiguisées à la pierre à eau (les 3 côtés de la base mesurent 19 millimètres, la longueur des arêtes est de 29 millimètres pour la pique espagnole, 26 millimètres pour la pique andalouse de corrida, 23 millimètres pour la pique andalouse de novillada).
- D'un butoir de section circulaire à sa base, triangulaire à la jonction avec la pointe. La longueur total du tope est de 75 mm pour la pique espagnole et la pique française, de 50 mm pour la pique andalouse.
- D'une garde transversale ou *cruceta* à la base du butoir ; constituée de deux bras de 52 millimètres.

Les *puyas* sont timbrées avec un numéro unique avant d'être disposées dans des boîtes de quatorze pièces – le coût de « location » d'une caisse pour une course varie de trois cents à trois cent cinquante euros. Après la course, elles sont renvoyées au fabricant – à Madrid ou chez monsieur Bonijol – pour y être nettoyées, puis réaffûtées aux dimensions réglementaires.

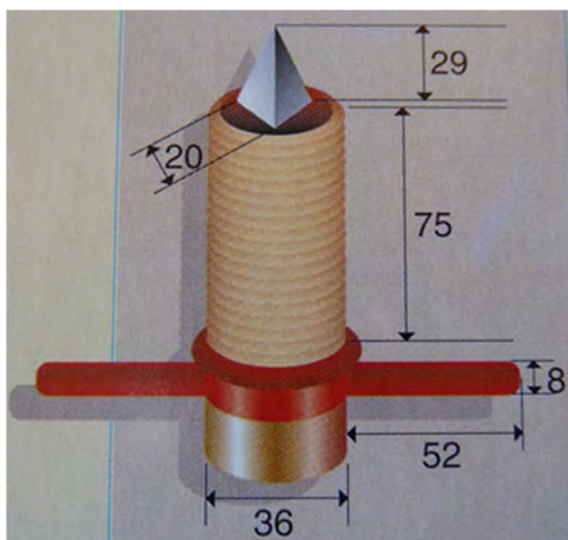


Figure 19 - Dimensions de la *puya* "espagnole"

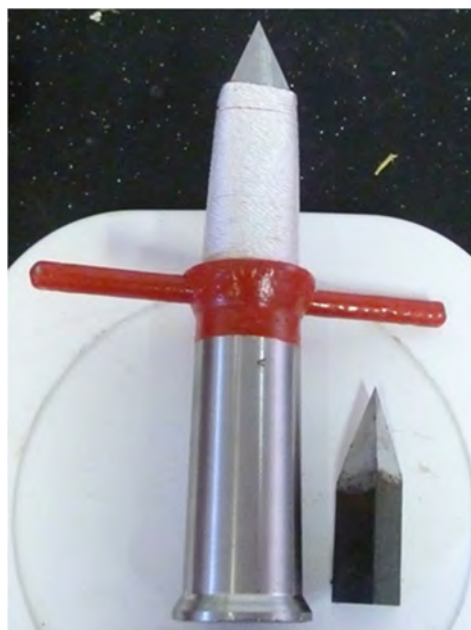


Figure 20 - Pique "espagnole" et sa pyramide. Noter l'enroulement de corde autour du *tope*

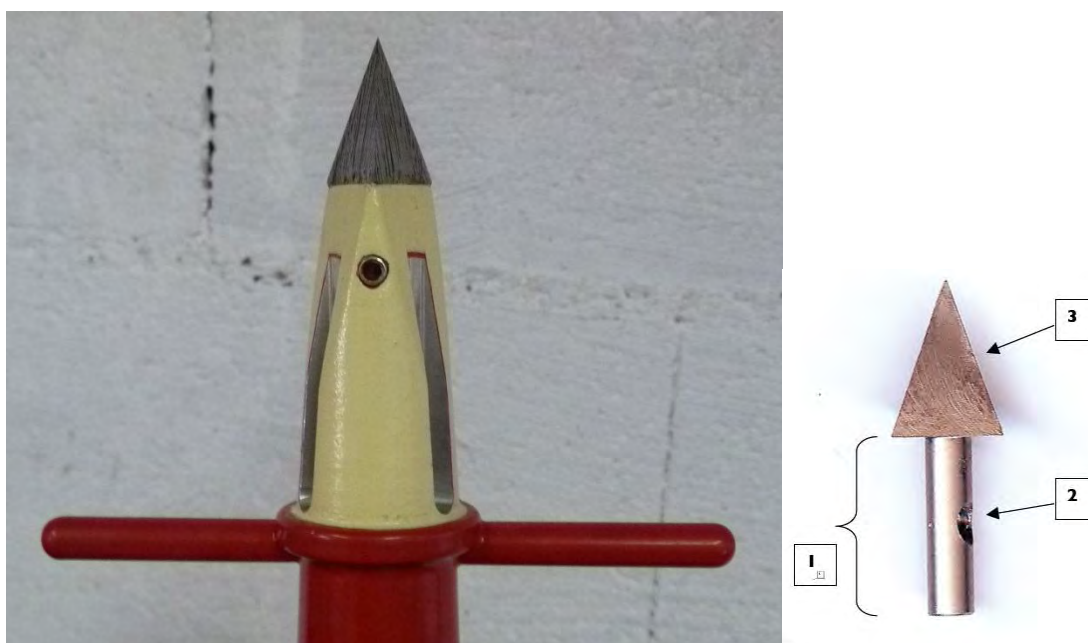
### 3.1.2. La pique « française »

La pique de monsieur Bonijol a été conçue dans l'optique de « libérer le picador du travail besogneux qu'exige l'introduction des cordes » ; d'où une plus grande liberté « pour manœuvrer spectaculairement le cheval ». Les piques espagnoles ont un épaulement qui, pour rentrer, nécessite cette action de vriller ou pomper, qui fait hurler les *tendidos*. Les cordes sont remplacées par un élément tronc-conique métallique qui, de part et d'autre de l'arête de la pyramide, prolonge parfaitement ses deux faces contiguës, la face opposée, celle qui doit être disposée vers le haut au moment de piquer, étant prolongée elle, par une surface convexe. Moins vulnérante, cette pique permet au *toro* de revenir au cheval, et le picador se grandit. Les premiers essais ont donné satisfaction aux utilisateurs que sont les *piqueros* qui ne lui reprochaient qu'une chose : de ne pas assez « faire saigner ». Pourtant cette idée bien installée chez les picadors, et malheureusement chez quelques aficionados, que le « l'hémorragie décongestionne le *toro* » est une idée totalement fausse. « La saignée thérapeutique du 18ème siècle a vécu. Faire saigner un *toro* ne présente aucun intérêt sauf celui d'épuiser précocement

le *toro* si l'hémorragie est importante ». <sup>19</sup> Ce qui est fréquent avec les piques actuelles comme le souligne Eduardo Miura : « Anciennement on disait : le *toro* a bien été piqué car le sang lui arrive au sabot. De nos jours, avec un simple *picotazo*, on obtient le même résultat ». <sup>20</sup>

Cette arme sera malgré tout repensée dans l'optique de faire saigner un peu plus. Désormais, trois entailles – une sur chaque face – sont pratiquées longitudinalement dans le corps de la *puya* (figure 21).

De façon tout-à-fait empirique, on s'aperçoit qu'avec la pique française, plus pénétrante, les picadors changent moins leur arme au cours de l'office. Monsieur Bonijol, qui récupère les piques après le spectacle, a remarqué qu'en moyenne six à sept piques françaises étaient utilisées par corrida contre huit à dix piques espagnoles.



**Figure 21 - A gauche : pique "moderne" ou "française" ; le corps de la pique est en aluminium pour gagner en légèreté ; il est peint en blanc pour mimer l'enroulement de cordes. A droite : vue rapprochée de sa pyramide. 1 : Axe de 30 mm fixé dans le corps de la pique. 2 : cavité de blocage de la vis. 3 : arête supérieure de la pyramide (actuellement 29 mm - 26 mm en Andalousie).**

<sup>19</sup> Ces propos sont extraits du compte-rendu de l'assemblée nationale de l'Union des Vétérinaires Taurins de France du 27 mars 2011, à Saint-Gilles, au cours de laquelle monsieur Alain Bonijol était venu présenter cette nouvelle pique.

<sup>20</sup> Interview d'Eduardo Miura dans le magazine *Toros* n°1751-1752, 6 mai 2005.



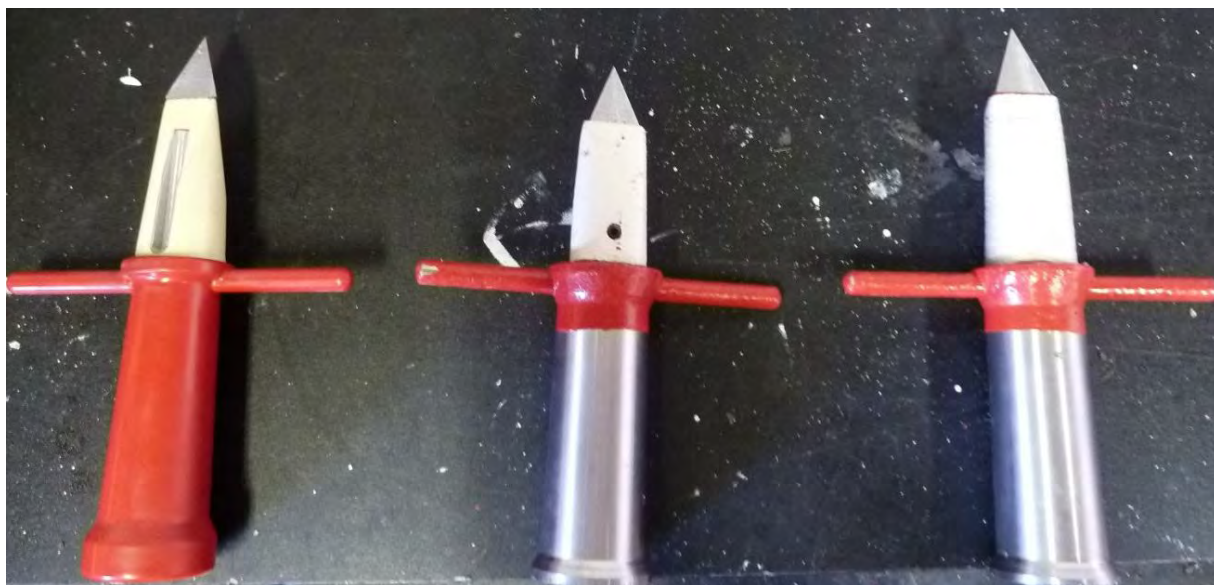


Figure 22 - Les trois *puyas* actuellement utilisées. De gauche à droite : pique "française", pique "andalouse", pique "espagnole". Les trois piques sont présentées à l'endroit; c'est-à-dire que la face plane, ici visible, doit être présentée vers le haut au moment de la *suerte*. La pique andalouse possède un butoir en plastique – peint en blanc pour mimer l'enroulement de cordes. L'aspect plus effilé de la pique « française » est flagrant.

### 3.1.3. La future pique « Rivero » ?

Dans le prolongement de la pique française, Curro Rivero, picador, a présenté à la fin de la *temporada* 2012, un prototype de pique « rétractable » – une fois que la pique a pénétré, sa pointe se rétracte pour limiter les portées de la blessure ; supposée encore moins meurtrière et donc mieux apte à favoriser le premier tiers en l'humanisant. [12]

### 3.1.4. A propos du sens de la *puya*

Les piques doivent se tenir de telle sorte que la face plane soit vers le haut. Dans le cas contraire, l'arête se comporterait comme un « ouvre-lettre », creusant une véritable « tranchée » le long du dos du *toro*. Ceci n'est guère mis en pratique comme le prouve un communiqué de la Fédération des Sociétés Taurines de France à propos de la corrida de Vic-Fenzensac du 27 mai 2012, au cours de laquelle fut décerné un prix au meilleur picador. L'article déplore que seulement deux picadors sur six aient piqué avec la *puya* dans le bon sens. Les auteurs ajoutent, qu'il est rare en France que les arènes vérifient le sens de montage des piques et que bien souvent les armes restent bien cachées dans le *patio de caballo* pendant le spectacle.

Pour mettre un terme à cette fraude, monsieur Bonijol prévoit de peindre en rouge, l'encoche de la face supérieure de sa pique, afin que tout le monde puisse, et de loin, juger de la bonne tenue de cette dernière.

Voyons maintenant comment utiliser cette arme à cheval.

### 3.2. LES DIFFERENTES *SUERTES* DE PIQUE

La *suerte de vara* présente théoriquement plusieurs variantes selon :

- la façon dont on place le cheval lors de la mise en *suerte*
- le mouvement relatif du cheval par rapport au *toro* pendant la rencontre

Autrefois (du temps où les picadors occupaient le *ruedo* pendant toute la *lidia*), on prenait également en compte l'état du *toro*. Aujourd'hui, les picadors ne réceptionnent plus le *toro* dès sa sortie du toril ; la *suerte de vara* « a toro levantado » a donc disparu.

Tableau 1 - les différentes "*suertes de vara*" [13]

Historiques	A toro levantado	cheval de face
Actuelles	De frente ou en rectitud	cheval de profil
	A caballo levantado, « à cheval cabré »	
	A la façon Zahonero	
	A la façon Atienza	

Arrêtons-nous sur les *suertes* en usage aujourd'hui.

#### 3.2.1. *De frente ou en rectitud*

Dans cette *suerte*, le picador et le *toro* restent sur la même ligne l'un en face de l'autre. Lorsque le *toro* arrive à juridiction, le picador le pique et fait faire à son cheval, un quart de cercle à gauche, en le faisant pivoter sur ses postérieurs - pirouette vers la gauche en langage cavalier. Les deux adversaires se trouvent alors en position un peu oblique et le *toro* prend sa sortie dans la direction de l'arrière-main du cheval.



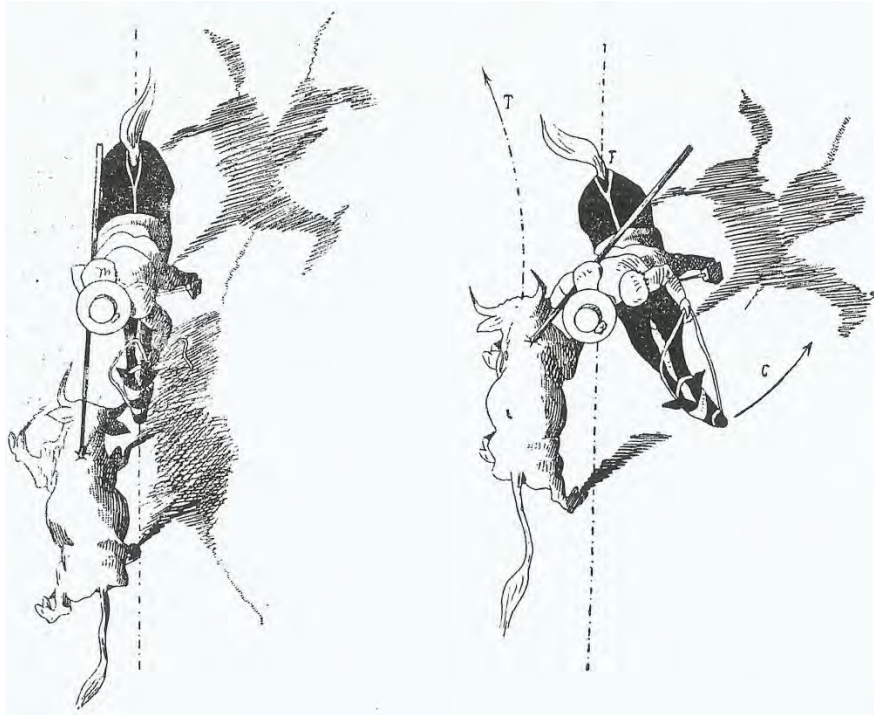


Figure 23 - *Suerte de vara de frente*. A gauche : premier temps, entrée en suerte. A droite : la flèche C indique la rotation du cheval vers la gauche « autour de ses hanches » ; la flèche T indique la sortie du toro. [14]



Figure 24 - *Suerte de picar de frente* au début du XXème siècle. Source [13]

Avec des *toros* moins braves, on peut varier cette *suerte*. Le picador, au lieu de faire pivoter son cheval, lui demande de reculer d'un pas ou deux et, forçant sur le garrot du *toro*, le fait passer devant la tête de sa monture. On dit que l'on pique « sans perdre de terrain » (*sin perder tierra*, figure ci-après).

Cette façon de piquer est en réalité peu usitée depuis Guerrita, qui transposa dans l'arène la façon de piquer en usage dans les *tientas*, c'est-à-dire de profil<sup>21</sup>. Nous parlerons à nouveau de ce point.

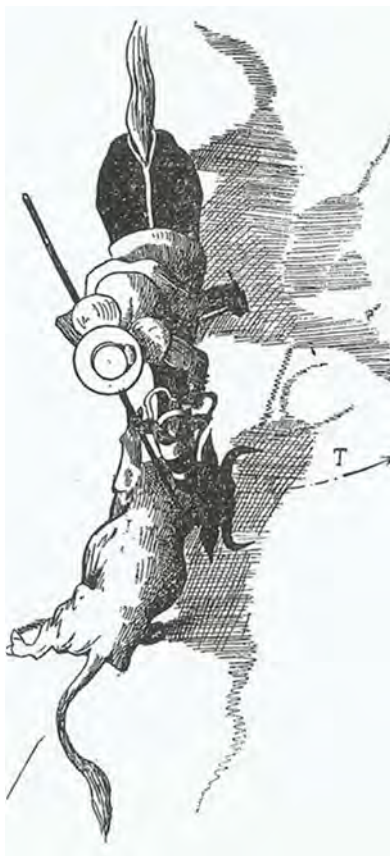


Figure 25 - Suerte de vara sin perder tierra. La flèche T indique la sortie du toro.

### 3.2.2. *A caballo levantado* : « à cheval cabré »

La *suerte* dite « *a caballo levantado* » résulte aujourd'hui d'une poussée du *toro* sur le cheval et non plus d'une adroite figure cavalière visant à épargner la monture. Autrefois il était question, en même temps que l'on freinait la charge du *toro* à bout de bras – à bout de pique devrait-on dire –, de faire cabrer sa monture, lui ordonnant d'effectuer un quart de tour pour ouvrir la sortie sur le torero *de turno*, toujours à la tête du cheval, offrant la possibilité d'un *quite*.

---

<sup>21</sup> Le règlement taurin actuel stipule par ailleurs, que « le picador effectuera la suerte par la droite, perpendiculairement au cercle extérieur ». (Article 73-3 du règlement Taurin Municipal Français)

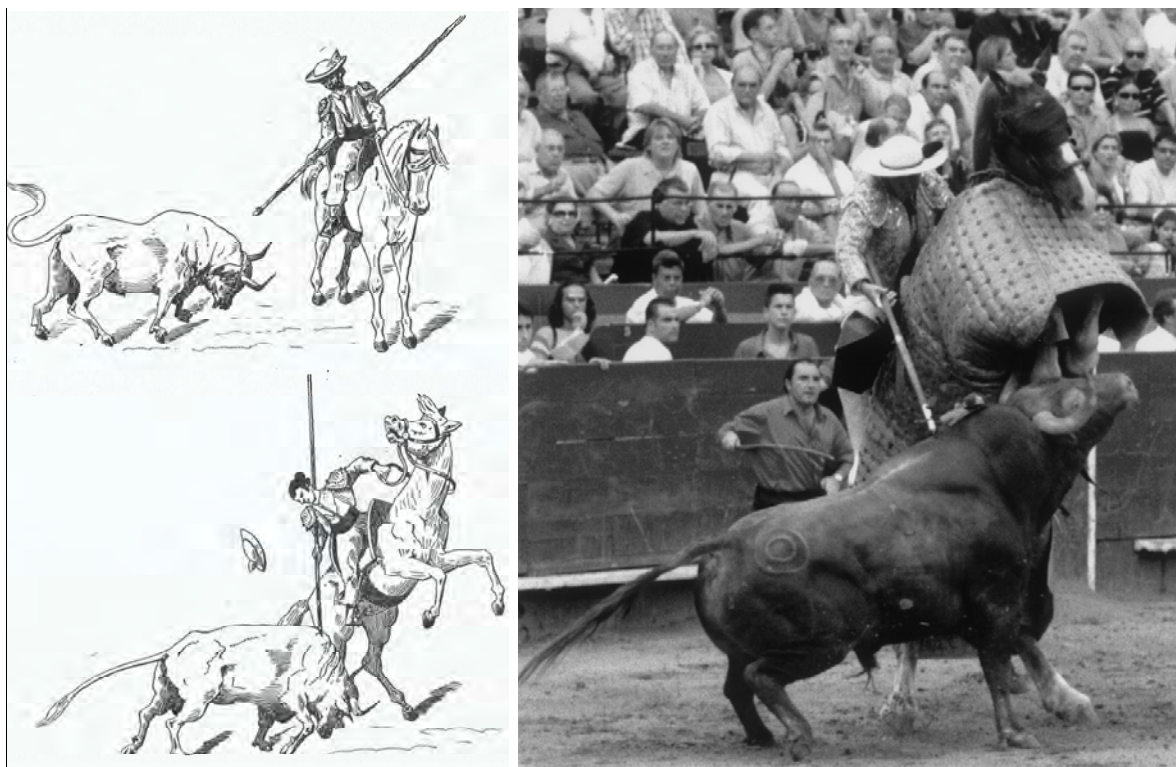
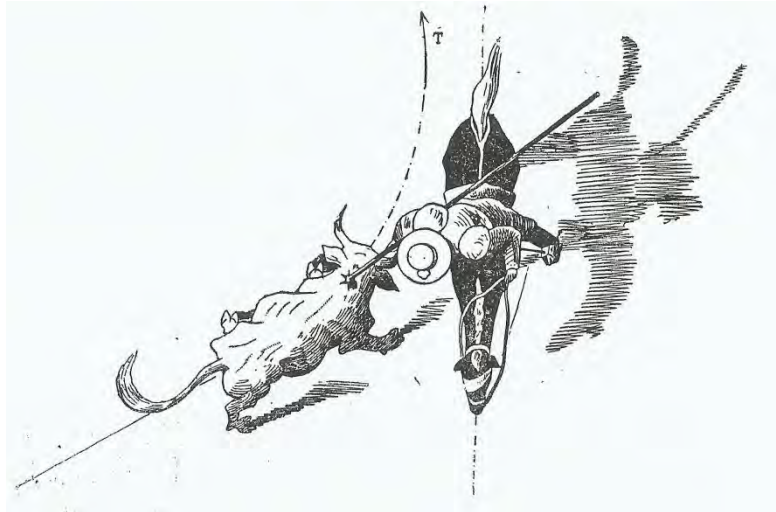


Figure 26 - A gauche : Ancienne suerte de vara a caballo levantado. Premier et second temps. [14]

Figure 27 - A droite : Suerte de varas à caballo levantado telle que l'on peut l'observer de nos jours. Noter que le cheval est protégé sous le caparaçon par les manguitos. Photo J.I. López.

### 3.2.3. *Suerte del señor Zahonero*

Dans sa *Tauromaquia completa*, Montes s'arrête sur une façon de piquer qu'il juge comme la moins violente. Dans cette suerte « Zahonera » ou *suerte atravesido* (à cheval oblique), le *toro* et le torero (à cheval) évoluent de la même façon que lors d'une *verónica* : *toro* et cheval sont face à face, parallèles aux planches, le picador cite le *toro* en découvrant le flanc droit du cheval ; puis dès qu'il sera piqué, le *toro* pourra sortir facilement en direction de l'arrière-main du cheval, vers son terrain. Le *diestro* ne demande aucun mouvement à sa monture pendant cette pique. Cette manœuvre résulte en réalité, d'un concours de circonstances plus que de la volonté de piquer ainsi.



**Figure 28 - Suerte Zahonera ou "à cheval oblique". La flèche T indique la sortie du *toro*. Le cheval reste parallèle aux planches. [14]**

#### **3.2.4. *Suerte del señor Atienza ou carioca***

Au sortir de la guerre civile, par suite des abattages de masse et du manque de sélection, le *toro* lidié n'est plus souvent, âgé que de trois ans et manque de race. Pour éviter qu'un *toro* qui ne se laisse pas piquer ne reste entier, un picador de Manolete, Miguel Atienza, invente la carioca : manœuvre d'enveloppement du *toro* par le cheval, interdisant au premier toute possibilité de fuite et permettant au picador de prolonger la *suerte* à loisir. Recours évidemment licite lorsqu'il s'agit de piquer un *toro manso*, mais qui, en se généralisant, pervertit le sens du *tercio* de piques, contribuant au système de la « monopique », qui est un non-sens en terme d'appréciation de la bravoure.



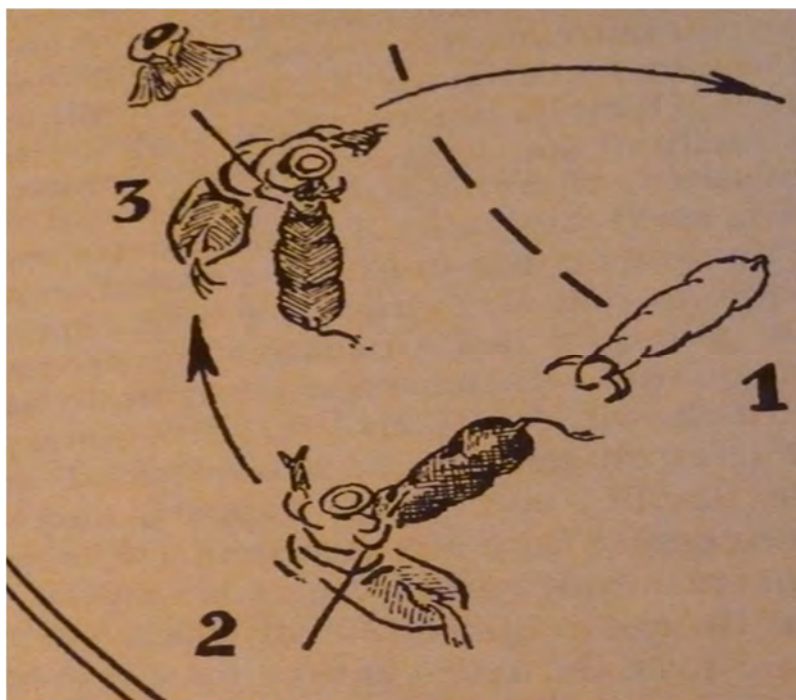


Figure 29 - *Suerte del señor Atienza*. 1 : cite. 2 : pique. 3 : carioaca. Noter que le cheval ferme la sortie au toro mais empêche également le torero de venir au quite. [15]

Quelle que soit la forme adoptée, l'action du picador devra toujours se décomposer en trois temps – le *cite*, la rencontre et la sortie – que nous allons détailler.

### 3.3. LES CANONS DE LA PIQUE

Dans son éloge du picador Michel Bouix, le journaliste taurin Rolland Agnel, nous donne une définition de « la bonne pique » : Michel Bouix « sait faire placer le taureau de loin, faire bouger le cheval, se laisser voir du taureau, le citer à la voix ou débout sur les étriers bras levé, poser la pique au bon endroit lors de la première rencontre, contenir la poussée de l'animal, éviter de se reprendre afin de blesser l'adversaire plus que nécessaire, garder tout à la fois un œil sur le taureau et un autre sur le matador dans l'attente des consignes, lever la pique, replacer la bête - un peu plus loin si possible, et recommencer ». [16]

#### 3.3.1. Le cite

Le *cite* doit se faire de façon croissante : à la simple voix puis, si cette dernière n'a pas suffi, par le mouvement du bras puis du groupe équestre tout entier car, contrairement à une opinion reçue, le taureau n'est pas provoqué par les couleurs vives mais par le mouvement des objets. Lors de la fêria de Céret en 2012, le picador Tito Sandoval a provoqué la troisième charge de son *toro*, en jetant son *castoreño* au nez du *toro*, ce qui suscita l'hilarité du public.



Figure 30 - Céret 2012 : Tito Sandoval citant son *toro* pour la troisième pique. Photo M. Justice-Espenan.



Figure 31 - Le *cite* fait son effet, le *toro* charge. Photo M. Justice-Espenan.

### 3.3.2. Orchestrer la rencontre

A l'approche du *toro*, il convient de faire glisser le *palo* dans sa main, pour le présenter loin devant afin de piquer avant que le *toro* n'atteigne le *peto*. Elément crucial et pourtant méconnu du public, qui manifeste son mécontentement chaque fois qu'un picador présente devant lui, une grande longueur de hampe. [17] D'autre part, le frontal du *toro* doit normalement être reçu entre l'*estribo* et le poitrail du cheval. Le cavalier doit s'appuyer

fortement sur l'étrier droit pour soutenir l'impact; ceci est d'autant plus vrai dans le cas de la pique *a regatón*, où le point d'appui fourni par la lance se plantant dans le *toro*, est inexistant.

Le picador espagnol Raimundo Rodríguez Sánchez<sup>22</sup> précise à ce sujet, qu'il convient de régler l'étrier gauche plus court que l'étrier droit – de quatre à six centimètres plus haut. La raison est la suivante : lorsqu'il s'apprête à piquer, le cavalier se penche vers la droite de telle sorte que sa jambe gauche remonte et pourrait perdre l'étrier. Or, cet étrier gauche est bien souvent le seul appui qu'il reste au picador pendant la *suerte*, l'impact ou les coups de corne du *toro* lui ôtant fréquemment l'*estribo* du côté droit. Les figures 32 et 33 illustrent nos propos. [18]



**Figure 32 - A gauche. Madrid 1932 : lorsque le picador s'apprête à piquer, sa jambe gauche remonte. Noter que seul l'œil droit du cheval est bandé. Photo extraite de [19].**

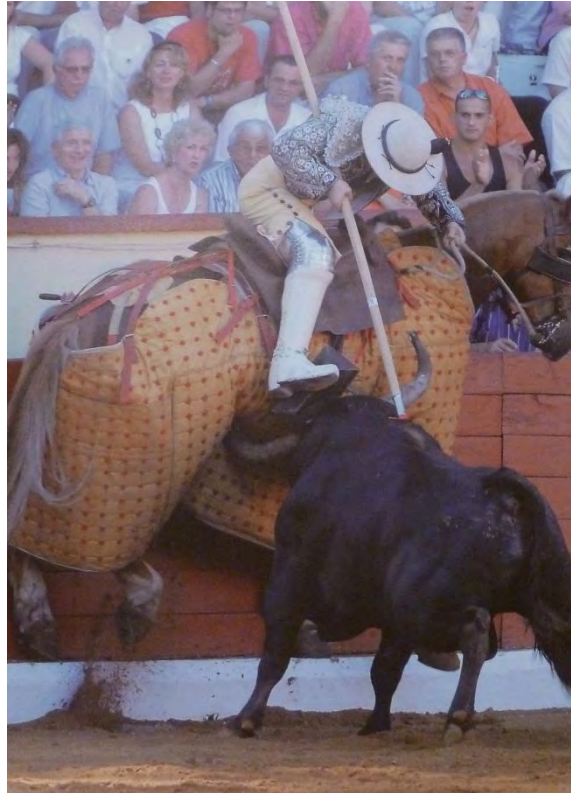
**Figure 33 - A droite. Bilbao 2008 : En pleine *suerte*, le picador est parfois debout sur son seul étrier gauche. Photo extraite de [19].**

Le *piquero* ajoute que le *puyazo* se décompose selon la séquence suivante : la main droite à hauteur de la hanche droite, effectue un mouvement vers l'arrière, puis légèrement vers le haut puis loin devant avant de « laisser tomber » la pique là où il se doit. Dernière précision : pendant la rencontre, le cavalier doit porter son poids du corps au-dessus du *palo* ; comme le fait le picador « le Pimpi » sur la figure 34.

---

<sup>22</sup> Picador espagnol qui officia en corridas de 1960 à 1986 pour de grands toreros, notamment Joselito et Fundi en fin de carrière. Il s'éteignit le 3 avril 2012, quelques semaines avant la parution de son œuvre : *La suerte de varas*.





**Figure 34 - Orthez 2007 : de sa main gauche, « le Pimpi » aide sa monture Cataloja à résister à la poussée. Le *puyazo* est bien porté et l'attitude du cavalier est correcte. La force du *toro* aura pourtant repoussé le groupe équestre jusqu'aux planches. Photo A. Viard.**

### 3.3.3. Où piquer ?

Au risque de nous répéter, la règle de l'art veut que les *toros* soient piqués au *morillo* ou juste en arrière, et nullement ailleurs. Or les règlements espagnols, sont depuis 1930, curieusement silencieux à ce sujet. Les règlements anciens le précisaient pourtant, comme le règlement de Madrid de 1880 : « les picadors devront planter la *puya* dans le site prévu par les règles de l'art, c'est-à-dire, dans LE MORILLO ». Plus tard, certaines *plazas* prévoient même une sanction à l'encontre des picadors qui manqueraient à cette règle. Citons en exemple, l'article 38 du règlement de Séville, de 1896 : « Les picadors, piqueront les *toros* au *morillo* ; et s'ils venaient à piquer loin de ce site, la Présidence, après avoir entendu le torero chef de cuadrilla, jugera s'il mérite ou non une sanction ; peine que le président prononcera aussitôt. » L'article 73-4 du Règlement Municipal Français rappelle quant à lui : « dans le haut du *morillo* ».

Tout en piquant le picador devra garder la maîtrise du cheval, le stimuler si celui-ci, éprouvé par le choc « perd pied », guider l'encolure vers la droite pour lui indiquer de résister à une forte poussée et ne pas se laisser coincer contre les barrières, ou au contraire, dès que la *suerte*



se prolonge et que le *toro* ne pousse plus fortement, écarter l'encolure du cheval vers la gauche, pour favoriser le *quite*.

Bien complexe, la tâche du picador est souvent mal comprise voire totalement inconnue. En outre, depuis l'époque « d'avant-peto », le public a acquis une certaine « *désafición* » pour cette partie de la tauromachie, qui le pousse à siffler dès que le *piquero* pique trop, afin d'écourter ce cruel moment où se faisaient inévitablement éventer les chevaux. [4] Pour comprendre le rôle du cavalier dans l'arène, nous devons revenir sur ses origines historiques.

# DEUXIEME PARTIE : LE PICADOR ET SON CHEVAL AU COURS DE L'HISTOIRE DE LA TAUROMACHIE

## 1. NAISSANCE DE LA FONCTION DE PICADOR

### 1.1. HOMME ET CHEVAL : DES ALLIES DEPUIS L'ANTIQUITE

Depuis les jeux historiques de la Thessalie, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, le cheval est le collaborateur traditionnel de l'homme dans sa lutte contre le taureau.

Au premier siècle, Jules César qui a chassé l'auroch à cheval, introduit le taureau sauvage dans les *venationes* : jeux mêlant des combats de gladiateurs et d'animaux et des démonstrations d'athlètes. Ces exhibitions s'apparentent à des scènes de chasse transposées en champs clos.

Certains auteurs y voient un indéniable lien de parenté avec la tauromachie. [20]

### 1.2. ORIGINE DE LA TAUROMACHIE MODERNE

Nous ignorons l'origine exacte des jeux tauromachiques dont l'épanouissement fut réservé à l'Espagne. On admet souvent que les Musulmans sont à l'origine de la tradition espagnole – mais l'ont-ils importée ou créée sur place grâce aux taureaux sauvages qui vivaient en grand nombre sur le sol ibère ?

Certaines sources indiqueraient que déjà, les Romains, lorsqu'ils conquièrent l'Espagne, en 195 avant Jésus-Christ, auraient constaté que dans ce pays des gens affrontaient des taureaux...à cheval. [21] Pour Bartolomé Bennassar, « grande est la tentation de croire que la tauromachie espagnole est née tout simplement en Espagne » ; la présence de nombreux aurochs y étant attestée depuis des millénaires. [22]

### 1.2.1. Du XV<sup>ème</sup> au XVIII<sup>ème</sup> siècle : la tauromachie seigneuriale espagnole met en scène le cheval comme symbole de grandeur

#### 1.2.1.1. Le *Cid campeador* : précurseur de la tauromachie équestre espagnole ?



Figure 35 - *El Cid campeador lanceando otro toro* ; gravure de Goya, extraite de l'ouvrage *La Tauromaquia*, planche n°11. 1816

Le premier chevalier espagnol à se présenter dans l'arène pour combattre un taureau, à cheval, serait le célèbre Dom Rodrigo Diaz del Vibar ou *El Cid campeador* (le Cid champion), mercenaire et héros de la Reconquista. Ce dernier aurait tué d'un coup de lance l'énorme taureau qui tenait en échec les hommes d'Alimenon, assaillant de Madrid en 1038 ou 1040. Bien que remis en cause à l'heure actuelle, cet épisode est retranscrit dans de nombreux documents – écrits ou œuvres d'art. La peinture *El Cid campeador lanceando otro toro* de Goyá en est l'exemple. La réputation de valeur acquise par ce jeune chevalier fit que cet acte d'intrépidité – légendaire ou bien réel – fut accueilli avec faveur et trouva de nombreux imitateurs. Cet exemple éveillant parmi les gentilshommes de l'époque une noble émulation, l'on vit bientôt Maures et Chrétiens descendre dans l'arène à cheval et la lance au poing lors de tournois tauromachiques. On signale par exemple à Séville, en 1394, une corrida au cours de laquelle se serait distingué le comte de Buelna, le meilleur « *lanceador* » du temps. [23]

Une autre explication des premiers jeux taurins à cheval : la longue guerre de reconquête qui fait rage dans toute la péninsule ibérique jusqu'à la prise de Grenade en 1492.

### **1.2.1.2. La tauromachie seigneuriale espagnole : un effet du genre de vie chevaleresque**

#### **1.2.1.2.1. La reconquête nécessite des cavaliers**

Aux X<sup>ème</sup> et XI<sup>ème</sup> siècles, les Chrétiens abordent la reconquête des grandes plaines ibériques. Le combat à cheval, nécessitant un équipement coûteux ainsi qu'un entraînement régulier, ne pouvait être, à son origine, que l'apanage d'un corps de professionnels aisés. Le roi fait donc appel aux riches aristocrates de son entourage. Ceux-ci sont loin d'être assez nombreux pour suffire aux besoins en cavaliers ; aussi faut-il élargir le recrutement à tous ceux qui sont économiquement capables de servir à cheval. Ces dernières recrues se voient ainsi promues au rang des nobles. A la fin du Moyen-âge, cette noblesse devient donc très nombreuse ; ses membres ont un trait en commun : ce sont des hommes à cheval.

Durant les trêves, et plus tard lorsque les temps de paix se prolongent, le cheval, auxiliaire indispensable du combat, devient l'instrument privilégié du divertissement et surtout de l'affrontement du taureau. [22, 20]

#### **1.2.1.2.2. L'affrontement du taureau sauvage : un entraînement pour le chevalier**

Alors qu'en France, l'entraînement à la guerre se fait à l'occasion des tournois, dans toutes les Espagnes, on exerce ses vertus militaires en combattant des taureaux sauvages. En croisade permanente contre les Maures, le chevalier chrétien multiplie ainsi les *lanzadas*, affrontements brutaux entre l'homme et la bête, qui apparaissent comme l'expression par excellence de l'honneur chevaleresque, compte-tenu de la prise de risque maximale qu'elles impliquaient.

#### **1.2.1.2.3. L'utilité militaire de la tauromachie équestre force l'Eglise à s'incliner [21]**

Le 23 janvier 1568, la bulle *De Salute Gregis*, du pape Pie V, doit s'appliquer à l'Espagne. Interdisant toute forme de tauromachie, elle menace d'excommunication et d'anathème quiconque y prendrait part. Grégoire XIII succède à Pie V. Sur demande du roi d'Espagne, il publiera le 25 août 1575, la bulle *Exponi nobis* levant cette interdiction « pour les laïcs ainsi que les membres des ordres militaires sous réserve qu'ils n'aient pas reçu les ordres sacrés ».

Pour la bonne compréhension de cette disposition, il est utile de rappeler ce qu'étaient ces ordres militaires espagnols. Dans le tout début du XI<sup>ème</sup> siècle, le roi Alphonse d'Aragon créa successivement deux milices de moines soldats. L'ordre (*Hermanidad*) de Chevalerie de Montréal ou des Palmes et celui de Belchite (1122), premières expériences ibériques des ordres militaires. Ensuite, entre 1158 et 1170, furent créés les grands ordres militaires de Calatrava, d'Alcantara, d'Avis, et de Saint Jacques de l'Epée ou de Santiago. Ce sont ces moines soldats qui pratiquaient la tauromachie comme entraînement à l'équitation de guerre.

De toute évidence, c'est l'utilité de cet entraînement que Philippe II avait plaidé auprès du Saint-Siège, et c'est pour la reprise de celui-ci que se sont partiellement levées les interdictions de Pie V. [21]

#### **1.2.1.2.4. Les *Maestranzas de Cavallería* : rôle dans le maintien de la tauromachie**

Ces *Hermandades de Cavallería* furent transformées en *Maestranzas de Cavallería* (traduire de chevalerie et non de cavalerie), nom sous lequel on les connaît aujourd'hui. Ces corporations nobiliaires et militaires ont un caractère religieux et caritatif : elles sont placées sous l'invocation d'un saint ou de Notre-Dame.

A toutes les époques où la fête des taureaux fut en défaveur auprès de la cour, les *Hermandades* de Chevalerie – de Grenade, Ronda, Saragosse, Séville et Valence –, l'ont maintenue sous le même motif d'entraînement à la guerre. Cet argument figurera également dans la bulle de Clément VII en 1596, qui lève l'interdiction de 1583 de Sixte V.

Francisco Sicilla de Arenzana écrit : « Si les *Maestranzas* d'Andalousie et d'Aragon ne s'étaient pas érigées en sauvegarde et fidèles mainteneurs de la tradition taurine, faisant de grands sacrifices et obtenant grâce à leur influence et autorité, des concessions des rois, et avec la finalité louable de conserver leur splendeur à ces fêtes [...] et surtout guidées par le but philanthropique d'employer les fonds procurés par celles-ci, à atténuer de nombreuses peines de l'humanité souffrante ».

On ne manquera pas de remarquer que ces *Maestranzas* sont à l'origine de la construction des *plazas* de Ronda et Séville, certainement les plus belles arènes au monde. [21]

#### **1.2.1.2.5. En temps de paix la lutte contre le taureau devient un divertissement**

Ces exercices deviennent une habitude, et même après la guerre, l'aristocratie se charge d'organiser de plus en plus de ces démonstrations officielles, urbaines et somptueuses. Promu au rang de spectacle, ce divertissement bénéficie de la faveur et de la présence royale en de nombreuses occasions. Philippe III fait ainsi reconstruire le cirque de Madrid en 1619 à cet effet. Philippe IV combat lui-même plusieurs taureaux. A l'occasion de grands événements – naissance ou mariage royaux, victoire des armes, traités avantageux, béatifications, comme l'incroyable fête organisée pour la béatification d'Ignace de Loyola et de Thérèse d'Avila en 1622 –, la Castille du XVI<sup>ème</sup> siècle donne en place publique les nobles *lanzadas*. Activité nobiliaire qui reçoit l'agrément royal, le *toreo* à cheval doit se voir codifier. [23, 20, 22]

#### **1.2.1.3. La tauromachie se règle**

Les chevaliers perfectionnent progressivement leur technique de lutte et les premières règles écrites voient le jour au XVI<sup>ème</sup> siècle. Plusieurs auteurs s'y emploient. Les plus intéressants sont Gonzalo Argote de Molina (*Libro de la Monteria*, 1582), Pedro Fernandez de Andrada (*Libro de la Jineta de España*, 1599), Bernardo de Vargas Machuca (*Libro de Exercicios de la Jineta*, Madrid, 1600) et Gregorio de Tapia y Salcedo (*Exercicios de la Jineta*, Madrid, 1643). [24] Notons que l'usage prépondérant du terme de *Jineta* souligne à l'évidence que les jeux taurins ne sont alors qu'une variété des exercices équestres. [25] Ces manuels du savoir-vivre des *caballeros* visent également à démarquer le *toreo* à cheval de la tauromachie populaire à pied qui se déroule par ailleurs à l'occasion de nombreuses festivités. C'est pourquoi des règles d'honneur y figurent. Nous retiendrons notamment que les chevaliers chrétiens, à l'imitation des chevaliers Maures de qui ils prirent cette coutume, ne pouvaient descendre de cheval – ce que l'on appelait *empeño de a pié* (engagement à pied) – que dans un seul cas. C'était celui où le chevalier avait perdu son chapeau, son gant ou un de ses ornements, ou lorsque l'un des valets de pied, qui l'accompagnait pour le servir et le défendre, avait succombé, ou – évidemment – si son coursier était tué ou grièvement blessé. Il ne pouvait alors remonter à cheval ni reprendre l'objet perdu avant d'avoir tué le taureau [22, 13, 23, 20].

Ces manuels du savoir-vivre des *caballeros* nous renseignent sur les principales *suertes* exécutées par les nobles cavaliers. Elles résultent de l'évolution des techniques guerrières,

donc de l'art d'abord militaire de monter à cheval. Il s'agit de la *lanzada* et du *rejón*. [20, 22, 23, 26]

#### 1.2.1.3.1. La *lanzada* : une arme d'assaut

La *lanzada* a la primauté au XV<sup>ème</sup> siècle – au temps de l'armure, quand la cavalerie constitue la principale force d'assaut. Elle correspond bien à l'esprit chevaleresque du temps, à l'affrontement total entre l'homme et la bête. Elle est considérée comme « l'action la plus vaillante sur la place » [27]. On chausse l'étrier long, pour recevoir le choc frontal. Debout en selle, le cavalier fait passer l'essentiel de ses indications par le mors et les éperons. Le cavalier immobile reçoit la charge du taureau. Le cas échéant, il mène l'assaut au trot et en ligne droite. C'est la rude équitation à la brida.

Il existait trois modalités d'exécution :

- « *rosto a rostro* » : attente de la charge, face à face, la lance étant tenue dans l'axe du corps du cheval.
- « *al estribo* » : le cheval est en position légèrement oblique, vers la gauche si la lance était tenue dans la main droite. Le plus fréquent.
- « *a las ancas* » : appel du taureau en lui présentant la croupe du cheval, de façon à exécuter une volte au dernier moment pour lui porter le coup. Cette dernière méthode était peu estimée.

Il s'agit de porter le coup, soit immédiatement devant les cornes – on touche alors la boîte crânienne – [21] ou bien à l'emplacement actuel de l'estocade, juste en arrière du *morillo*, de manière à tuer l'animal sur le coup – en touchant le cœur si possible –, comme l'atteste cette affiche de Toulouse de 1785. [28, 21]

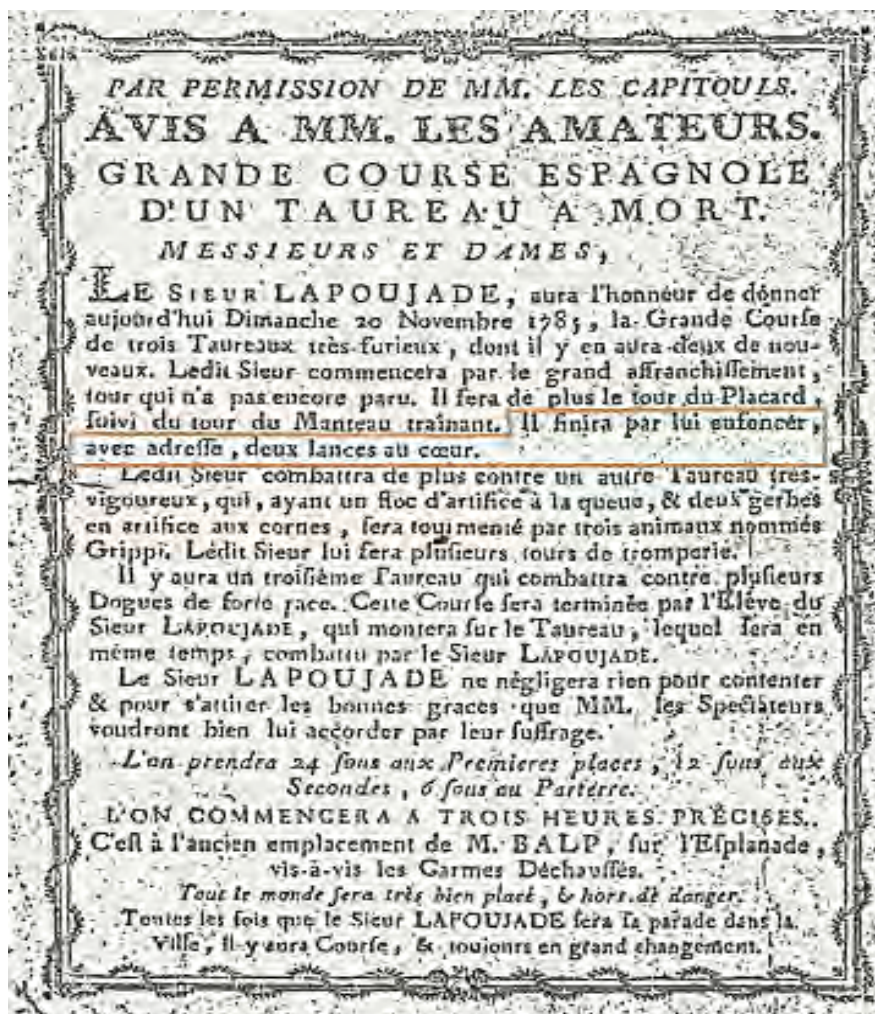


Figure 36 - Affiche de Toulouse de 1785. Collection du Musée du Vieux-Toulouse. [29]

Cet exercice exige une force colossale : le cavalier doit soutenir la base de la lance contre sa poitrine ou sous son aisselle pour soutenir le choc du taureau. S'il est désarçonné, ses laquais, deux à quatre en général, tentent de détourner l'assaut du taureau avec des étoffes de couleur. L'un d'eux lui tend la lance au dernier moment.

Les lances sont garnies d'une pointe de fer et faites de frêne durci au feu ou de pin. Gonzalo Argote de Molina recommande pour cet exercice, un cheval qui soit « grand, avec un dos robuste et l'avant-main relevée, aux pieds solides ». [30, pp. 886-887; Tome I]

Mais l'avènement de la poudre à canon va bientôt condamner ces solennelles percussions à l'arme d'hast.



#### 1.2.1.3.2. Le *rejón* : au galop et en contournement

Dorénavant, on se tue à distance sur le champ de bataille, et l'art de monter à cheval doit se faire plus rapide, léger, court. La monte s'affine afin d'aller plus vite et de tourner plus court. Le cavalier chausse plus haut et prend désormais appui sur ses genoux ; c'est l'équitation à la jineta<sup>23</sup>. Désormais, on va toréer au galop, en contournement et au *rejón*, sorte de javeline, plus courte que la *lanzada* – huit pans contre dix-huit -, tenue à bout de bras, coude levé, et dont la pose n'oblige pas à un appui profond sur les étriers.

Dans son manuscrit très détaillé, le peintre suisse Emmanuel Witz, qui a séjourné à Madrid de 1740 à 1760, nous en fait la description suivante : «Les lances en poignard (comprendre les *rejones*) consistent en un bâton long d'environ cinq ou six pieds de bois de sapin sec et fragile, gros par un bout et menu par l'autre. Le gros bout est muni d'un manche de la longueur de cinq pouces ou environ, commode pour la main. [...] Le petit bout est garni d'un fer en forme de cœur, bien aigu et tranchant de tous côtés».

Le *rejón*, à fer moins offensif, et dont la hampe plus légère se brise après que le cavalier a planté son arme, peut être planté à plusieurs reprises, favorisant ainsi la diversité des manœuvres et des feintes. En effet, si dans les débuts, le cavalier, recherchait la mort immédiate du taureau en visant le cercelet, par la suite, on n'inflige que des blessures légères, lesquelles stimulent la combativité du taureau.

Le combat s'affine et s'enjolive ; l'armure laisse place aux riches vêtements de velours et de soie aux couleurs variées, aux ornements et bijoux d'or.

Le public espagnol est immédiatement conquis par ce spectacle qui met au premier plan, le cheval et les qualités équestres du cavalier, bien plus que la force physique. Cette nouvelle tauromachie donnera le *toreo* à cheval actuel, dont nous ne parlerons plus dans la suite de notre exposé.

Les rencontres de *lanzadas* font beaucoup de dégâts ; aussi dès le XVI<sup>ème</sup> siècle, on pense à rendre cet exercice moins dangereux pour le cavalier. Divers éléments vont désormais y contribuer.

---

<sup>23</sup> On trouve dans certains ouvrages l'orthographe *gineta* qui dériverait de l'arabe « genet » signifiant « soldat ».

#### 1.2.1.3.3. La *gregoriana* protège la jambe du cavalier

A cette époque se distinguèrent une multitude de chevaliers, parmi lesquels Dom Gregorio Gallo, inventeur éponyme de la *gregoriana* : sorte de protège-tibia en fer, rembourrée de coussin ouaté et servant à protéger la jambe des cavaliers. Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, on prolonge la *gregoriana* droite d'une genouillère articulée et d'une partie protégeant la partie musculaire de la jambe – le mollet. On l'appela dès lors *mona* ; la protection plus rudimentaire de la jambe gauche devient, quant à elle, la *monilla* [13, 22]. Ce sont les jambières des picadors actuels.



Figure 37 - Photo de gauche : *Gregoriana* protégeant le genou droit du picador. Photo M. Justice-Espanan



Figure 38 - Photo de droite : *mona* sur la jambe droite, *monilla* et éperon sur la jambe gauche. Photo M. Justice-Espanan

#### 1.2.1.3.4. L'immobilité du cheval est obtenue par divers procédés

C'est en 1531, qu'un grand seigneur, Don Pedro Ponce de Leon, frère du Duc d'Arcos, aurait imaginé de masquer le cheval, avec une sorte de lunettes opaques, afin d'obtenir de lui l'immobilité indispensable à la précision de *lanzada* [22]. Le bandage des yeux est devenu courant par la suite. Ceci est attesté par le fait que Montes souligne la témérité de don Diego Ramirez de Haro, pour ses lances habilement plantées, au galop, et « sans que le cheval ne porte ni lunette, ni bandage sur les yeux ». [24, 31]

Un peu plus tard, Gonzalo Argote de Molina obtient le calme le plus total de la part de sa monture en ajoutant un bandage sur les lunettes et en bouchant les oreilles du cheval avec du coton. [31]

#### **1.2.1.3.5. Les valets à pied prennent de l'importance avec le passage au *rejón***

D'abord simplement commis au mors du cheval pour le placer et attirer sur lui l'attention du taureau par diverses provocations, les serviteurs prennent de l'importance avec la course au *rejón*, plus subtile et plus technique. C'est le *toro* qu'il s'agit de placer maintenant. D'autre part, au moindre incident malheureux – chute, blessure du cheval, perte de l'arme, d'un simple gant –, l'étiquette pointue de Castille lui impose l'obligation d'honneur, l'*empeño de a pie*, que nous avons détaillé précédemment. Le chevalier doit mettre pied à terre et tuer le taureau à l'épée ; tâche des plus périlleuses. Raison pour laquelle au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle, on voit les aristocrates s'entourer, non plus de gens de maison, mais d'un personnel beaucoup plus qualifié et spécialisé. [20] Tapia y Salcedo conseille six à vingt-quatre laquais richement vêtus par chevalier. Jean Léonard relate, quant à lui, la course du 9 mai 1690 à Valladolid, où le marquis de Valverde combattit les taureaux, escortés de « cent laquais richement vêtus ». [22]

Witz, notera quant à lui : « Les cavaliers de la place ont chacun deux pages qui tiennent, saisie d'une main, la groupière du cheval, qu'ils n'abandonnent jamais que quand ils sont en danger. Ils sont habillés de satin [...], leurs petits manteaux sont de la même étoffe, [...] au reste, ils sont ordinairement choisis parmi les plus habiles et plus lestes combattants à pied. Les pages de celui de la lance, portent chacun une de ces armes sur leurs épaules quand ils entrent à la place ». [28]

Ainsi, les familles des Costillares, tripiers à l'abattoir de Séville, et des Romero, charpentiers à Ronda, ont d'abord fourni des lignées de valets d'armes attachées aux *Reales Maestranzas de Cavallería*. De ce creuset de formation sortiront les premiers toreros professionnels andalous. [22, 20, 32]

#### **1.2.2. La tauromachie à pied de Navarre**

La Navarre est un pays qui ignore le poids écrasant d'une noblesse militaire de conquête. D'autre part, les reliefs des régions pyrénéennes ne permettent pas l'emploi du cheval comme outil de travail agricole. Aucune tradition chevaleresque ou tout simplement cavalière aussi

importante qu'en Castille ne s'y développe donc. Pour ces raisons, la tauromachie navarraise restera toujours piétonne et populaire. La corrida y est professionnelle. En Navarre, dès le XIII<sup>ème</sup> siècle, il était d'usage de payer des *mata-toros*, des tueurs de taureaux...à gages. [20]

La surveillance du bétail est une profession risquée, qui requiert agilité et technique. Trois gestuelles de base s'imposent lorsqu'un homme approche, à pied, et sans la cape castillane, du bétail agressif : la course, l'écart ou la feinte, enfin le saut dans les situations de grande urgence. La tauromachie nordique hérite de ces principes. [20]

Le 17 janvier 1701, Bayonne importe une course de ce genre pour fêter le passage de Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, désigné comme nouveau roi d'Espagne par le testament de Charles II.

Selon la thèse historique classique, ce spectacle n'aurait pas plu au futur Philippe V d'Espagne. Ce dernier, d'autre part distrait par les soucis d'un avènement difficile et contesté, porteur d'une guerre inévitable, va marquer une nette distance par rapport à la tauromachie qui va prendre un nouveau tournant. En fait, si la corrida professionnelle à pied supplante la fête aristocratique sous son règne, c'est plus profondément qu'il faut en chercher la cause.

### **1.2.3. Le déclin de la tauromachie aristocratique**

L'Espagne qui aborde le XVIII<sup>ème</sup> siècle est presque moribonde. Après l'euphorie du Siècle d'or, le désastre général subi par la société espagnole a gravement terni l'image de la puissance militaire.

En fait, depuis le milieu du siècle précédent, les piétons ont déjà envahi l'arène. A Madrid, on rétribuait très régulièrement des *toreadores* qui se produisaient en alternance avec des cavaliers aristocrates ou seuls en piste, au cours de corridas exclusivement piétonnes, populaires et professionnelles. Détail capital : tout au long de ce siècle, les *toreadores* de Navarre, d'Aragon et des Provinces basques ont toujours été les mieux payés à Madrid, preuve évidente de la supériorité reconnue de la tauromachie nordique au XVII<sup>ème</sup> siècle.

D'autre part, on voyait souvent des spectateurs tuer eux-mêmes le taureau, du haut des amphithéâtres, au moyen de longues lances, de piques et d'autres instruments. [24] D'autres fois, on lui coupait les jarrets ; mais cette dernière opération passait pour vile, et comme telle, elle était réservée aux esclaves maures. [23]

Une fois la noblesse retirée de l'arène, la corrida va entrer dans une période de transition durant laquelle, l'homme à pied et le cavalier, vont se disputer la vedette face au *toro*.

#### 1.2.4. Les premiers picadors sont issus de la petite noblesse d'Andalousie

Si le grand seigneur n'intervient plus, apparaît alors, à cheval lui aussi, un personnage charnière dont le rôle est méconnu. C'est l'hidalgo – « *hijo de algo* », en espagnol « fils de quelque chose ». Cadet de petite noblesse, il a laissé titre et fortune à l'aîné et s'est engagé dans la carrière : le clergé ou l'armée. Fidèle à ses valeurs chevaleresques exacerbées par le manque d'argent, il place l'honneur avant tout. C'est sa seule richesse. [32]

Plus qu'un cavalier rompu aux combats les plus durs, c'est un homme de cheval qui, souvent, prête la main à son suzerain lorsque celui-ci le lui demande pour, par exemple déplacer ses troupeaux ou sélectionner ses *toros*. C'est donc un homme du *campo*, habitué à côtoyer le taureau et à le combattre. [32]

Désœuvré dans une Espagne qui ne guerroyait pas, l'arène va lui offrir le terrain naturel de conquête qui fait défaut à son rang. La présence des Grands auxquels il ne pouvait se mesurer le maintenait dans l'ombre. Eux retirés, il investit l'arène. Tels les frères Andres, Juan et Pedro Merchante, issus d'une famille de cavaliers émérites de Médina-Sidonia. Juan Merchante, le cadet, s'impose très vite par son courage, son habileté, et, une connaissance si parfaite du *toro*, que là où il est, disent ses compagnons, il n'y a plus de danger. En activité de 1731 à 1790, il termine sa carrière lors d'une corrida royale organisée par Carlos III au cours de laquelle, coincé sous le corps de son cheval éventré, il frappe le *toro* sur le mufle, jusqu'à le faire reculer.<sup>24</sup>

Un de ses disciples, José Daza, égale sa renommée. Lui aussi est issu d'une famille de cavaliers. Pour expliquer sa vocation précoce, il raconte que sa mère, enceinte de lui, aidait son oncle, Bernabé Morales de Daza, à trier les *toros* au *campo*. Dès son plus jeune âge, il joue avec ces animaux au champ, à pied avec une cape aussi bien qu'à cheval. Son oncle l'emmène à un *tentadero* chez le Duc de Medina-Sidonia. Juan Merchante le remarque et en fait son élève. Pendant 32 ans, il participe à toutes les fêtes royales et privées, comme l'investiture de Carlos III en 1759. En 1764, dans la *Maestranza de Sevilla*, il torée même en *rejoneo* un *toro* ; *suerte* qu'il avoue ne pas aimer beaucoup. [22, 20, 31]

---

<sup>24</sup> Le premier picador, mortellement victime des toros, Marcos Saenz, fut officiellement recensé à cette époque, le 12 juin 1747, à Séville. [39]

#### 1.2.4.1. Apparition de la *vara de detener*

En effet, Daza condescend à toréer sur commande au *rejón*, mais affiche un certain mépris pour la monte courte à la *jineta* des aristocrates qu'il compare à « des singes assis au bord d'une brique ». Son affaire, c'est la *vara larga de detener* (esp. longue perche pour arrêter), la pique d'arrêt de l'infanterie espagnole et l'outil de travail des vachers andalous.

C'est une pique de trois mètre et demi de hampe. En 1778, José Daza écrit : « La pique a trois arêtes aiguës et sa base est entourée de corde de chanvre peu tressée, laissant à découvert une longueur de fer d'environ deux pouces et demi [huit centimètres] qui doit être proportionnée aux taureaux du jour. Il faut que l'enroulement de corde ne soit pas trop volumineux et que les arêtes de la partie découverte ne soient pas trop effilées. Si le heurtoir est trop gros, il glisse sur le cuir et la pique fait une balafre ». [9]

Witz confirme et enrichit cette description : « la pique d'arrêt est un bâton de bois, fort ordinairement de frêne, sa longueur me paraît être d'environ dix pieds : au bout il y a un fer à trois côtés, fort et bien pointu, à un pouce ou quelque chose de plus du bout de la pointe, il y a un petit rouleau de cordage ou d'étoupe bien affermi pour que la pointe ne puisse entrer plus avant que cet espace, quelque effort qu'on fasse. »

Selon J.J Zaldivar-Ortega, « pendant la *temporada* de 1763, quelques *picadores* commencèrent à utiliser le *garrochón*, de même taille que la *garrocha* mais dont le manche est plus large, pour finalement passer à la *vara larga* l'année suivante. Un des premiers à utiliser la *vara larga*, fut Juan de Escobar, élevé chez la famille de Don Pedro Osorno, grand *aficionado*, où il développa son habile maniement du *garrochón*. Il montre ses qualités pour la première fois à la *Real Maestranza de Caballería de Sevilla* en 1763 puis adopte la *vara larga* qu'il utilisera lors des *temporadas* suivantes jusqu'en 1775.

Les deux outils ont, tout d'abord, alterné au cours d'un même spectacle comme l'annonce, une affiche de Madrid remontant aux années 1760 ; [28] :

*Avec permission de Sa Majesté que Dieu garde*

Le public est averti que jeudi prochain le 7 du courant se fera en la place accoutumée à la porte d'Alcala la troisième fête de taureaux

L'on courra six le matin et douze l'après-midi. Don N.N. rompra les lances en poignard, et don N.N. combattra avec la pique d'arrêt.

Ceux-ci s'étant retirés, les combattants à pied feront voir leur dextérité par plusieurs sortes de tours d'adresse qui amuseront le public. La fête commencera à huit heures le matin et à quatre heures l'après-midi.

#### **1.2.4.2. Les picadors ne portent plus le prestigieux costume**

Witz nous éclaire également sur la façon de s'habiller des cavaliers de l'arène : « Ensuite entrent les combattants à cheval, [...] ordinairement à deux. Ceux qui combattent avec la lance en poignard (le *rejón*) sont habillés à la façon que la noblesse espagnole avait accoutumée de l'être au siècle passé et comme les membres de la justice s'habillent encore aujourd'hui, à savoir tout en noir, une veste courte bien ajustée, un collet qu'on appelle *golilla*, un petit manteau court de soie, une longue perruque, ou les cheveux flottants, le chapeau détroussé, cependant replié sur les deux côtés, garni d'un haut plumage rouge et blanc de plumes d'autruches, une espèce de sabre large, et des guêtres ou bas de buffle ». En revanche, celui de la pique d'arrêt est simplement « habillé à la castillane ou à l'andalouse ». [28]. Le *castoreño* – appelé ainsi car il est fait de peau de castor –, couvre-chef des picadors actuels, est d'ailleurs un héritage du *sombrero de medio queso*, chapeau typique des *majos*<sup>25</sup>. [30, pp. 610-611, Tome I]

#### **1.2.5. Mélange des tauromachies**

Admiré de tous, José Daza va contribuer à unir les deux mondes de la tauromachie, populaire et aristocratique. En effet, soucieux de voir leurs *toros* mis en valeur par ceux qui les combattent, les seigneurs commencent à s'intéresser aux *toreros*. Or, Daza, qui s'entraîne également à toréer à pied dans le grand *corral* des abattoirs de Séville, les connaît tous. Son

---

<sup>25</sup> Personnage populaire madrilène des XVIIIème et XIXème siècles, caractérisé par sa tenue vestimentaire voyante et son caractère effronté.

protecteur, le duc de Medina-Sidonia, lui demande fréquemment ce qu'il pense de tel ou tel *torero*. [32]

Daza réfléchit sur son art. Il invente la *maroma*, câble tendu devant le premier rang de spectateurs afin de protéger le public. Il écrit un traité, *Preciso manejos y progresos del mas forjoso peculiar del Arte de la Agricultura que lo es el del Toreo* (1778), digne d'intérêt sur plusieurs points [13]:

- Il y décrit pour la première fois le manque d'estime dont le public fait parfois preuve à l'égard du picador.
- Il insiste sur le travail au campo qui doit être le travail élémentaire de l'art du *piquero*.
- Il distingue deux façons de piquer : à l'arrêt ou à cheval cabré.
- A propos du bandage des yeux des chevaux, il préconise de ne réserver cette mesure « qu'aux animaux peureux, à condition que le cavalier lui conserve les yeux bien ouverts... »
- Il énonce les modalités du *quite* (ou *socorro*, terme employé dans les guides d'équitation de l'époque), qui se faisait alors à cheval comme à pied, et ce jusqu'au début du XIXème siècle. En guise d'illustration, la gravure de l'artiste allemand Wilhelm Gaïl (figure 39) met en scène un picador et un torero à pied venant au *quite* pour protéger un second cavalier, renversé lui et sa monture par le *toro*.



Figure 39 - Protection du picador. Gravure de Wilhelm Gaïl, début du XIXème siècle.



Mais le *piquero* regrette qu'il « grouille autant de monde en piste que sur les gradins », tant et si bien que « picadors, toreros et taureaux ne peuvent briller ». Trois hommes, toreros à pied, vont alors dans le dernier tiers du XVIII<sup>ème</sup> siècle, donner à la tauromachie l'ordre et la tenue qu'elle réclame. [20, 32]

Ainsi, Costillares, Pedro Romero et José Delgado dit « Pepe Hillo », par leur évidente supériorité, excluent les non-professionnels, les *espontáneos*, de l'arène. « On ne le permet absolument qu'à ceux qui en font un métier et qui prouvent par des attestations leur habileté en ce genre ». [28] Le spectacle est épuré des attractions diverses qui encombraient la tauromachie navarraise. La corrida est désormais un genre sérieux d'où le burlesque est totalement exclu. Une sorte d'enquête menée selon un plan bien défini en trois parties – les trois *tercios* de la corrida actuelle. [20]

#### **1.2.5.1. Le tercio de pique de l'époque de Pepe Hillo**

Dans sa *Tauromaquia*, ouvrage qui fait référence à l'époque, Pepe Hillo, après avoir reconnu que le fait de piquer un *toro*, à cheval et de face, est l'action la plus risquée dans l'arène, nous livre les secrets d'un *tercio* de piques réussi.

En particulier en ce qui concerne le cheval, Pepe Hillo insiste dès les premières lignes, sur le risque que représenterait un animal trop inquiet – insuffisamment dressé –, qui viendrait à bouger au moment de la *suerte*, ou qui ne voudrait pas obéir à la main. Il dit que le picador devrait alors « lutter contre deux brutes à la fois » et, en plus de se retrouver dans une situation très périlleuse, ne pourrait pas briller dans ces conditions.

Aussi, il recommande fortement aux picadors de choisir des chevaux qui aient une bonne bouche et le pied sûr – des chevaux qui soient donc à la fois robustes, habiles et dociles. Il faut donc les essayer avant d'entrer dans la *plaza*.

En effet le picador n'est plus, comme le *varilarguero* d'autrefois, propriétaire de ses chevaux. Chaque arène dispose de son fournisseur de chevaux attitré. Pepe Hillo pointe du doigt ces « maquignons » qui, pour des raisons économiques évidentes, préféreraient acheter de mauvais chevaux que de bonnes montures. L'auteur condamne cette attitude en précisant que pour quatre mauvais chevaux tués, un seul bon cheval meurt dans l'arène. La raison économique n'était donc pas valable. D'autre part, sur le plan humain, laisser – en toute connaissance de cause – un picador risquer sa vie sur le dos d'un animal tenant à peine debout, est tout-à-fait inacceptable.

Le contrat que le picador Juan de Rueda, chargé de fournir les chevaux pour la *Plaza* de Madrid, a passé avec l'ordre militaire, la Junta de Hospitales, en 1810, semble pourtant indiquer que les chevaux sont sélectionnés : « Les chevaux doivent être bien présentés et de hauteur correspondante, et en aucun cas trop petits ; surtout pas boiteux ou présentant un quelconque défaut qui pourrait provoquer moquerie ou médisance de la part du public ». Une autre clause du document stipule que les animaux doivent être exempts de toute maladie infectieuse, [30, pp. 887-888, Tome I]

Pepe Hillo poursuit en donnant les règles d'exécution de la *suerte*. Le cavalier doit se tenir à « huit ou neuf pas » de la porte du toril, plus si le cheval montre de l'inquiétude, et dos à la barrière. Car contrairement à la conception contemporaine selon laquelle la pique doit s'effectuer à contre-*querencia* pour mesurer la bravoure du toro, Pepe Hillo préconise de profiter des *querencias* pour faciliter la *suerte*. La raison est que « le toro ayant sa *querencia* vers les barrières celui-ci ne peut que se diriger vers elles au final de la *suerte*, ce dont le picador ne peut être sûr s'il est allé piquer vers le centre de la *plaza* où le *toro* dispose de deux sorties possibles dont il est impossible de prévoir laquelle il choisira ; ce dont le torero devra tenir compte en laissant les deux côtés libres sans mettre son cheval en travers, faute de quoi il recevrait à coup sûr une *cornada* [...] Dans le voisinage de la barrière ils piqueront avec plus de sécurité. Mais quand cela est nécessaire, que le picador aille jusque dans les terrains du milieu pour piquer». Il est donc ici plus important de châtier le *toro* – avant que le torero à pied ne s'avance – que de vérifier sa bravoure. La pique n'est alors plus une fin en soi (comme l'était l'exercice de style des *varilargueros* jusqu'alors) mais une nécessité à visée pratique. La finalité de la *suerte* reste cependant encore la même : porter le coup de pique puis esquiver la charge, ce qui fait appel à différentes méthodes selon l'état du *toro*.

Dans la *suerte* dite « *a toro levantado* » (prémices de la *puerta gayola* contemporaine), le cavalier doit piquer de face, le plan médian du cheval aligné avec la *vara larga*. C'est de cette façon que l'on a le plus de force pour arrêter et détourner le *toro*. Pour ce faire, il convient de piquer dans la nuque du *toro* (en avant du *morillo*) afin de se servir de la lance comme d'un levier et de diriger la tête du *toro* vers la sortie (figure 40). Les *toros pegajosos*<sup>26</sup> s'avèrent impossibles à piquer conformément aux règles habituelles. Il s'agit alors de tenir la lance très longue – pour protéger les postérieurs de son cheval – avant de prendre la fuite (figure 41).

---

<sup>26</sup> Ou *toros* « collants » : ceux qui répètent leurs attaques ou restent collés à la *garrocha*.



Figure 40 - *Primera suerte de picar. Suerte de pique a toro levantado*. Dessin extrait de *La Tauromaquia* de Pepe Hillo.

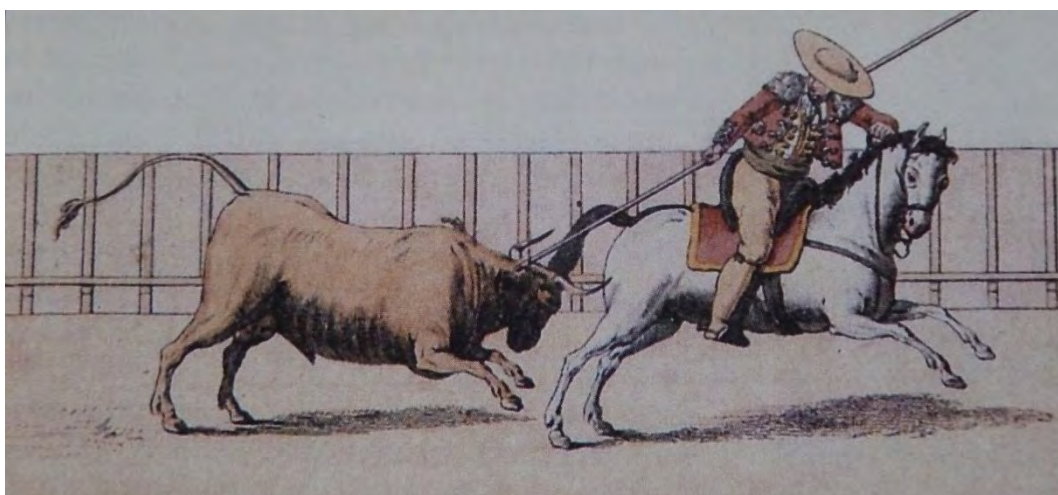


Figure 41 - *Huida de los toros pegajosos. Fuite des toros "collants"*. Dessin extrait de *La Tauromaquia* de Pepe Hillo.

#### 1.2.5.2. Les picadors encore au premier rang du spectacle ?

D'après Zalvidar-Ortega, jusqu'en 1804 – date à laquelle la corrida fut interdite par le gouvernement de Godoy –, le *picador* reste dans l'arène tout au long du spectacle, intervenant à son gré dans le combat. Notons d'ailleurs que, le 11 mai 1801, lorsque Pepe Hillo est gravement encorné lors du dernier *tercio*, c'est un *picador*, Juan López, présent dans la *plaza*, qui effectue le *quite* [31]. De plus, les *piqueros* défilent au premier rang lors du *paseo* et figurent en tête du cartel. Tel Daza occupant la tête d'affiche pour le mariage du Prince des Asturies, futur Carlos IV, le 30 décembre 1765. [20, 22]

Pourtant dans son récit détaillé, le peintre suisse Emmanuel Witz, qui a séjourné à Madrid de 1760 à 1770, nous raconte, que déjà : « C'est la coutume que les cavaliers de la Place ne combattent que la moitié des taureaux, l'autre moitié est abandonnée entièrement à ceux à pied » [28]. La première atteinte officielle au statut privilégié des picadors aura lieu en 1793, quand Costillares exige de la Maestranza de Séville que les costumes qu'elle fournit aux toreros à pied ne soient plus brodés de fil mais d'or, comme ceux que les picadors ont hérités des chevaliers. [19]

#### **1.2.6. Les *caballeros en plaza* : une résurgence de la gloire passée**

« Quoiqu'il soit interdit à la noblesse de prendre part aux courses de taureaux, il se conserve un souvenir des courses anciennes ; simulacre qui est joué à l'occasion d'évènements mémorables – avènement d'un nouveau roi, naissance ou serment du fils aîné du monarque régnant... Indépendamment des courses ordinaires, qui font toujours partie du programme des fêtes, ont lieu d'autres courses, à la manière ancienne. Ce sont alors de véritables chevaliers, étrangers à la profession tauromachique, qui se présentent dans l'arène. Montés sur de superbes coursiers richement caparaçonnés, armés de pied en cap, ils doivent donner la mort au taureau au moyen de *rejoncillos*. Ces courses ne se font qu'à la cour, en présence des personnes royales, et dans la Grande Place. Les hallebardiers, armés de leur pique, se disposent en corps dans l'arène au-dessous du balcon royal, et présentent en masse la pointe de leurs armes. Ces cavaliers sont tous des membres des *Reales Maestranzas*. Les membres de la famille royale eux-mêmes appartiennent généralement à ces corps. Les chevaliers admis dans l'arène portent le nom de *caballeros en plaza*. Ils sont assistés d'une multitude de valets et, par mesure de précaution, chacun d'eux est accompagné d'un des plus fameux toreros de l'époque. Ce dernier, avec sa cuadrilla, se tient toujours prêt à faire ce que les circonstances demanderont. Ces fêtes, que l'on a distinguées par le nom de *funciones reales*, sont une imitation parfaite des anciens tournois, avec toute leur splendide mise en scène.

Après Pepe Hillo, la fonction de picador et les qualités requises concernant sa monture sont déjà établies. Mais le combat ainsi codifié ne ressemble pas à celui que nous connaissons. Il y a trois picadors, dont chacun pique chaque taureau au moins une fois. Aucun *toreo* de cape n'est présent durant le *tercio* de piques. Enfin si le taureau refuse de charger il est livré aux chiens. C'est un peu plus tard, que Francisco Montes « Paquiro », donne au spectacle taurin le visage de la corrida actuelle. A l'aube du XIXème siècle, s'amorcent le déclin du picador, le massacre des chevaux de pique, la décadence du *tercio de varas*.



## 2. LE CHEVAL DE PIQUE : DE LA BÊTE DE REFORME CONDAMNÉE AU PROFESSIONNEL D'AUJOURD'HUI ; RAISONS ET CONSEQUENCES D'UNE TELLE ÉVOLUTION

### 2.1. LA CORRIDA DES TEMPS MODERNES RESTREINT LA PIQUE À UNE *SUERTE*

La corrida, en tant que spectacle, doit désormais, pour assurer sa pérennité, porter satisfaction à... ses spectateurs. Mais les goûts du public ont changé et se tournent désormais de plus en plus vers les toreros à pied.

#### 2.1.1. Le picador : encore un torero ?

La variété de jeu des *diestros de a pie*, leurs inventions et leurs *estocades* passionnent la foule. Voici la raison principale de la perte de popularité du picador : il ne tue plus. La pique est désormais reléguée au rang de *suerte* – elle que l'on pouvait qualifier autrefois de tauromachie à part entière puisqu'elle comprenait la mise à mort du *toro*. D'ailleurs il n'est bientôt plus question de *diestros de a pie* et *diestros de a caballo* mais de *toreros* et *picadores*. L'alternative des picadors tombe, elle aussi, en désuétude. On trouve par exemple, dans une *reseña* de l'époque, que le picador Antonio Benítez « El Grapo », prit son alternative le 12 avril 1874 à Madrid, face à un *toro* de Miura, Cerdón, qu'il piqua à 18 reprises. [30, pp. 349, Tome I] Mais bientôt, les cartels font apparaître le nom des *piqueros* en retrait de ceux des *maestros*, et la critique les sape complètement.

#### 2.1.2. Une monture qui n'a plus rien pour plaire

À cette perte de fonction, s'ajoute, la piètre image du picador, qui ne monte plus que des chevaux de réforme. Ces explications sont illustrées par les propos de M. Oduaga-Zolarde qui écrit, en 1854 « La manière de combattre à cheval a éprouvé de nombreux changements. Aux anciens chevaliers qui combattaient à mort, ont succédé les picadors, qui ne leur cèdent ni en courage, ni en adresse, mais qui ne sont plus, pour ainsi dire, que des joueurs à armes courtoises. Les chevaliers tuaient le taureau, les picadors ne font que le piquer. Aussi le fer qui arme les piques est-il moins terrible qu'autrefois. Les chevaliers montaient des chevaux de

choix, dont ils connaissaient parfaitement les habitudes, le picador n'a, à sa disposition que de véritables rosses, accablées par l'âge et le travail, et que leur inutilité condamne à l'équarrissage. De là vient qu'il en périt un très grand nombre dans les courses. Manquant des forces et de l'agilité nécessaires pour soutenir le rude choc des taureaux, incapables même d'obéir au frein, ils ne se prêtent pas à une défense convenable ni aux mouvements nécessaires pour éviter des blessures mortelles ; mais le picador, qui les monte sans les connaître, doit être bon cavalier pour sortir sain et sauf du combat. » [23]

Ned et Lancey, dans leur *Guide Tauromachique*, adoptent en 1900, un point de vue similaire : « nous nous contenterons de faire remarquer que le plus souvent la faute en incombe aux entrepreneurs qui fournissent d'abominables rosses n'obéissant pas à la main qui les guide et par conséquent impossibles à sauver de la corne du taureau ». Ils ajoutent, concernant le picador : « le picador doit être excellent cavalier [...], d'une force herculéenne », puis à propos du cheval : « Nous osons à peine indiquer que, de son côté, le cheval doit être agile, obéissant bien à la main, deux qualités absolument introuvables aujourd'hui ». [14]

C'est donc le mauvais état physique et l'absence de dressage des chevaux qui est, ici, la cause de leur malheur, et de la mise en péril des picadors.

### **2.1.3. Triomphe final du torero à pied sur le torero à cheval**

#### **2.1.3.1. Montes l'emporte sur Troni**

Francisco Sévilla « Troni » (1809-1841), redonne un court moment au picador son éclat passé et concurrence pendant onze ans la gloire de Montes. « Si Francisco Sevilla avait des cornes, aucun *toro* n'oserait se mettre devant ! », dit un couplet de l'époque. Ses prouesses passionnent l'Espagne : un jour, un *toro* renverse son cheval, le lacère de coups de cornes. Troni est dessous, il n'a pas lâché sa pique et se défend avec. On le dégage. A peine relevé, furieux d'avoir été démonté, il arrache la cape des mains du torero le plus proche, va au *toro* malgré le handicap de la jambière et lui donne une série de passes. Puis il enfourche le nouveau cheval que l'on vient de lui amener, et, coinçant le *toro* contre une barrière, le tue net d'une pique qui le transperce ! Hélas, Troni meurt jeune... Montes triomphera donc, par défaut de son rival à cheval.

#### **2.1.3.2. Le picador : un « torero des champs »**

Le duel de Montes et Troni est un cas particulier. De façon plus générale, José Maria de Cossío explique comment la différence d'origine sociale a mis les picadors dans l'ombre des

toreros à pied. Nous le traduisons comme suit : « Les picadors sont, en grande majorité, des *mayorales* ou des vachers, [...], des hommes des champs, ce qui les distingue fondamentalement des toreros à pied. Le *piquero*, paraît plus rustre et plus pataud. Son esprit naturel et – d'apparence seulement – moins vif, est la cause de nombreuses railleries de la part des *diestros* à pied. » [31]

## **2.1.4. Les premiers règlements taurins**

### **2.1.4.1. Le traité de Paquiro**

En 1836, Paquiro écrit sa *Tauromachie complète ou art de toréer dans les plazas à pied comme à cheval*. Il y achève la mise en ordre du spectacle, limitant l'intervention des picadors au strict *tercio* de piques. Il ordonne la cuadrilla où les *picadores* sont au nombre de deux, et aux ordres du *maestro*. Il se préoccupe aussi de l'âge des taureaux, et des conditions auxquelles ils doivent satisfaire ; orientant ainsi le travail des ganaderos. [22]

#### **2.1.4.1.1. Le *tercio* de piques dicté par Paquiro [24]**

Le picador, recommande Paquiro, doit conjuguer, les qualités du torero à pied avec un physique robuste, et être excellent cavalier. Seule doit être utilisée la *vara de detener*. Paquiro précise que « les mauvais picadors font mourir trop de chevaux ». C'est le picador qui grâce à une main gauche habile et de bons genoux doit sentir les émotions du cheval afin de les contrôler et dominer l'animal. Il insiste enfin sur l'utilité d'un pantalon en peau très résistante compte-tenu des nombreuses chutes auxquelles l'homme du métier est exposé.

Les modalités de la *suerte* varient quelque peu selon que l'on a affaire à des *toros* :

- *Boyantes* : braves ; assez faciles à châtier dans les règles de l'art.
- *Pegajosos* – qui ne prennent pas la sortie, restent au cheval ; ces *toros* seront toujours *duros*, c'est-à-dire insensibles au châtiment. Très dangereux en cas de chute pour le picador car le *quite* est difficile.
- *que recargan* : viennent au cheval, s'en détournent dès qu'ils sentent la pique et rechargent aussitôt, renversant alors le groupe équestre, le picador ayant cessé le châtiment.
- *Abantos* : bougent beaucoup pendant le châtiment en essayant de désarmer le *piquero* mais n'ont pas beaucoup de force de telle sorte que la collision n'est jamais très importante.



Toute *suerte* de pique doit se dérouler selon le schéma suivant : citer le *toro*, le laisser venir jusqu'à la *vara* sans que le cheval ne bouge. Une fois que le *toro* arrive à juridiction et baisse la tête, mettre la *puya*, charger sur le *palo*. A ce moment-là, si possible le repousser de la tête du cheval - qui ne doit toujours pas avoir bougé – en donner l'impulsion au *toro* vers la gauche de telle sorte que celui-ci regagne naturellement son terrain. Cette méthode s'appelle piquer sans perdre de terrain. Elle devrait tout le temps être privilégiée mais cela n'est pas possible avec tous les toros.

Les différentes façons de piquer sont également abordées en fonction de l'état du *toro* dans l'arène :

- *Suerte de picar al toro levantado.*
- *Al toro en su rectitud, quand le toro est parado.*
- *Al toro atravesido* quand le *toro* est enfin *aplomado*.

Enfin l'auteur détaille deux méthodes particulières : méthode *a caballo levantado* et à la façon du *señor Zaonera*.

Le groupe équestre se place - avant que le *toro* ne sorte du toril - à environ « dix longueurs de *varas* » à droite des *chiqueros* et à trois ou quatre *varas* des *tablas*. Cette courte distance a un inconvénient majeur. Lorsque le *toro* sort à grande vitesse du toril et, s'il se dirige immédiatement sur le picador, celui-ci est forcément pris de surprise et il est très difficile de bien piquer dans ces conditions.

La qualité première de toute *suerte* de pique est de réussir à repousser le *toro* sans que ce dernier n'atteigne le cheval. Ce qui est impossible avec les *toros pegajosos* qui ont beaucoup de force dans l'encolure ; c'est pourquoi il faut alors opter pour la *suerte de picar a caballo levantado*, seul moyen d'éviter la chute. Ceci, qui est bien plus méritant que de se laisser aller au sol, nécessite un cheval des plus sûrs - entendons par là prompt aux ordres, adroit et confiant ; selon les termes des picadors, le cheval doit avant tout être « cramponné au sol ».

Paquiro insiste : ceux sont les *toros pegajosos* qui tuent le plus grand nombre de chevaux.

Il est recommandé de masquer les yeux du cheval, « au moins l'œil droit ».

En cas de chute, il met en garde le picador de ne pas rester coincé sous le cheval, ne pas garder les pieds coincés dans les étriers, de faire attention aux coups de sabots, que l'animal agonisant, agite violemment. Il conseille en outre, de tenir les rênes près du mors et de se

protéger ainsi avec la tête du cheval. Le cavalier ne doit jamais oublier dans son infortune « qu'il n'y a rien de plus déshonorant pour un picador que de prendre la fuite trop tôt. Cela n'est tolérable qu'à partir du moment où il est désarmé et que son cheval est quasi-mort ».

Enfin, un responsable est désigné pour assister à la *prueba*, s'assurer que les chevaux sont en nombre suffisant et en bon état. Il vérifiera également le bon état du harnachement et la conformité des *puyas*. Si le temps est très sec, il doit s'assurer que les *palos* soient humidifiés afin que ceux-ci ne glissent pas des mains des picadors.

#### **2.1.4.1.2. Rémunération des professionnels**

Montes est devenu si recherché qu'il n'hésite pas discuter sa rémunération et celle de sa cuadrilla. Le *maestro* touche ainsi 6 000 réaux par corrida, ses picadors 2 500 réaux et ses *banderilleros* seulement 1 500. Notons que les salaires des toreros contemporains de Montes étaient de 2 000 à 3 000 réaux. [22]

Le picador était alors payé par l'organisateur de la corrida ; tandis qu'aujourd'hui son salaire vient du maestro, ce qui explique qu'il obéisse entièrement à ses ordres.

Le traité de Montes inspirera les premiers règlements officiels.

#### **2.1.4.2. Les premières mesures d'état**

En 1847, le responsable politique de Málaga, Melchor Ordoñez, rédige *Las condiciones*, qui précèdent le premier règlement de Madrid en 1852 ; puis vient celui de Séville en 1858, et du Puerto de Santa Maria en 1861. Ces codes seront suivis d'une législation applicable à toutes les *plazas* par le *Ministerio de Gobernación*, le Ministère de l'Intérieur espagnol. [33, 34]

Dans sa conception du *tercio* de piques, Paquiro ordonne clairement aux picadors de protéger leurs montures mais il reconnaît que cela est peu aisé. Les chevaux paieront ainsi un lourd tribut à la corrida jusqu'en 1928. Essayons de comprendre pourquoi.

## **2.1.5. Le cheval devient un « consommable » de la corrida, au service de la Bravoure et pour le plaisir des aficionados**

### **2.1.5.1. Démocratisation de la fonction de picador**

Un jour, les célèbres *piqueros* José Fernández et José Daza virent leurs montures respectives tuées lors d'une corrida à Séville. Ils durent alors laisser œuvrer un picador médiocre inconnu de tous. J.M de Cossío attribue à cette seule anecdote l'ouverture de la profession de picador et le précepte imposé dès lors par la *Maestranza* : « *Caballeros*, nous serons désormais tous des picadors d'égal à égal puisque nous montons les mêmes chevaux ». [13]

La méfiance des picadors à l'égard de la cavalerie, désormais fournie par l'*empresa*, poussa les cavaliers à revendiquer le droit de tester les chevaux avant de risquer leur vie dans l'arène sur ces montures. La *prueba* était née. [30, pp. 837-839, Tome I]

### **2.1.5.2. L'hécatombe du *tercio de varas***

Cette mesure permet d'ouvrir la profession à tous ceux qui osent. Autrefois propriétaire amoureux d'un cheval compétent pour la fonction à laquelle on le soumettait, le picador devait briller en protégeant sa précieuse monture. Aujourd'hui mercenaire inconscient, son courage se mesure au nombre de bêtes de réforme – c'est-à-dire qui ne sont plus aptes à la moindre tâche – éventrées sous sa selle. Le témoignage de Ricardo de Rojas y Solís, marquis de Tablante, dans ses *Anales de la plaza de toros de Sevilla (1730-1835)* nous éclaire sur le temps des premiers picadors : « Durant les fêtes des jours 25 et 27 mai et 8, 10, 17 et 19 juin, sur le sable sévillan, où furent lidiés 117 *toros*, on acheta 33 chevaux. On en revendit autant – indemnes et blessés – le dernier jour. Aucun n'était donc mort à la fin des fêtes ». Sánchez de Neira, dans son œuvre *El Toreo* ajoute : « Les *picadores* d'autrefois ne laissaient pas sacrifier leurs chevaux. Piquer est un art qui requiert une bonne technique et un cheval habile ; ces deux conditions sont nécessaires pour préserver le noble animal. » Le même auteur relate ensuite les exploits de José Trigo qui « piqua, sans encombre, un *toro* à *regatón* - et un beau *toro* de 6 ans » ; ainsi que du célèbre Gorbacho qui « toucha une prime de mille *duros* pour avoir piqué une corrida de six *toros*, sans sa *mona*, et avec le même cheval, sans que ce dernier ne reçoive la moindre blessure ». [31] José Maria de Cossío, nous indique par ailleurs

que le *toro* Contador<sup>27</sup>, le 23 juillet 1860, chargea 39 fois la cavalerie, « sans tuer aucun cheval ». Et l’auteur d’ajouter : « je précise cela pour faire l’éloge de ces excellents picadors – Calderón, Trigo et *Alavés* ». [30, pp. 349, Tome I]

Comparons maintenant avec une corrida de l’année 1772, au travers du reportage de Richard Twiss<sup>28</sup>, pendant laquelle, pour le combat de dix taureaux, on tient « 60 à 70 chevaux prêts dans les écuries voisines, dont chacun ne valait que 5 à 6 livres, prix le plus vil possible ». L’Anglais ne manque pas de relever que ces chevaux avaient les yeux bandés. [22]

A titre un peu plus exceptionnel, citons le taureau Cochinito, de l’élevage de Juan José Zapata, qui, le 24 juin 1856, en place de Jerez de la Frontera, prit vingt piques et tua, à lui seul, huit chevaux. Mais Bailador, de l’élevage Fontecilla, aurait fait pire encore à Linares en 1886 : quatorze chevaux tués. [22]

### 2.1.5.3. Des fournisseurs payés au nombre de chevaux tués

Sans protection, les chevaux sont livrés en pâture au *toro*. On achève d’un coup de *puntilla* dans le tronc cérébral ceux que l’on ne parvient pas à remettre sur pied. Les autres sont poussés en avant, viscères pendantes jusqu’au sabot, pour être « opérés » dans le *patio de caballo*, avant de retourner en piste se faire achever par un prochain *toro*. Les fournisseurs sont payés à la pièce. De nombreux témoignages rapportent même que, s’il venait à manquer de chevaux, le fournisseur, pour éviter d’être pris à partie par la foule hystérique qui hurle dans les gradins, achète à la hâte, et au prix fort, ceux des fiacres qui circulent devant les arènes. Emmanuel Witz note : « Il y a à la porte de l’amphithéâtre des maréchaux fort habiles qui ont soin de panser les chevaux blessés à l’instant qu’ils sortent de la place. J’en ai vu fréquemment qui étaient si maltraités que les boyaux leur traînaient par terre et que je croyais absolument perdus, qui néanmoins ont été parfaitement guéris et les ai vus quelques temps après combattre de nouveau. » [32, 28] Chose qui paraît étonnante au vétérinaire du XXI<sup>ème</sup> siècle lorsque nous connaissons les taux de réussite des chirurgies digestives avec tous les moyens mis en œuvre de nos jours.

Il est très courant d’entendre qu’en ces temps-là, lorsqu’un cheval était éviscéré de la sorte, on le remettait sur pied, puis on comblait sa cavité abdominale – vidée d’une partie de ses

---

<sup>27</sup> toro de la ganadería de don Joaquín Jaime Barbero, lidié à Puerto de Santa Maria et qui aurait dû être estoqué par El Tato s’il n’avait pas été « indulté ».

<sup>28</sup> Richard Twiss, membre de la *Royal Society*, était un remarquable observateur. Les historiens de la tauromachie reconnaissent tous, la qualité de son reportage des années 1772-1773.

organes – de paille ou de sciure. Cette théorie est démentie par Jacques Heyral, *empresa de caballos* nîmois du début du XXIème siècle et dont le fils, puis – actuellement – le petit-fils, Philippe ont perpétué la tradition. Ici encore, le vétérinaire d’aujourd’hui émet des réserves. En effet à l’ouverture de la paroi abdominale, la pression (qui y règne naturellement en raison de la congruence des organes, du péristaltisme intestinal et de la station debout) et les spasmes et l’œdème causés par les lésions douloureuses font que toutes les anses intestinales ont tendance à être expulsées sans délai. Si bien qu’il est déjà très difficile de remettre bord à bord la plaie abdominale – même après la résection de grandes portions d’intestins – pour la suturer. Comment pourrait-on alors y rajouter de la paille ? En revanche, du propre aveu de Louis Heyral, il arrivait que l’on prolonge un cheval d’une heure afin qu’il puisse piquer un ou plusieurs autres *toros* : « Si le cheval se faisait encorner, sans perforation des intestins, on agrandissait un peu le trou (car chacun sait que les blessures par corne sont dites en poire, le trou de pénétration étant parfois minuscule par rapport aux ravages faits par la corne à l’intérieur), on remettait en place les viscères, on couvrait celles-ci de ouate puis la peau était recousue ». [4]

Le périodique madrilène *El Enano* affiche les scores de la *temporada* de 1855 ; dans les arènes de cette ville, on lidia cette année-là, cent quatre-vingt-onze *toros*. Dans ce même *ruedo*, et au cours de la même période, c’est quatre-cent-douze chevaux qui trouvèrent la mort.

De cette époque date l’expression : « Es una cornada de caballo ! » (c’est une blessure de cheval !), encore utilisée aujourd’hui lorsqu’un torero subit un grave coup de corne.



**Figure 42 - Toro et cheval « arrastrés » à la fin de la lidia, au début du XXème siècle. Photo anonyme, appartenant à Ph. Heyral**

Avec de tels résultats, il n'est pas étonnant que les aficionados se soient familiarisés avec la mort des pauvres équidés.

#### **2.1.5.4. Un public moins sensible et avide de spectacle**

La bravoure du *toro*, à cette époque-là, se mesure en effet, au nombre de chevaux tués, et le public s'en délecte de cette manière. Il était fréquent d'entendre la foule espagnole réclamer de plus en plus de victimes et s'écrier – au nom de cette Bravoure – « Caballos ! Caballos ! » (esp. « des chevaux, des chevaux ! »). Le compte-rendu de la novillada de Marseille, du 14 mai 1899<sup>29</sup>, indique que la même ambiance règne en France : « Un quatrième [cheval] blessé à mort s'écroule sous la présidence et le public frénétiquement acclame le *toro* ». [4]

L'engouement pour ces scènes sanglantes n'est pas propre aux hommes, comme en atteste le témoignage de voyageurs s'étonnant de la « férocité » qui anime également les femmes. Le marquis de Langle s'étonne par exemple, que « des femmes [...] qui jettent des cris à la vue d'un éclair, d'une chenille, d'une souris, d'une sauterelle, assistent à ces combats ; fixent les

---

<sup>29</sup> Paru dans le magazine *L'Arène*, n°8

yeux sur une bête qui souffre, [...] et paraissent [...] regretter, quand elle expire, qu'elle ne se débatte et ne souffre plus » [35]

#### **2.1.5.5. La mort des chevaux passe pour « comique » et a un caractère caritatif**

A la question : « Pourquoi la mort du cheval dans l'arène n'émeut-elle pas ? », Hemingway répond : « la raison fondamentale est peut-être que la mort du cheval tend à être comique, tandis que celle du taureau est tragique. [...] Cela peut choquer mais c'est vrai. Il suffit que les chevaux soient assez hauts sur pattes et assez solides pour que le picador, [...] puisse accomplir sa mission ; à cette condition près, plus ils sont mauvais, mieux ils remplissent leur rôle comique. [...] Ils ont si peu l'air de chevaux. [...]. Quand le *toro* les soulève, [...], avec leurs jambes pendantes, leurs gros sabots ballants, leur nuque affaissée, leur corps usé soulevé sur la corne, ils ne sont pas comiques ; mais je jure qu'ils ne sont pas tragiques. Le sommet tragique de sa carrière, le cheval l'a atteint, hors de la scène publique, à une époque antérieure : lorsqu'il fut acheté par le fournisseur de chevaux pour être employé dans l'arène ». Autre élément de réponse ; le groupe équestre n'est plus un des deux belligérants principaux du combat. Aussi les avaries qu'il peut subir ne touchent pas le public, qui les considèrent comme extérieures au drame tauromachique. A cette époque, il est certain que la foule aurait hurlé à la moindre *cornada* du matador, et probablement frémi devant la lente agonie d'un *toro* mal estoqué ; sans se soucier du cheval éventré à quelques mètres de là. [36]

De plus, le massacre se masque derrière une vocation caritative puisqu'en 1785, notamment, les bénéfices tirés de la vente des queues des chevaux – dont on utilisait les crins – étaient reversés à l'association religieuse « Cristo de los Traperos ». A cette époque, se déroulaient nombreuses corridas « de bienfaisance », dont les bénéfices alimentaient une bonne cause.

La consommation d'un grand nombre de chevaux, soulève inévitablement la question de l'approvisionnement.

#### **2.1.5.6. Des chevaux abondants**

A cette époque, les équidés – utilisés par l'armée, les fiacres, pour les travaux des champs - ne manquent pas. Les *empresas* achetaient alors régulièrement des lots de réforme de l'armée, de trente ou quarante bêtes. Comment nourrir et loger autant de chevaux ? La solution

adoptée, en France comme en Espagne, résulte d'une entente entre la *cuadra de caballos* et les cochers de la ville<sup>30</sup>. L'*empresa de caballos* prêtait – contre bons soins – un cheval aux cochers, qu'ils utilisaient tant que le cheval ne devait pas servir pour une corrida. Ainsi les cochers économisaient l'achat du cheval, et ils étaient sûrs d'avoir un renouvellement constant avec des chevaux en état ; alors que s'il se fût agi d'un cheval leur appartenant, ils auraient attendu la toute dernière extrémité pour le changer. De telle sorte, le fournisseur des chevaux de pique n'était pas obligé de posséder des écuries immenses pour loger des bêtes improductives. L'animal, qui continuait à effectuer des courses, maintenait sa forme physique. Tout le monde y trouvait son compte. Lors des corridas, les cochers se trouvaient, bien sûr, démunis pendant quelques jours. Pour certains chevaux cette pension duraient un mois ; d'autres en profitèrent plus d'un an. Plus tard, avec la disparition des véhicules hippomobiles, le propriétaire d'une cavalerie mettait une partie de ses chevaux en pension chez les agriculteurs alentour, dans des conditions similaires.

Jacques Heyral réfute en revanche, la thèse selon laquelle les chevaux de fiacres étaient « réquisitionnés » les jours de course. La légende circule en effet, qu'à Nîmes et Arles, les cochers fuyaient les abords des arènes ces jours-là, afin d'éviter que le cheval ne soit dételé de force par la maréchaussée ou quelque gardien à la solde de l'*empresa de caballos*... mais il n'en est rien. [4]

#### **2.1.5.7. Des toros de plus en plus braves**

Les *ganaderos*, soucieux de fournir des bêtes répondant aux exigences du public, ont entre temps, obtenu un *toro* de plus en plus brave – fruit d'une sélection rigoureuse. Cet animal va de plus en plus s'employer au cheval, ce qui ne fera qu'accroître le massacre.

Une chronique réalisée par la comtesse d'Aulnoy à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, évoque déjà l'idée de cette sélection : « On choisit les bêtes parmi les fils ou les frères des taureaux qui firent le plus dégâts lors des fêtes précédentes ».

La première *ganadería*, celle de Prudencia Banuelos, fut créée en 1786. [37]

---

<sup>30</sup> Jacques Heyral avait conclu un tel marché avec les conducteurs de fiacres de Nîmes. Il raconte que lors de ses voyages en Espagne, à Valence en particulier, il avait constaté que cette coutume y était également présente. [4]



#### 2.1.5.8. La dure tâche du picador

A l'heure où s'imposent définitivement les *figuras*, le picador doit se soumettre aux ordres de son *maestro* et se trouve alors face à un dilemme : se protéger, lui et son cheval, en piquant comme il se doit, c'est-à-dire en arrêtant fermement le taureau avant que ce dernier n'atteigne le cheval, mais au risque de blesser – parfois mortellement – le taureau ou « faire semblant » et attendre lâchement que le cheval se fasse éventrer et permettre au torero de briller lors de sa *faena*. Déjà en 1853, lorsque le grand Cuchares vient toréer à Saint-Esprit sur la côte basque, au mois d'août 1853, les picadors seront accusés d'avoir épuisé les taureaux. « La première représentation n'a point satisfait le public : un échec était inévitable ; de vives recommandations avaient été faites aux *picadores* pour faire épargner les chevaux et amortir la fureur des taureaux ; cette mesure, prise avec exagération, a complètement dénaturé la lutte et fait perdre à ce combat son véritable caractère. Les taureaux, frappés dès leur entrée dans l'arène par de rudes coups de lance, ont paru manquer d'énergie et se sont rebutés au combat. Cuchares lui-même ne se sentait plus dans sa sphère ». S'il ne pique pas assez, on l'accuse de laisser tuer son cheval ; s'il pique trop, il aura « assassiné » le toro...

A ce sujet précisons que critiques taurins et picadors s'accordent sur un point : il est bien plus facile de se laisser renverser par le taureau – certes avec les risques que cela comporte –, après avoir esquissé un *picotazo* avec une pique tenue très courte, que de piquer à bout de hampe, le taureau en pleine charge, dans la petite zone d'élection et de l'arrêter par la force de son bras droit, pendant que de l'autre main, on tente de manœuvrer le cheval – parfois en transe – pour ouvrir la sortie. [17]

#### 2.1.5.9. Le cheval : un « défouloir » pour le toro

Les toreros, s'ils clament qu'ils ne peuvent briller après une pique dévastatrice, ne sauraient que faire d'un *toro* encore *levantado* pendant la *faena*. Cossío dénonce à ce sujet la pratique connue sous le terme espagnol : *romanear*<sup>31</sup>. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, lorsqu'un *toro* montre un peu trop de force, s'il vient à renverser le cheval – ce qui ne manque pas d'arriver – aucun torero n'effectue le *quite*. Il est connu que le *toro* va s'acharner sur le pauvre animal au sol, l'encornant et le soulevant. Cette action d'acharnement du *toro* sur le cheval, enlève au premier son trop-plein d'énergie... la *figura* est maintenant rassurée. Ce terme est encore tout-

---

<sup>31</sup> *Romanear* dérive de l'adjectif espagnol signifiant « Romain », certainement en référence aux jeux antiques où s'affrontaient taureaux, gladiateurs, chevaux...

à-fait d'actualité compte-tenu de l'énergie que le *toro* laisse dans le *peto*, à la différence qu'aujourd'hui le picador, encore à cheval, peut continuer pendant tout ce temps de piquer le *toro*.

S'il est si difficile d'arrêter le taureau sans le châtier en excès, l'outil du picador a aussi une part de responsabilité.

#### 2.1.5.10. La pique : débuts d'une controverse

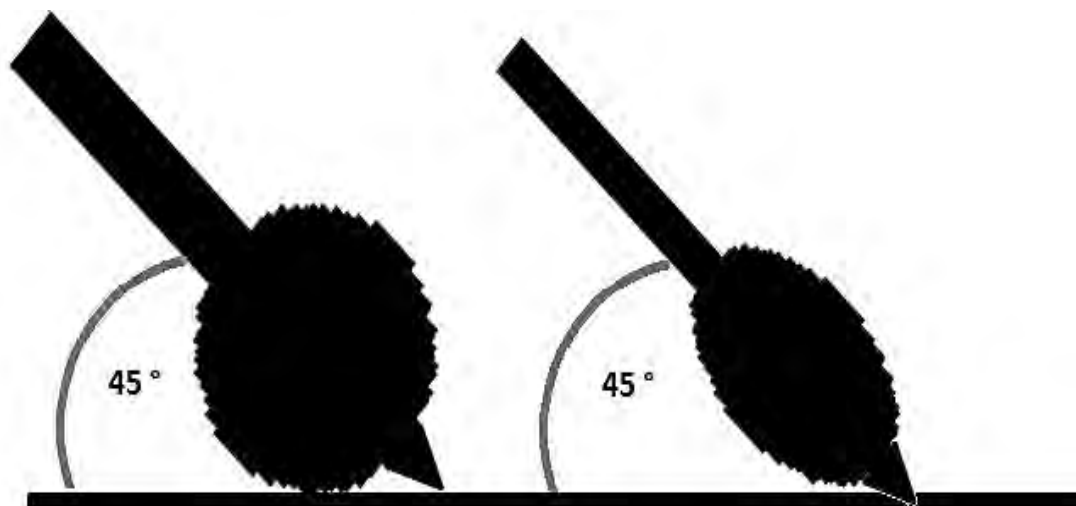


Figure 43 - Différentes versions de la pique de Madrid : piques type "orange" à gauche, et *limoncillo* à droite. La surface horizontale matérialise la ligne de dos du taureau.

La pique est restée, jusqu'en 1906, sur le modèle décrit par José Daza : une pique en fer, pyramidale, suivie d'un heurtoir conçu par un enroulement de corde, ovale appelé *limoncillo* (esp. « petit citron »). Arrêtons-nous sur la figure 43. Gardons à l'esprit que pour « arrêter le taureau », il faut piquer de loin, avec une hampe longue et inclinée – ici d'un angle de 45 degré. Il est alors évident que :

- Si le heurtoir est trop gros, la pique (de gauche), ne peut pénétrer et glisse sur le dos du taureau ; elle déchire le cuir provoquant un affreux *refilón* mais ne blesse pas le *toro* comme il se doit. Echec total de la *suerte* et grand danger pour le groupe équestre.
- Un butoir plus effilé permet la pénétration de la *puya* mais ne remplit pas toujours son office. Pour preuve rappelons la terrible mésaventure qui arriva à José Bayard « Badilla », lorsqu'il tua d'un coup de pique un *toro* de Saltillo, en *plaza* de Saragosse, le 25 mars 1894... à cause d'un *tope* de corde insuffisamment garni. [38]

Ici encore, l'impasse devant laquelle se trouve le *piquero* est évidente.

Il faut préciser que les picadors réalisent alors eux-mêmes leurs piques, en respectant plus ou moins les consignes officielles. La hampe a une longueur inférieure à trois mètres cinquante. Seule la pointe de la *puya* peut être aiguisée ; les arêtes sont simplement dressées à la lime – l'affûtage est alors prohibé. Une grande diversité de heurtoirs voit le jour, certains à titre purement expérimental comme l'illustrent les figures 44 à 46. Au cours des ans et des modèles, ce sont surtout les moyens d'empêcher une pénétration excessive de l'arme, qui ont été modifiés à diverses reprises. [39, 16]

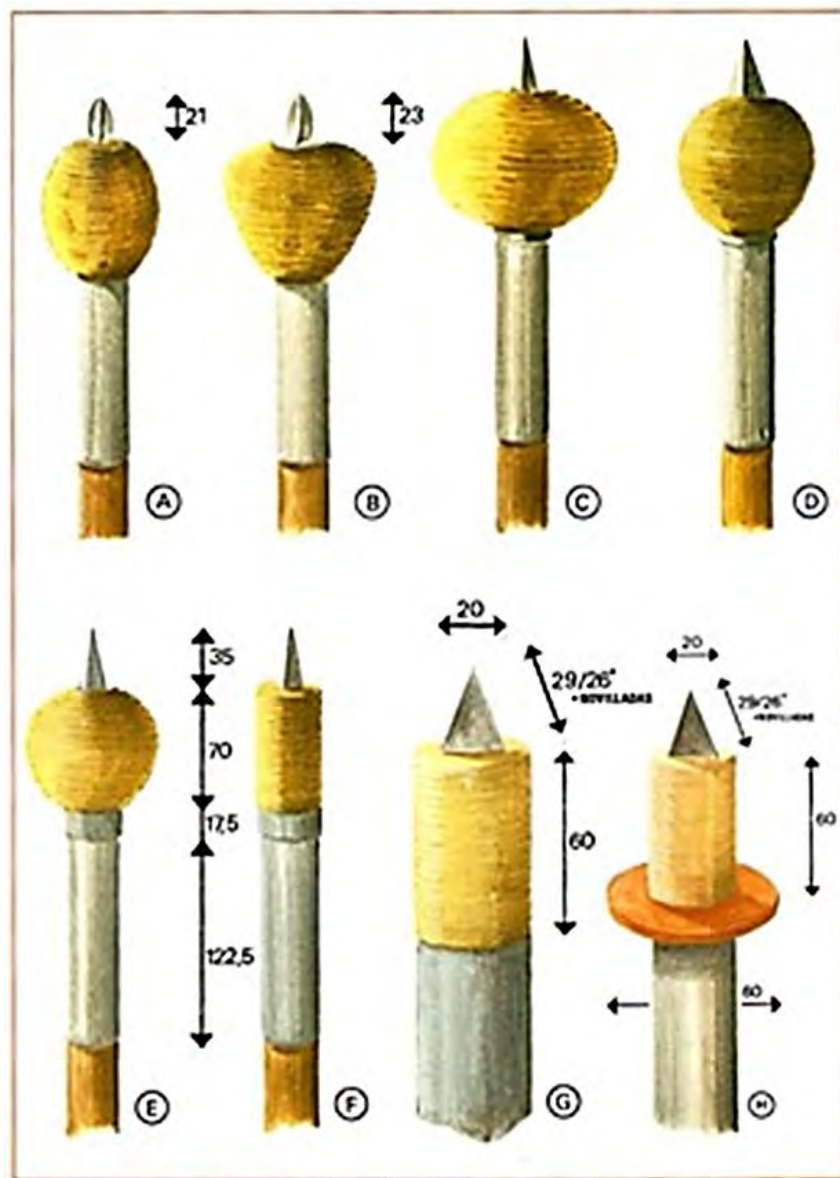


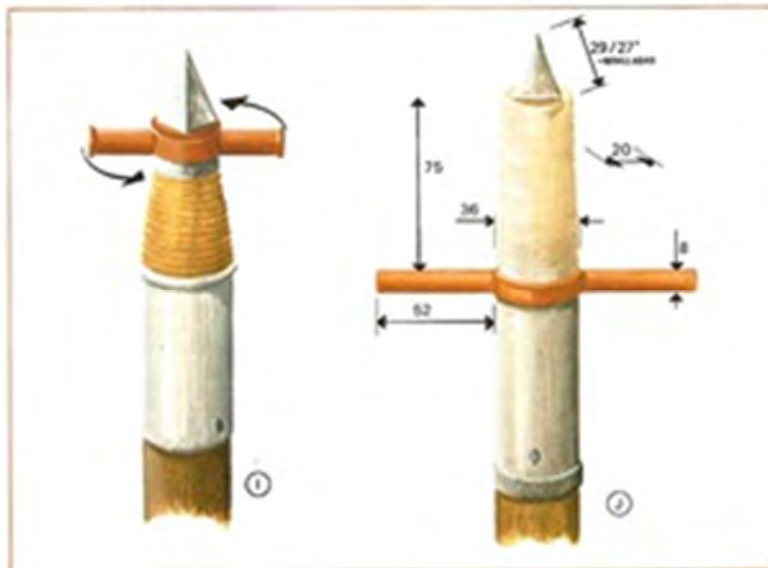
Figure 44 - Différentes piques. A à E : piques de Madrid, type "orange" et *limoncillo*. F et G: pique de Séville sans rondelle en service de 1906 à 1917. H : pique de Séville " avec rondelle" en service de 1917 à 1961.

L'année 1906 vit l'abandon du *limoncillo* et son remplacement par une pièce de bois cylindrique (diamètre 4,5 cm), recouverte de corde encollée. Ce heurtoir s'est révélé absolument inutile.

En 1917, on donna au butoir une section triangulaire et on lui adjoignit une rondelle d'acier de six centimètres de diamètre. En même temps, la *puya* devient en acier, et ses arêtes sont, dès lors, affûtées à la pierre à eau. Cette pique était en fait un véritable épieu.

Entre temps le *peto* fait son apparition. Tout le monde croyait au départ que cet habillement des chevaux allait handicaper le picador. Aussi, le premier REST applicable sur toute l'étendue du territoire espagnol (12 juillet 1930) maintient cette *puya* extrêmement sévère et prolonge même le butoir de 60 à 75 millimètres.

Rapidement, les faits prouvèrent la véritable protection conférée par le caparaçon qui augmentait progressivement en poids et en volume... en même temps que les chevaux. Plus solide fut le groupe équestre...plus pénétrants furent les coups de pique. Le 15 mars 1962, naît la pique à *cruceta*, encore en usage, avec les variantes régionales que nous lui connaissons.



**Figure 45 - I : Pique de Fernandez Heredia " Hache", à butoir giratoire, jamais mise en service. F : pique à *cruceta* actuelle avec butoir encordé qui pénètre systématiquement.**

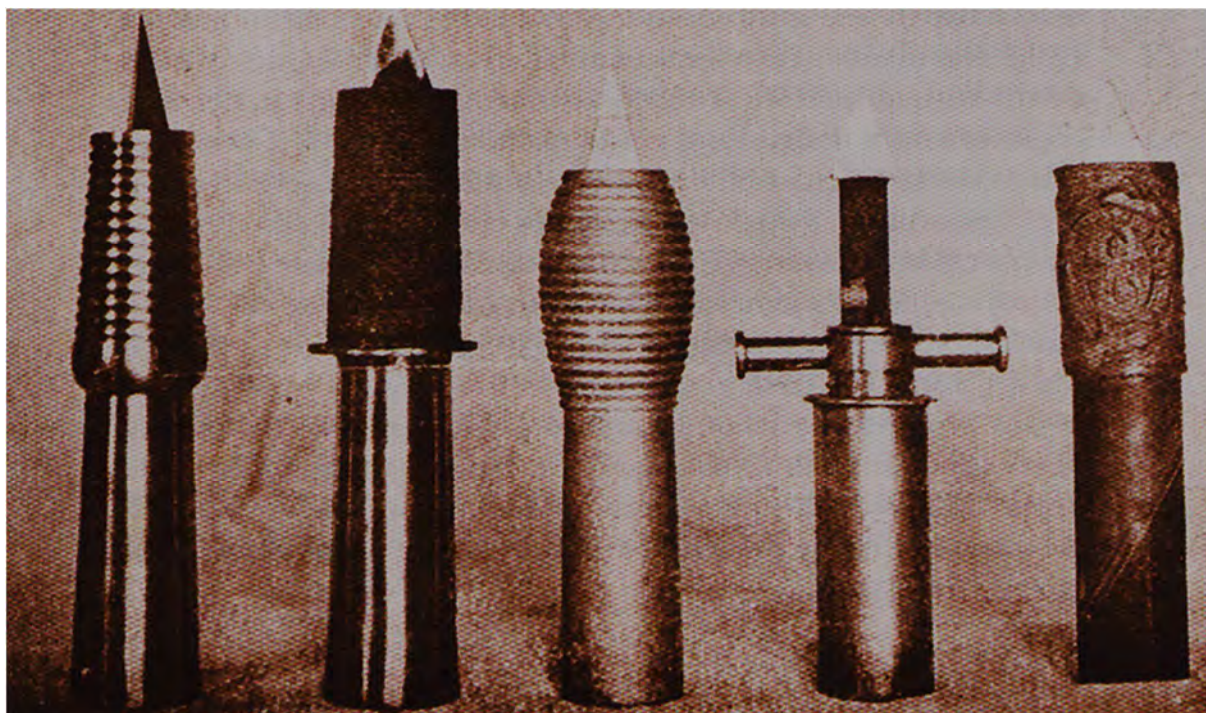


Figure 46 - Collection de *puyas* anciennes et expérimentales détenues par un aficionado espagnol anonyme [36].

#### 2.1.5.11. Guerrita modifie la façon de piquer

Vers 1895, le matador Guerrita impose à ses picadors de piquer comme cela est en usage dans les *tientas*. Le cheval n'est plus présenté de face mais de profil. Dans cette position, aucun picador ne peut arrêter à bout de bras un taureau de quatre ans et protéger sa monture. C'est certainement à cette époque que le carnage des chevaux atteint son plus haut degré. Quant au taureau, éprouvé par ces longs chocs, il perd davantage sa force. Avec un nombre égal, voire moindre de piques, Guerrita obtenait ainsi un effet sensiblement accru, qui facilitait son *toreo* déjà modernisant. [15] Plus embêtant, cette position du cheval augmente le risque de choc entre le frontal du *toro* et l'*estribo*, avec à la clé, de graves commotions cérébrales.

#### 2.1.5.12. Le vice de la *propina*

La *propina* est un pourboire, que le picador reçoit, de la part du fournisseur de chevaux, et en échange duquel il accepte de monter des chevaux, qu'il serait par ailleurs en droit de refuser au nom du règlement. Louis Heyral raconte avec une certaine amertume, la façon avec laquelle son père se faisait « voler » par les picadors – espagnols surtout. Après de longues heures de discussions stériles, les picadors, pour qui la *propina* était devenue systématique, menaçaient de ne pas toréer et de crier au scandale en voyant l'état des chevaux – qui était par ailleurs plus qu'acceptable. Une fois celle-ci accordée – et au montant exigé par les cavaliers

–, tout rentrait dans l'ordre. [4] Il est évident que, les *empresas de caballos* ne cherchaient pas, dans ces conditions, à obtenir des bêtes plus solides. « La *propina* est responsable de presque toutes les horreurs des courses de taureaux. Si l'on utilisait des chevaux convenables et si les picadors étaient bien entraînés, il n'y aurait aucune raison pour que des chevaux soient tués, excepté par accident et contre la volonté de leur cavaliers, comme cela arrive dans les steeple-chases ». [7]

Autre preuve du caractère totalement factice de la *prueba* à cette époque, Louis Heyral raconte que le plus vieux cheval de pique dont il se souvienne était un certain Sabre, qui n'a jamais piqué un seul *toro* ! Ce dernier servait uniquement pour la *prueba*. [4]

Ceci laisse à penser que le choix des chevaux n'est qu'une vile négociation entre *empresa de caballo* et picador. Pourtant les réglementations officielles stipulent qu'un contrôle rigoureux des montures doit être réalisé avant la course. Revenons sur ces aspects.

## **2.1.6. Le cheval de pique au travers des différents règlements taurins**

### **2.1.6.1. Règlement de 1848 [40]**

#### **2.1.6.1.1. Les chevaux de pique**

Au moins trente chevaux doivent être présentés la veille de la course. Ils doivent être de taille et de force suffisantes. Les chevaux – et surtout les harnais – doivent être en bon état. Tout défaut constaté est passible d'une amende. Si un cheval n'est pas jugé conforme, le fournisseur de chevaux a jusqu'au matin de la course pour en présenter un autre.

Jusqu'à la fin de la course, il devra y avoir en permanence, six chevaux sellés et bridés dans le *patio de caballo*.

#### **2.1.6.1.2. Les *areneros***

Pendant la *lidia*, aux quatre coins de la *plaza*, deux hommes équipés de six paniers remplis de terre et de sciure seront chargés de recouvrir le sang déversé par les chevaux sur la piste. Un troisième aide sera, lui, chargé de recouvrir leur cadavre d'une bâche et d'apporter pique et étriers au picador au moment requis.



#### **2.1.6.1.3. Les picadors**

Trois picadors en piste, piquent le *toro* tour à tour, au moins une fois chacun. Le premier picador de réserve se tient, à cheval, près de la porte. Le second picador de réserve reste prêt à intervenir, mais à pied, dans le *patio de caballo*. Chaque picador est assisté d'un aide, ou « *chulo* », qui ne doit pas tenir le cheval pendant la *suerte*.

#### **2.1.6.1.4. Les banderilles de feu**

Le président peut ordonner la pose de banderilles de feu s'il juge que le *toro* n'a pas été correctement piqué. Depuis 1835, certaines villes ont supprimé l'usage des chiens pour châtier les *toros* qui refusent la *suerte de varas*. Cette suppression sera générale de 1850 à 1855, année pendant laquelle elle sera réintroduite. Le 1<sup>er</sup> avril 1872, le périodique taurin El Tábano, fait savoir : « Les *toros* entièrement *mansos* seront abandonnés aux chiens, ceux qui fuient le cheval mais qui chargent la cape, auront droit aux banderilles de feu ». Petit à petit, le nombre de chiens présents à chaque course se réduit de cent à vingt puis périlite.

#### **2.1.6.2. Le règlement de Madrid, de mai 1868**

- Apparaît pour la première fois, la présence obligatoire d'au moins un vétérinaire – le nombre étant laissé à l'appréciation de l'*empresa*. Son rôle dans la vérification de la conformité des chevaux n'est pas clairement évoqué.
- Au moins quarante chevaux doivent être présentés 2 jours avant la course. Taille, force et dressage sont vérifiés. Les chevaux conformes sont ensuite placés en stalle individuelle et seront surveillés par deux vigiles jusqu'au moment de la course, afin qu'il n'y ait pas de substitution.



Figure 47 - *Suerte de varas* au XIX<sup>ème</sup> siècle dans la *plaza* de Acho, (Lima, Pérou). Noter la petite taille du cheval - plus petit que le *toro*. Photo anonyme

#### 2.1.6.3. Le règlement de Madrid de 1880

- Deux professeurs vétérinaires désignés par la municipalité, effectueront, deux jours avant la course, le contrôle des chevaux - autant que nécessaires -. La taille minimale au garrot est de 1,56 mètre. La seule autre qualité requise est la « résistance ». Les vétérinaires doivent ensuite rédiger en double exemplaire une liste des animaux acceptés et de ceux qui doivent être remplacés avant la course. Les nouveaux animaux feront bien sûr l'objet d'un contrôle ultérieur.

#### 2.1.6.4. Badila finalise le costume du *piquero*

L'année 1880, marque également un changement dans le costume du picador. Le pantalon ou *calzón* – constitué de deux couches, en coton épais pour l'intérieure et la plus externe en peau de daim ou de chamois, afin de résister aux chutes – ne descendait, jusqu'alors, pas plus bas que le genou. C'est Badila qui instaura un pantalon plus long, la *calzona*, recouvrant la *mona*. Les bottes sont dotées d'un double ou triple plancher et recouvertes d'une armure métallique.



La veste, la *chaquetilla* ou *casaquilla*, est similaire à celle des matadors. Le picador a maintenant son costume définitif.

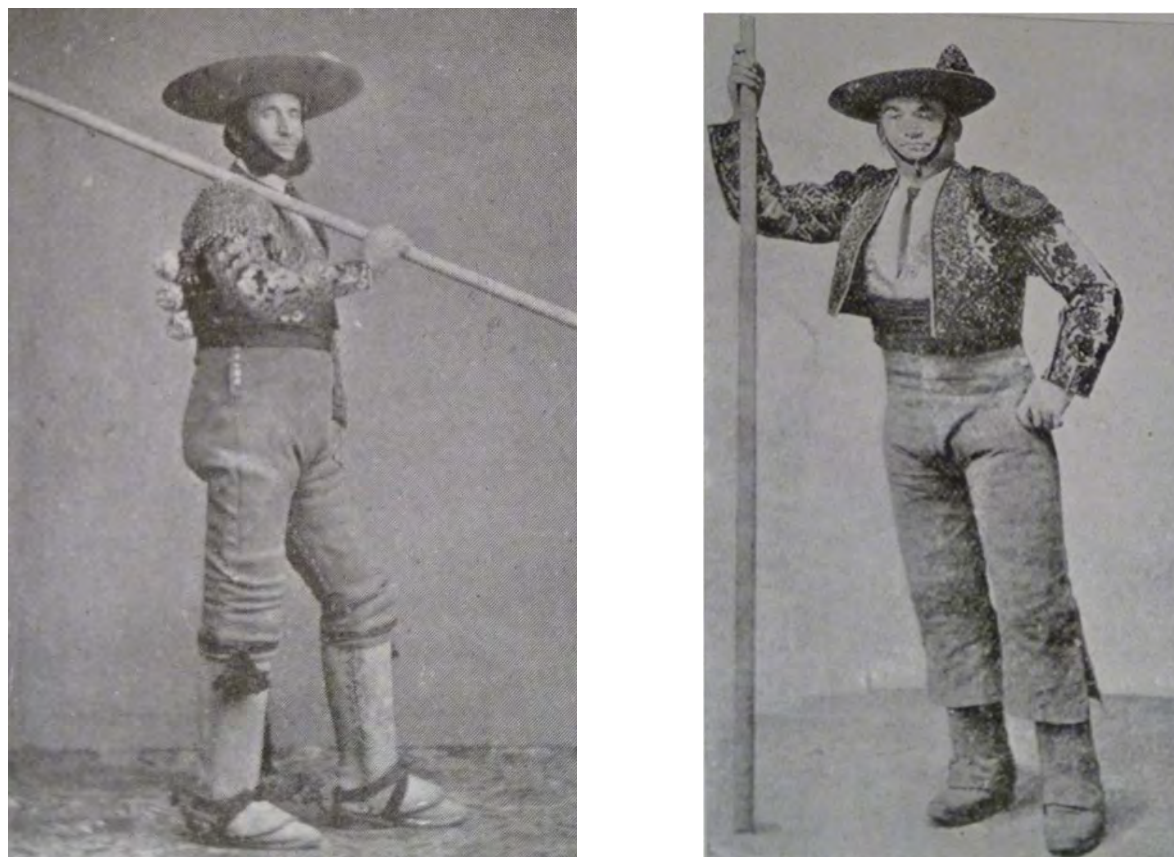


Figure 48 - A gauche : costume du picador avant la réforme de Badila ; dessin de Bruno Azaña. A droite : costume du picador après la réforme de Badila. [30, pp. 610-611; Tome I]

#### 2.1.6.5. Le règlement de Barcelone de 1887

- 5 chevaux par taureau. Les animaux doivent être forts, vieux et dociles et avoir une bonne bouche. Du point de vue du dressage, il leur est demandé de tourner des deux côtés et de savoir reculer.

#### 2.1.6.6. Le règlement de Séville de 1896

- Intéressant seulement pour la sanction qu'il prévoit à l'encontre des picadors, dont nous avons parlé en première partie.

#### 2.1.6.7. Le premier règlement national de 1917 : *Reglamento de las corridas de toros, novillos y becerros (Ministerio de la Gobernación)*

- Les articles 13, 14 et 15 stipulent que : deux vétérinaires désignés par le gouvernement se chargeront d'effectuer le contrôle des chevaux de pique – six par taureau et quatre par novillo – deux jours avant la course. La hauteur minimale, de 1,45 mètre sera vérifiée au moyen d'une plaque métallique fixée sur la porte du patio de caballo, côté extérieur, à la dite hauteur.
- Ils doivent être suffisamment résistants et ne montrer aucun signe de maladie infectieuse<sup>32</sup>.
- La *prueba* se déroulera également en présence des vétérinaires. Celle-ci a pour but d'accoutumer les chevaux à la main des picadors, ainsi que de vérifier qu'ils donnent bien le reculer et tournent des deux côtés. Un certificat vétérinaire est délivré en double exemplaire : pour l'autorité et le fournisseur de chevaux.
- Les animaux refusés seront marqués par une perforation de l'oreille gauche de 1,5 centimètre de diamètre et immédiatement renvoyés.
- En ce qui concerne la gestion des chevaux blessés ou morts, il est dès lors, obligatoire de couvrir d'une toile de jute<sup>33</sup>, les cadavres, en attendant leur enlèvement. L'article 61 stipule que « Quand un cheval est encorné, si ses viscères s'exposent à la vue du public d'une façon répugnante, le picador est dans l'obligation de retourner dans le patio de caballo afin de changer de monture ». Preuve que les mentalités commencent à évoluer. [41]
- Le nombre et les dimensions des piques et des puyas sont également soumis à vérification.

---

<sup>32</sup> La raison de cette nouvelle mesure nous sera fournie par un article paru dans le numéro 16 de l'hebdomadaire *La corrida* du 3 juillet 1921, édité à Marseille : « le vétérinaire doit refuser impitoyablement tout animal atteint de maladie infectieuse afin d'éviter que cette maladie n'aggrave l'état du torero qui viendrait à être blessé par un taureau ayant éventré un cheval malsain ». [16]

<sup>33</sup> Le règlement de 1930 nous éclaire sur le choix de ces toiles dont la couleur doit être similaire à celle du sable de la piste. Au nombre de six minimum, elles devront être de format suffisant et maintenues en place par l'apposition de huit plombs (un à chaque angle et au milieu des côtés).



Figure 49 - *Prueba* au début du XX<sup>ème</sup> siècle à Nîmes. Photo anonyme appartenant à Ph. Heyral.

#### 2.1.6.8. Le règlement de 1930 – le premier après la mise en service du *peto* [42]

- Quatre chevaux par taureau sont nécessaires, deux de moins qu'en 1917...on peut penser que le caparaçon fait son office. La taille minimale est remontée à 1,47 mètre et on instaure un poids minimal de 450 kilos. Cette augmentation de format du cheval est nécessaire pour supporter l'importante protection.
- En 1953, la présence d'une bascule devient d'ailleurs obligatoire dans les *plazas* de Madrid, Barcelone et Séville.
- Le contrôle des chevaux – portant sur la résistance, la docilité et la maniabilité – est effectué par les deux vétérinaires de service. Les chevaux retenus se verront remettre un collier rouge portant un scellé métallique – ôté à la fin du spectacle.
- Le bandage des deux yeux est interdit ; le bandage de l'œil droit est ordonné.
- Les picadors (qui ne peuvent refuser un cheval préalablement accepté par les vétérinaires), choisissent par ordre d'ancienneté, quatre chevaux : deux qui leur sont propres et deux pour la communauté des *piqueros*.

- Chaque picador choisit également deux selles, dont il règle les étriers. Cette mesure vise à gagner du temps au cas où le picador, dont les deux premiers chevaux seraient tués, devrait en seller à la hâte un troisième.
- Dans le *patio de caballo*, en permanence, douze chevaux doivent être prêts – sellés et bridés.
- Les chevaux rendus vicieux<sup>34</sup> par la *lidia* – d’après le jugement des picadors et après vérification par les vétérinaires –, seront définitivement exclus. On les marquera d’une perforation d’un centimètre et demi dans la zone médiane de l’oreille gauche.
- L’organisateur de la course doit prendre les mesures nécessaires afin d’éviter la substitution des *petos* (au moins huit caparaçons sont nécessaires) ; c’est-à-dire les garder sous clé après leur vérification et jusqu’à leur mise en place sur les chevaux<sup>35</sup>.
- Les piques, une fois montées, seront exposées à la vue du public, à au moins six mètres de la porte des *caballos*. C’est un membre de l’*empresa* qui remet la pique au *piquero* à son entrée en piste. Tout picador qui piquerait avec une puya non conforme sera soumis à une amende de 200 pesetas ; la peine, en cas de récidive, allant de un à cinq mois de suspension.
- Une amende est également prévue si le picador : « n’effectue pas la *suerte* ou passe son tour, déchire la peau du *toro*, le pique dans la tête, ou abandonne son cheval quand celui-ci ne serait pas blessé ».
- Si un cheval est touché à l’abdomen ou si ses blessures sont répugnantes pour le public, celui-ci sera conduit dans le *patio de caballo*, où il sera « puntillé » sur ordre des vétérinaires.
- Au cas où tous les picadors seraient blessés au cours de la *lidia*, l’*empresa* n’est pas dans l’obligation de les remplacer et peut, continuer le spectacle en supprimant la *suerte de varas* pour les *toros* à venir. (Art.73)
- Une ligne parallèle aux planches est tracée. Le rayon de ce cercle égale les deux tiers du rayon total de la piste.
- Il n’y a plus que deux picadors en piste ; deux « réserves » se tiennent à la porte. Chaque picador est accompagné, pendant son office par deux *mozos*, qui ont interdiction d’interférer avec le déroulement de la *lidia* ; leur rôle se résume à secourir

---

<sup>34</sup> Certains chevaux gardent un souvenir tellement terrifiant de leur expérience dans l’arène, qu’il devient très dangereux de les utiliser par la suite à cet effet.

<sup>35</sup> Conformément à l’article 6 de l’ordonnance royale du 6 avril 1930.

le picador et enlever la selle et la bride des chevaux morts. Tous les *monosabios* portent le même costume, sur lequel un matricule unique sert à les individualiser.

En France, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, Louis Heyral raconte que douze chevaux étaient nécessaires par course ; ce qui supposait d'en présenter bien plus à la *prueba*. Les chevaux retenus étaient marqués, à la peinture rouge, sur l'antérieur gauche d'un numéro allant de un à douze ; signe qu'il était tout-à-fait possible de reproduire sur une autre bête.

#### **2.1.6.9. Le règlement de 1962**

- Huit chevaux pour toute la course. Taille minimale : 1,47 mètre. Poids minimum : 450 kilos en corrida et 400 en novillada.
- L'article 74 précise quant à lui que seul l'œil droit du cheval doit être bandé. Mesure qui n'est jamais appliquée. Philippe Heyral raconte à ce sujet qu'il a vu en Espagne des fournisseurs de chevaux ne bander qu'un seul œil mais aveugler l'autre par divers moyens frauduleux : soit en appliquant un morceau de caoutchouc circulaire bloqué sous les paupières, soit en créant une cécité pharmacologique temporaire via l'instillation d'un « produit » dans l'œil gauche. Cette mesure vise à conserver au cheval une partie de son orientation et de son équilibre, notamment en cas de chute, d'autant plus que le caparaçon peut entraver le relever. Lors d'une corrida à Vic cette année, un cheval, après que le picador a été désarçonné, est allé percuter violemment les barrières, provoquant sa chute et endommageant les planches.
- Poids maximal du *peto* : 25 kilos – avec une tolérance de 5 kilos pour les *petos* usagés qui s'alourdissent naturellement<sup>36</sup>.
- La *prueba* s'effectue désormais le jour de la course et les picadors ne peuvent pas refuser un cheval qui aurait, selon les vétérinaires, toutes les qualités requises...sûrement peut-on voir là un moyen de mettre fin à la vile *propina*.
- Ce règlement du 15 mars 1962 classe les différents spectacles : corrida de *toros*, novillada avec picadors, novillada sans picadors, ...
- Le 23 juin 1969, sont fixées les conditions pour procéder, à la demande du public, à la grâce d'un taureau à l'occasion d'une corrida concours.

---

<sup>36</sup> Ministère de l'Intérieur (1957) : Résolution de la Direction générale de la Sécurité relative à l'observance du poids réglementaire des *petos* protecteurs des chevaux.

#### 2.1.6.10. Le règlement de 1992

- Sept chevaux doivent être présentés vingt-quatre heures avant la course. Taille minimale : 1,45 mètre au garrot et poids au moins égal à 450 kilos. Ils doivent être suffisamment résistants et sans signe de maladie infectieuse.
- Poids maximal du peto : 40 kilos. La protection doit être faite de « matériaux légers et résistants de telle sorte que le *toro* ne se voie pas infliger un châtiment plus important que le strict nécessaire ».
- L'étrier droit des picadors doit être obligatoirement doublé.
- Si un cheval est gravement blessé, il sera retiré de la course et soigné en urgence.
- Pendant la *suerte* de pique, « le matador en fonction viendra immédiatement au quite, pour éviter que le châtiment ne se prolonge et empêcher le *romaneo* ».

#### 2.1.6.11. Le règlement de 1996

- Six chevaux de pique sont demandés pour les arènes de première catégorie et seulement quatre pour les arènes de deuxième et troisième catégories et les novilladas.
- Les animaux doivent être présentés avant dix heures le matin de la course; seulement trois heures avant le début de la course pour les arènes démontables.
- L'efficacité du caparaçon est devenue flagrante, aussi instaure-t-on un poids maximum : le cheval doit peser entre 500 et 650 kilos - que l'on soit face à des *novillos* ou des *toros*. On ajoute même qu'ils ne doivent pas être de race de trait, sans préciser toutefois le pourcentage de croisement tolérable. On vérifie également la docilité et, pour la première fois, la mobilité.
- Le poids maximal du peto passe quant à lui à 30 kilos.
- Seul le bandage de l'œil droit est autorisé.
- Le nombre de piques réglementaires dans les arènes de première catégorie n'est plus que de deux, il était de trois jusqu'à présent, de quatre jusqu'en 1930.
- Le règlement de 1996 est le premier à prohiber « toute mesure visant à modifier artificiellement le comportement des chevaux de piques ». L'Ordre Royal du 7 juillet 1997, en précise les modalités de répression. Sur conseil des vétérinaires de service, le Président pourra ordonner le contrôle d'un ou plusieurs chevaux dont l'attitude aurait été « suspecte » durant l'office. Ce contrôle antidopage, réalisé immédiatement après la fin de la course, vise à détecter la présence de molécules médicamenteuses sur échantillons de sang et d'urine – prélevés en double exemplaire au cas où une contre-

analyse serait nécessaire<sup>37</sup>. Le modèle de formulaire à compléter en cas de contrôle se trouve en annexe 3 [43]

Puis vient le règlement de 2005, encore en application aujourd'hui, qui fait l'objet de constantes mises à jour.

Il est indéniable que le caparaçon constitue un tournant primordial dans l'histoire de la tauromachie. Du point de vue du cheval, il marque son entrée dans l'arène en tant qu'acteur du spectacle. Revenons sur ses raisons d'être et son apparition progressive dans l'arène.

## **2.1.7. La protection du cheval s'impose**

### **2.1.7.1. Raisons économiques**

Les chevaux de réforme se font rares à une époque où, avec l'invention du moteur à explosion, les voitures inondent les rues aux dépens des fiacres tirés par des chevaux. Une fois épuisé le surplus de chevaux de trait, le déchet en exemplaires d'abattage n'est plus suffisant pour alimenter les arènes, alors qu'un élevage destiné à la pique telle qu'elle se pratique encore au début du XXème siècle, s'avère tout simplement ruineux. [44]

### **2.1.7.2. Raisons tauromachiques**

A cela on peut ajouter que tous ces vieux chevaux sacrifiés à la sortie du toril, ne font guère plus avancer la *lidia*, le déséquilibre des forces étant trop inégal, face à un *toro*, qui par sa sélection, apprend désormais, non pas à assaillir mais à charger<sup>38</sup>. [44]

Hemingway nous apprend de plus que le nombre de chevaux tués n'est pas proportionnel à la bravoure car un taureau « à la corne mortelle », vicieux, tuera les chevaux là où un taureau plus fort et plus brave se contentera, dans sa violence, de renverser sous le fer l'équipage, sans se soucier de viser avec sa corne. [7]

---

<sup>37</sup> Ordre Royal du 7 juillet 1997 (BOE, n° 169, du 16 juillet 1997))

<sup>38</sup> La révolution technique et esthétique de Belmonte, fondée sur la réduction maximale des déplacements, exige un taureau à la puissance et la férocité amoindrie. De plus, avec Belmonte, le déplacement de l'intérêt du combat vers son troisième temps est flagrant ; ce qui conduit les éleveurs à rechercher le taureau de tenue, qui termine avec de l'allant et une noblesse longue, persistante... Ceci au détriment parfois de la force, et surtout de la bravoure qui n'est plus le critère premier. [20]

### 2.1.7.3. Raisons éthiques

La raison principale est certainement d'ordre moral. En effet depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, c'est le sort fait aux chevaux, plus encore que le sort du taureau lui-même, qui est le plus critiqué par les opposants à la corrida. Ce spectacle fréquent d'un cheval éventré, « les entrailles ballotantes entravant ses pas chancelants », provoque l'horreur fascinée de ceux qui assistent pour la première fois à une corrida. L'éventration des chevaux est omniprésente dans les critiques : Urbain Gohier parle de ceux « qui se pâment à l'agonie des vieux chevaux étripés », Léon Bloy s'indigne de « l'unanime espoir [...] de voir jaillir des entrailles ». [35]

Les aficionados eux-mêmes, sont conscients de la cruauté du premier tiers, puisque lors des premières tentatives d'importation de la corrida en France, la *suerte* de pique est édulcorée. Citons un article du *Courrier de Bayonne* relatant la course où s'était produit Cuchares: « L'autorité, fort sage en cela, sans rendre la course impossible par des prohibitions ridicules comme à Bruxelles, avait recommandé de ménager un peu la susceptibilité française : on avait choisi pour le premier jour les taureaux les plus jeunes, et les *picadores* tenaient leur lance un peu longue pour éviter ces éventrements de chevaux, que l'animation et le péril de la lutte peuvent seuls faire supporter même aux aficionados. » [23]

D'autre part, notons que les seules tentatives d'importation de corrida jusqu'à Paris mirent en scène des spectacles sans picadors.

Mais même en Espagne, la mentalité du public et sa sensibilité ont évolué ; des associations anti-corrida émergent.

En 1911, la revue professionnelle *La Veterinaria Española*, réclame la fin du *tercio de varas* au nom du cheval. Cet animal, en tant que producteur de sérum, doit obtenir reconnaissance en échange des maladies qu'il permet de combattre. [37]

Pour que le spectacle soit conforme aux exigences sensibles de ce nouveau public – toujours plus nombreux –, il est urgent de supprimer le massacre des chevaux de picadors. Primo de Rivera prendra la décision nécessaire.



#### 2.1.7.4. Naissance du caparaçon

##### 2.1.7.4.1. Premiers essais en France



Figure 50 - *Tercio de varas* du début du XX<sup>ème</sup> siècle dans une arène française. Noter le bandage unilatéral des yeux des chevaux, le petit caparaçon en cuir, la présence de trois picadors et d'un ou plusieurs *monosabios* armés d'une badine. La décontraction des protagonistes suggère que le *toro* n'est pas encore sorti du toril. Photo anonyme détenue par Ph. Heyral.

Depuis le début du XX<sup>ème</sup> siècle, Nîmes puis Arles, suivies ensuite par les autres arènes du sud-est, protègent les chevaux de picador par un caparaçon simple, en cuir, recouvrant seulement l'hémi-thorax droit du cheval – ses inventeurs espéraient protéger ainsi le cœur de l'animal. Les arènes du sud-ouest français, Bayonne ou Dax, s'y refusent au nom du « véritable » combat à l'espagnol. Dans les faits, la protection nîmoise s'avère peu efficace compte-tenu des taux de mortalité qui resteront similaires dans les deux régions parmi la population des chevaux de pique. [10]

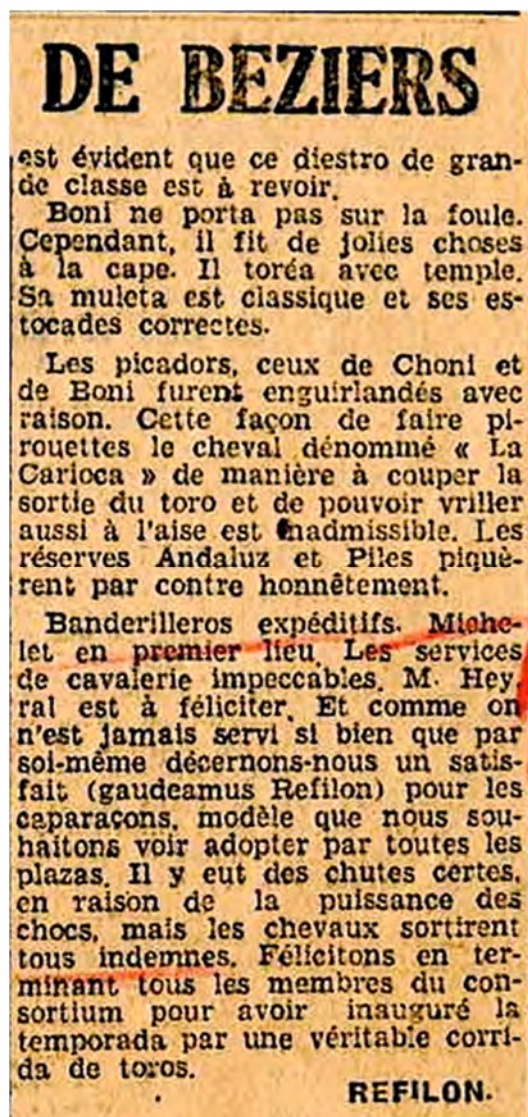


Figure 51 - Extrait de journal du début du XXème siècle évoquant le succès du caparaçon. Source Ph. Heyral

#### 2.1.7.4.2. La décision espagnole

En Espagne, le débat fait rage depuis une décennie, SPA<sup>39</sup> en tête. Il est vrai que la suppression de la corrida, n'y est alors pas envisageable, tant cela paraît irréaliste, y compris pour les anti-taurins. En défendant le cheval, ils acceptent donc, bon gré mal gré, un moindre mal. [45]

En 1906 déjà, des critiques taurins avaient suggéré l'usage d'une telle protection pour les corridas madrilènes célébrées en l'honneur du mariage d'Alphonse XIII et de Doña Victoria Eugenia. Un premier modèle est essayé, à Madrid, face à un novillo et à huis-clos, le 13

<sup>39</sup> La première Société Protectrice des Animaux semble avoir été créée à Madrid en 1879 et la plus importante en 1883 ; c'est-à-dire plus de trente années après la première création française de 1845.

octobre 1917, sans réellement prouver son efficacité. Il est même question pendant un temps, de supprimer la *suerte de varas* et de la remplacer par la pose d'un « *rejón* de châtiment » – ce que ferait un *rejoneador* et non plus un picador. Ignacio Sánchez s'y opposa fermement argumentant que « sans *suerte de varas*, il n'y a plus de *Fiesta* ». [46]

La prise de décision ferait suite à une corrida, donnée dans la *plaza* d'Aranjuez et particulièrement sanglante du point de vue des chevaux de pique, à laquelle ont assisté le Prince des Asturies et le Président du conseil des Ministres d'alors : le général Primo de Rivera. Spectacle qu'ils ne trouvèrent pas à leur goût. [47] Aussi le 12 mai 1926, une Ordonnance Royale réclame que soit créée, « sur volonté de Sa Majesté, une Commission pour l'étude et la mise au point d'une mesure visant à réduire les risques auxquels sont soumis les chevaux lors des corridas ». <sup>40 41</sup>

Le Ministère de l'Intérieur espagnol décide alors que les picadors n'entreront désormais dans le *ruedo* qu'une fois que le *toro* sera *parado* ; et prévoit, à titre d'essai, l'utilisation d'une protection pour les chevaux, le *peto*. Plusieurs tentatives sont menées, sous forme de concours mettant en jeu des pièces utilisant divers matériaux (cuir, caoutchouc, grillage métallique)<sup>42</sup>. En dépit de résultats plutôt décevants (lors de la novillada expérimentale du 6 mars 1927, les chevaux de pique sont tués malgré les protections), une Ordonnance Royale du 9 avril 1928 rend cet usage obligatoire, à partir du 8 avril de la même année, dans les onze arènes espagnoles de première catégorie. Dans les autres, l'utilisation du caparaçon reste facultative. Le texte officiel affiche ouvertement que cette mesure est prise dans le but d'éviter ces horribles spectacles « qui répugnent tellement aux étrangers et aux touristes ».

Trois modèles différents sont retenus. Celui de Juan Andrés en tête. L'extérieur est en toile forte, l'intérieur garni de coton, le tout est maintenu par de fortes bordures en cuir. Le *peto*

---

<sup>40</sup> « Cette commission sera dirigée par le Directeur Général de la Sécurité, qui pourra déléguer à son sous-directeur ou commissaire général, et qui s'entourera, pour l'aider dans sa démarche, d'un représentant des éleveurs de toros de combat, d'un matador ou ex-matador, d'un représentant de la Société des Picadors, d'un critique taurin ou d'un aficionado et d'un représentant de la Société Protectrice des Animaux. »

<sup>41</sup> Vicoria, épouse du roi Alphonse XII, anglaise et rebutée par le sort des chevaux de pique, aurait également joué un rôle dans cette décision. [39]

<sup>42</sup> (Gazette de Madrid, n° 334, 30 novembre 1926) : La Direction générale de sécurité du Ministère de l'Intérieur ouvre un concours qui se terminera le 31 janvier 1927, pour la proposition de *petos* dans le but de réduire le risque de blessure auquel sont soumis les chevaux à l'occasion des corridas de toros.

devient par la suite obligatoire, pour toutes les arènes espagnoles sans exception, le 13 juin de la même année<sup>43</sup>.

En France, le 9 septembre 1928, lors de la course qui ferme traditionnellement la saison, le *peto* entre en piste à Bayonne. En 1929, Dax, dernier bastion de la résistance « anticaparaçon », l'adoptera à son tour.

#### **2.1.7.4.3. Les premiers caparaçons ne remplissent pas leur office**

Le double objectif du caparaçon – protéger les chevaux et les âmes sensibles – ne semble pas être atteint d'entrée comme l'indique C. MICAELLI<sup>44</sup>. En effet, les régions de « l'arrière-train et de la poitrine » du cheval ne sont pas protégées, et si le cheval tombe, il expose d'autant plus ces régions ainsi que son encolure. Il précise « pour les sensiblerds » que la vue du sang est la même que le cheval soit caparaçonné ou non. [4]

Un argument de choc vient s'ajouter : lorsqu'un taureau frappe un cheval « nu », il retire immédiatement sa corne ; tandis que le caparaçon – alors en cuir – n'empêche pas (ou pas tout le temps) la corne de pénétrer, mais la retient lorsque le taureau essaie de la retirer. Les mouvements effectués par le taureau pour se dégager vont ensuite littéralement « hacher » la chair autour du point d'entrée de la corne. [4] Afin d'empêcher la pénétration de la corne, on insère dans certains caparaçons en cuir, une plaque métallique couvrant la paroi thoracique droite de l'animal. Ici encore les résultats furent décevants, les chevaux ressortaient quasi systématiquement avec une ou plusieurs côtes fracturées, comme Philippe Heyral nous le raconte. Le caparaçon montre des limites mais on s'affaire à le rendre plus performant.

#### **2.1.7.4.4. Le caparaçon « actuel »**

Il faudra ensuite plusieurs années pour qu'un modèle s'impose aux autres, en France comme en Espagne : il s'agit du modèle inventé par Jacques Heyral. Son caparaçon s'inspire de la méthode de fabrication des épaulettes utilisées dans la confection des vêtements. Alternance de plusieurs couches de coton pour l'effet amortissant, le tout contenu dans une enveloppe de tissu résistant pour faire glisser la corne. [37, 10, 4] Ce caparaçon français est présenté en Espagne par Cipriano Reyes Ortiz, et adopté en 1934. Il pèse 15 kilos et apporte une nouvelle

---

<sup>43</sup> Ministère de l'Intérieur (1928) : Ordre Royal qui rend obligatoire, dans toutes les *Plazas d'Espagne*, lors des corridas et novilladas, l'utilisation de caparaçon protecteur pour les chevaux prenant part au *tercio de varas*. (*Gazette de Madrid*, n° 166, 14 juin 1928)

<sup>44</sup> Dans un article paru dans le journal taurin *Le Torero* n°21, du 28 juillet 1921

pièce protégeant un peu plus la partie postérieure du cheval<sup>45</sup>. Il est maintenant imperméable – ce qui évite qu’il ne se charge trop de sueur et d’eau au cours du temps. Son coût s’élève à 350 pesetas de l’époque. [39, 46]

L’ordonnance royale du 6 avril 1930 précise par ailleurs que si le port du *peto* venait à incommoder les chevaux, on étudierait le fait de limiter le nombre de corridas auquel peut participer un même cheval.

Au Mexique, l’usage du caparaçon s’officialisa en 1930. C’est le picador Yucateco Saturnino Bolio « Barana » qui piqua, pour la première fois depuis un cheval caparaçonné, le *toro* « Sarapero » de la *ganadería* de Atenco le 12 octobre de la même année, dans les arènes de la Condesa. Le torero Luis Freg, en reconnaissance de cette mesure offrit la mort de son *toro* au président de la République alors en fonction, Pascual Ortiz Rubio. [48]

Notons que les banderilles de feu furent supprimées par le décret de Primo de Rivera de 1928.

Bon nombre de critiques taurins considèrent que le *peto* marque l’entrée dans la tauromachie contemporaine.

Aujourd’hui protégé, le cheval, qui n’est plus tué en piste, prend désormais part à plusieurs spectacles. Il devient un acteur (et non plus victime) du *tercio de varas*, un torero au sens où, lui aussi, affronte les *toros*. En outre, parce qu’il faut supporter le poids de l’imposante protection, le gabarit du cheval de pique ne va cesser d’augmenter par la suite. [44] Pour ces raisons, le cheval de pique se retrouve à présent au cœur de toutes les discussions tauromachiques, en particulier dans la mesure où certains l’accusent dès lors d’affaiblir déloyalement le taureau. Ce qui serait une grave atteinte à l’authenticité tauromachique.

---

<sup>45</sup> Ministère de l’Intérieur (1934) : Une commission est désignée pour l’examen d’un *peto* comportant une nouvelle pièce servant à protéger la partie postérieure du cheval, Madrid, 3 août 1934, (Gazette de Madrid, n°219, 7 août 1934).

Ministère de l’Intérieur (1957) : Résolution de la Direction générale de la Sécurité relative à l’observance du poids réglementaire des petos protecteurs des chevaux.



### 3. LE CHEVAL DE PIQUE AU CŒUR DES DEBATS ACTUELS SUR LE TERCIO DES VARAS

#### 3.1. LES PREMIERES REACTIONS

##### 3.1.1. Les picadors d'abord opposés



Figure 52 - Picador littéralement "éjecté" par l'impact du toro, à Cordoue en mai 2012. Photo de R. Carmona

Les picadors y voient une réduction de la mobilité du cheval (à double titre : par la gêne physique liée au *peto*, et parce que le cheval ne sent plus les ordres donnés par les jambes du cavalier, du moins la droite) et une entrave à leurs propres mouvements, donc une prise de risque maximale. Palacio Valdés, critique taurin de l'époque s'interroge : « Nous voudrions à peine amoindrir le risque encouru par les chevaux au sacrifice des picadors qui, pour bons ou mauvais qu'ils soient, sont quand même des hommes ». [37] En outre, le choc, lorsque le toro se heurte au *peto*, est beaucoup plus violent qu'à l'époque où le cheval se faisait encorner. Les premiers *petos* – très rigides – furent ainsi accusés de causer de graves et nombreuses chutes. Ce risque, les picadors vont l'écarter en faisant placer l'adversaire tout près, afin de l'empêcher de prendre son élan. Dérive à laquelle on mettra fin par l'instauration des lignes de *tercios*<sup>46</sup>. [30, 20] La figure 52 illustre la violence du choc.

---

<sup>46</sup> En 1923, se réduit le champ d'action du picador par l'instauration d'une ligne tracée à sept mètres à l'intérieur des barrières. En 1959, Domingo Ortega impose une seconde ligne, qui sera elle, tracée à neuf mètres des barrières. On impose alors une distance minimale de mise en *suerte* du *toro* de deux mètres. En 1992, la ligne la

Enfin, si le cheval sort vivant du *tercio de varas*, pour certains l'arène aura été le lieu d'une expérience traumatisante aussi bien physiquement – la protection étant alors rudimentaire – que moralement. Ces chevaux-là seront très dangereux pour les *piqueros* par la suite : en transe, leurs réactions sont imprévisibles face au *toro*. [7]

### **3.1.2. Les aficionados partagés**

#### **3.1.2.1. Les sceptiques crient à la violation du principe de l'équité tauromachique**

Si cette mesure diminue aussitôt de façon nette l'opposition à la corrida, en mettant fin à son aspect le plus critiqué, elle n'est en revanche guère appréciée de l'*afición de verdad*, les aficionados purs et durs. Ainsi, l'historien de la corrida Auguste Lafront note qu'avec l'arrivée du *peto* qui protège le cheval, « l'émotion sacrée [avait] disparu », pendant que Picasso se proclame inconsolable. D'autres accusent le caparaçon d'avoir « dénaturé le plus beau tiers du combat ». [35] Ils avancent notamment que le *toro* a les cornes excessivement sensibles et que le moindre choc le rendra méfiant ; il fuira la cavalerie, et de *bravo*, deviendra vite *abanto* (hésitant) ou *huido* (fuyard). [4] Hémingway écrit à ce sujet : « La franche reconnaissance de la nécessité de tuer des chevaux pour faire une corrida a été remplacée par un hypocrite semblant de protection qui cause aux chevaux beaucoup plus de souffrances ; mais cette coutume, une fois implantée, sera maintenue aussi longtemps que possible, parce qu'elle fait économiser de l'argent sur l'achat des chevaux et donne aux autorités le sentiment qu'elles ont civilisé la course de taureaux ». [7]

Le journal ABC de Madrid se montre également opposé, comme le montre une réflexion du critique taurin Rafael Sánchez-Guerra : « ni caparaçon, ni armure. Pour piquer, il ne doit y avoir que les bras du picador, l'un pour résister fermement sur la *puya*, l'autre pour manier habilement les rênes ».

#### **3.1.2.2. Pour d'autres c'est la naissance heureuse du *toreo* actuel**

La protection entraîne un alourdissement des piques, donc une réduction du nombre de rencontres pour obtenir le même effet et une économie de passes pour placer le *toro*. Celui-ci apprend moins, ce qui offre à la faena de muleta plus de possibilités. [32]

---

plus intérieure sera désormais à dix mètres du *callejón*. Remarquons également que les picadors ne sont désormais plus que deux dans le *ruedo* plus intérieure sera désormais à dix mètres du *callejón*. Remarquons également que les picadors ne sont désormais plus que deux dans le *ruedo*.

Par ailleurs, le *ruedo* ne sera plus encombré par les cadavres des chevaux, qui sont des *querencias* potentielles pour le *toro*, qui entravent donc la *lidia* et la rendent plus dangereuse.

### 3.2. LA SITUATION ACTUELLE

Le *tercio* de pique est en pleine « crise ». La phrase suivante, d'un aficionado puriste, résume les principaux reproches faits au premier acte de la corrida : « Hier les toros étaient armés et ne tombaient pas ; hier les chevaux étaient désarmés et tombaient »

#### 3.2.1. Les toros et les toreros

Les problèmes de faiblesse que l'on eut à déplorer depuis les années 1950, avant que les *ganaderos* ne prennent le problème à bras le corps, ont longtemps interdit d'aller au terme de cette épreuve dans le but d'économiser les forces du *toro* et de préserver au matador ses chances de pouvoir réaliser une faena. Comment justifier de piquer, même légèrement, des animaux sans force ? A cette diminution de puissance, s'ajoute la mutation morphologique : la ligne qui, d'ascendante est devenue horizontale voire descendante ôte à la pique l'une de ses raisons d'exister, et met en danger la bête qui risque de plus en plus de se blesser seule ou de s'inemployer (*vuelta de campana*, chute en virage). En 1961, Auguste Lafront, « Paco Tolosa », déplore « la condition générale des *toros* d'aujourd'hui, dépourvus de nerfs autant qu'il est possible et qui ont leur compte avec une ou deux piques ». Laurent Giner, président de l'ANDA<sup>47</sup> écrit à ce sujet : « La sélection des éleveurs pour faire plaisir aux toreros et *apoderados* en est directement la cause ». Les études génétiques, commandées par Alvaro DOMECQ dans les années 1990, sur les relations entre la faiblesse et la noblesse l'ont amplement démontré.

#### 3.2.2. Le groupe équestre

Le cheval et le picador sont bien souvent les premiers visés par la critique. On dénonce un animal trop lourd qui, de par son évidente protection, n'a plus besoin d'être mobile pour « se sauver » de la corne. Une forteresse indestructible contre laquelle le taureau – surtout le plus brave – s'épuise. Ce d'autant plus que le cheval sera poussé jusqu'aux planches, contre lesquelles il trouvera appui. Dans cette position, le picador ne peut plus donner la sortie. A plus forte raison si les cornes s'empêtrent dans le *peto*. Comment juger alors de sa bravoure ? Si les charges suivantes se font plus lentes ou plus hésitantes, il en va non plus de sa bravoure

---

<sup>47</sup> Association Nationale Des Aficionados.



mais de son « anéantissement physique » [39]. Selon les calculs de Marc Roumengou, avec le jeu du bras de levier par lequel le *toro* soulève le cheval « à bout de corne », pour soulever 800 kilos (poids actuel du groupe équestre), le cornupède déploie une force de 4 800 kilos. Le tout pèsera 5 600 sur les membres antérieurs. [9] Un effort qui s'apparente à celui d'un haltérophile, court et intense, s'appuyant sur un métabolisme anaérobie très consommateur en glucose. La grande production d'acide lactique qui en découle favorise la fatigue musculaire pendant la suite du combat. [49] Le *toro* physiquement amoindri s'alourdit, se déplace plus lentement, ce qui lui laisse plus de temps pour situer son adversaire, lorsqu'il est à portée et de lui décrocher des coups de cornes. Il devient plus avisé, perdant la spontanéité de sa charge.

Pire encore, pour peu que le picador ait fait usage de la *carioca*, le *maestro* demandera avant même la fin de la *suerte*, le changement de *tercio*, ce que s'empressera d'accorder le Président. Là encore comment apprécier la bravoure ?

Nous ne reviendrons pas sur les mauvais emplacements de la pique et la controverse inhérente à la nature de la *puya*, et à son montage.

Pourtant pour se perpétuer et justifier de son bien-fondé, la corrida doit sans cesse vérifier chez celui qui en est l'acteur principal, le *toro*, l'existence du fait générateur de la tauromachie à travers les âges : sa bravoure. Pour cela un seul moyen, la pique. De sa bonne exécution – dans l'arène ou dans les épreuves de sélection – dépend la permanence de la bravoure chez le *toro*. Après deux siècles de décadence, le *tercio de varas* est de nouveau à l'honneur, mais les controverses continuent au sein du *mundillo* qui tente de dénouer la situation.

### **3.3. LE RENOUVEAU DU TIERS DE PIQUE**

Dans son communiqué du 25 octobre 2010, la FSTF déclare sa volonté de « se battre pour un véritable Toro de combat et pour le respect du Règlement, notamment quant au *tercio des piques* ». Elle remet par la même occasion la médaille d'honneur de l'Afición à L'ADAC de Céret pour son organisation exemplaire. Depuis longtemps la *plaza* œuvre pour la qualité et l'authenticité du *tercio de varas* (depuis quelques années, l'ADAC offre une prime de deux cents euros à chaque picador et annonce qu'« au premier manquement au règlement, cette prime sera purement et simplement supprimée ») et organise aussi concours de picadors et *tertulias* constructives. Alès a également innové dans ce sens en 2012, organisant un concours

de picadors avec une mise en situation comparable à celle d'une corrida concours ; Vic-Fezensac a fait de même.

En Espagne, l'Andalousie a tenté de résoudre certains points sensibles en adoptant, en 2005, un règlement novateur.

### 3.3.1. La tentative andalouse

Le règlement andalou se démarque sur :

- **le poids du groupe équestre** : les chevaux pèseront désormais entre 450 et 600 kilos en corrida et entre 450 et 500 kilos en novilladas. Cette disposition a cependant été nuancée par la suite : face à des toros de plus de 600 kilos, les chevaux pourront eux aussi dépasser les 600 kilogrammes. Les picadors sont à l'origine de cet amendement<sup>48</sup>. Le poids du *peto* est réduit de 5 kilos.
- **la taille de la puya** : diminuée dans l'optique de moins faire saigner, comme cela est décrit dans la première partie. Notons ici que ce n'est pas une différence de trois millimètres qui pèsera lorsque l'on sait que certaines blessures de piques dépassent les trente centimètres.
- **l'autorité désignée pour mettre fin au tercio** : le matador est chargé du changement de *tercio* ; le Président n'a plus le dernier mot.

Ce règlement a suscité de vives critiques. On lui reproche, en modifiant quelques détails, d'entériner encore plus le fond du problème, qui vient de la mauvaise manière d'exécuter la suerte de pique aujourd'hui.

### 3.3.2. Le groupe équestre

Pour beaucoup, les picadors doivent être remis à l'honneur en réintroduisant leur alternative et en faisant apparaître leur nom sur le cartel. Il conviendrait également que ceux-ci soient indépendants du maestro, payés directement par l'*empresa*, pour mettre fin à cette connivence, vraie ou toujours suspectée, entre le maestro et son *piquero*.

D'autres propositions concernent le déroulement de la *suerte* :

---

<sup>48</sup> qui désolé par ailleurs de nombreux aficionados considérant qu'il y a confusion entre le poids et le *trapio* du bétail.

- Utiliser la pique française et, dès après la première rencontre, la simple *puya de macho* afin de ne pas amoindrir inutilement le *toro* et favoriser plus de rencontres.
- Espacer les *lignes* : de trois mètres, passer à six, pour une mise en *suerte* plus lointaine qui privilégie l'impact dynamique au contact de près, si destructeur quand il se traduit en longue poussée statique. Eloigner le grand cercle de la barrière pour permettre au picador de toréer réellement à cheval, se placer, se laisser voir du *toro*, gagner du terrain et offrir au public un moment de tauromachie.
- Pour favoriser un *tercio* dynamique et le débarrasser des pesanteurs d'une *lidia* souvent inadaptée, si le *toro* mis en *suerte* à la distance réglementaire ne vient pas, c'est le picador qui pourra s'avancer – pas à pas – à sa rencontre. On évitera ainsi les *capotazos* inutiles et on mesurera la bravoure du *toro* à la distance à partir de laquelle il s'élancera, de même que l'on favorisera la mise en scène de la *suerte* et de la dextérité du picador. [12]
- Alléger encore le cheval, mesure qui ne sera sûrement pas accordée tout de suite. Tout d'abord parce que les picadors s'y opposeront fermement, certains impacts étant encore de nos jours très spectaculaires comme le montre la figure 54. Ensuite parce le *toro* doit trouver une certaine résistance pour « mettre les reins » et montrer son désir de combattre. Certains *toros* paraissent braves alors qu'ils ne font qu'éjecter un cheval et son picador ; un juste milieu doit être trouvé<sup>49</sup>. Enfin parce que ce n'est pas le cheval qui décide de la *carioca*.
- Ne bander que l'œil droit du cheval, et avec une simple œillère (comme cela est fait en attelage) ; mesure qui paraît difficile à mettre en œuvre. Nous en reparlerons dans la troisième partie.
- Faire présider la course par un Président indépendant de l'*empresa* de la ville et constituer un corps de présidents.
- Avoir des picadors qui soient de vrais bons cavaliers et pour cela présenter des chevaux impeccablement dressés, engagement qu'a pris monsieur Bonijol qui ajoute qu'avec de bons chevaux, des jeunes vont rêver d'être toreros à cheval. En Espagne, les *cuadras* ne sont pas dressés et il faut avoir envie d'aller chercher son *sueldo* (salaire) de *piquero*, d'où les « gros bras ». Il ne faudrait plus voir de *mozos* en piste ni de cavalier assisté. [50]

---

<sup>49</sup> Laurent Larrieu, article *Piquer au vif*, de 2005. [www.terresdetoros.com](http://www.terresdetoros.com)



**Figure 53 - Le poids du groupe équestre est loin d'être trop important face à certains *toros* ; chute impressionnante à Hagetmau en 2001. Photo Bertrand Caritey.**

D'autre part, instaurer une sonnerie qui retentirait dès que la pique se prolonge ou prend le sens d'une carioica punirait, en public, la prolongation sans mesure du châtiment qui aboutit inéluctablement à briser la puissance du taureau. La responsabilité du picador, qui ne peut guère relever sa lance tant qu'il est assailli, n'est plus en cause ici. C'est bien le matador, qui est coupable de retarder délibérément son *quite* ou de s'en désintéresser sous couleur de demander à la Présidence le changement de tiers. Cela permettrait par ailleurs de remettre le *quite* au goût du jour, avec la saine émulation qu'il suscite entre les toreros.

La formation et l'éducation du public, qui « ne connaît aujourd'hui que cette façon de piquer » serait également salutaire. Quelques notions d'anatomie du taureau et les objectifs du *tercio* sont essentiels avant de pouvoir juger la manière de piquer.

Si le premiers temps de la corrida, retrouve petit à petit sa gloire passée, c'est aussi et surtout, grâce au travail des *cuadras de caballos* qui forment les chevaux de pique. Eux-aussi sont désormais des professionnels du *tercio de varas*, ce qui requiert un apprentissage spécifique.



# TROISIEME PARTIE : PREPARATION ET DRESSAGE DU CHEVAL DE PIQUE POUR LA TAUROMACHIE ACTUELLE

## 1. SELECTION DES CHEVAUX

Ne naît pas cheval de corrida qui veut. En plus des qualités que le dressage lui enseignera, un cheval que l'on destine à l'arène doit présenter certaines vertus de nature.

### 1.1. QUALITES RECHERCHEES ET CHOIX DES CHEVAUX

L'aspect le plus contrôlé est sans doute le poids. Les *cuadras de caballos* s'accordent sur le fait que des chevaux de moins de six cents kilos suffisent. Des chevaux de moindre gabarit seraient peut-être un peu gênés par le caparaçon et le picador, et seraient certainement renversés à coup sûr. Les picadors militent contre cette diminution de format refusant absolument de chuter à la moindre rencontre. Ces derniers préfèrent pourtant un petit cheval expérimenté à une « forteresse » novice. Notons par ailleurs qu'un gros cheval, est souvent beaucoup moins adroit et équilibré qu'un plus léger. Pour certains vétérinaires taurins espagnols, le cheval de pique idéal est un « cheval de selle, de race espagnole ou croisée à soixante-quinze pour cent avec du sang espagnol, le reste pouvant provenir d'une race de trait pour amener du gabarit ». Pour ce qui est de la conformation, le plus important est d'avoir un cheval « solide et bien fait », avec un dos plutôt court et de bons aplombs. L'important est de présenter un lot de chevaux qui soient complémentaires et non stéréotypés afin de s'accorder aux différents adversaires : gros *toros* ou novillos... Il convient également d'avoir un ou deux chevaux qui soient plus imposants, et à toute épreuve, une sorte de « joker », prêt à affronter de lourdes bêtes.

Les qualités d'un cheval de pique sont avant tout, morales. Il faut un cheval calme et serein, qui ne soit pas craintif ; en fait, qui ait un moral d'acier pour résister aux chocs, ne pas se laisser « aller au tapis », et repartir en piste après une chute, et grande confiance en les divers cavaliers qui le chevauchent. Un cheval qui apprend vite sera toujours plus satisfaisant. Dans cette optique, il vaut mieux un jeune cheval, entre trois et cinq ans.

La plupart des chevaux qu'achètent les *cuadras* françaises sont des chevaux qu'on leur propose « parce qu'ils ont le profil d'un cheval de pique ». Monsieur Bonijol se donne en général six mois pour savoir, si oui ou non, l'animal fera un bon élément.

## **1.2. CAUSES DE REFORME**

Ainsi après une plus ou moins longue période d'essai tous les élèves ne sont pas gardés. Certains sont vite écartés car ils ne supportent pas le caparaçon (ruent dès qu'on les habille, après plusieurs tentatives), voyagent mal ou ne sont pas sociables : certains chevaux d'un tempérament belliqueux posent problème dans le transport ou dans les *patios* qui ne sont jamais bien grands et où beaucoup de monde s'affaire ; la mauvaise tenue d'un cheval y est donc toujours dangereuse.

Plus tardivement, un cheval peut réellement « perdre le moral » après une ou plusieurs blessures ou chutes. Il sera alors mis au repos, remis en confiance face à des vaches, en *tienta* puis face à des novillos. Parfois un cheval ne retrouve jamais son niveau. Le picador Tito Sandoval raconte ainsi qu'à Madrid en 2009, alors qu'il piquait pour Joselillo, un *toro* de Dolores Aguirre, renversa son cheval deux fois de suite et « pas pour rire ». On ne réussit jamais à remettre ce cheval face à des *toros*. Certains sont reconvertis en cheval d'*arrastre*.

En revanche, rares sont les blessures physiques qui handicapent définitivement un cheval. En règle générale, les chevaux de pique ont une très grande longévité, travaillant, à un rythme allégé, jusqu'à leurs vieux jours, qu'ils passent paisiblement au sein de la *cuadra*. L'effort demandé étant moins conséquent que pour un cheval de sport, il n'y a pas de « mise à la retraite » nécessaire.

## **1.3. CREATION D'UN ELEVAGE DE CHEVAUX DE PIQUE**

Le prolongement logique de l'entreprise de monsieur Bonijol a été d'imaginer, dès 2002, la conception d'un cheval adapté à la tauromachie actuelle. Ce projet, inédit dans l'histoire de la corrida, est la création d'un élevage de chevaux **de picador**. Animaux qu'il veut à la fois robustes et gracieux. Il s'agit de produits issus du croisement de femelles de trait (six percheronnes et deux boulonnaises composent le troupeau de reproductrices) avec des étalons de race lusitanienne, mâles qui sont utilisés par ailleurs comme chevaux d'alguazil. Le premier poulain de l'élevage, Toutatis, né en 2007, a piqué avec succès ses premières novilladas en 2012. Plutôt petit (cent soixante centimètres au garrot) mais de bon gabarit, il

sera à son tour croisé avec les juments de trait, pour augmenter un peu la taille des secondes générations.

## 2. DRESSAGE ET APPRENTISSAGE

### 2.1. POURQUOI DRESSER UN CHEVAL A L'ARENE ?

Qu'entend-on par « bon cheval de picador »? Un cheval parfaitement bien dressé pour tous les mouvements de basse école, à la fois calme – d'autant plus que les cavaliers eux, sont souvent bien stressés avant d'entrer en piste – et très réactif aux ordres, car dans l'arène, une seconde de latence ou d'inattention peut coûter cher. Se soulève ici le dilemme de l'usage des tranquillisants (doux); interdit bien sûr, autrefois répandu pourtant. A faible dose, l'acépromazine administrée par voie intramusculaire, peut être rassurante pour le *piquero* qui sent son cheval en confiance (les picadors détestent les chevaux imprévisibles), plus confortable pour le cheval qui ne garde pas de souvenir stressant, ce qui est intéressant notamment pour un jeune cheval. Un surdosage, même léger peut en revanche conduire à la catastrophe, en endormant trop l'animal. C'est comme si le picador piquait alors debout sur une chaise ou tout objet inanimé, se renversant donc à la moindre bousculade. Cas dramatique à Vic-Fezensac le 22 mai 1999 ; le picador de José Ignacio Uceda Leal, José-Antonio Munoz est tué écrasé par son cheval, que le *toro* de l'élevage Victorino Martin vient de renverser. L'homme est resté coincé pendant de très longues secondes, tandis que le *toro* s'acharnait sur le cheval, insensible aux *quites* des toreros. Dans sa chute, le picador eut de nombreuses lésions thoraciques et vertébrales infligées par le pommeau très proéminent des selles de pique. Ceci est d'autant plus grave que des témoins de la scène mettent en cause la médication excessive dont auraient fait l'objet les chevaux, dont certains tenaient « à peine debout ». [51]

Avant l'invention du *peto*, les chevaux étant de toute façon condamnés, Louis Heyral décrit le procédé par lequel certains *piqueros* s'assuraient du calme de leur monture. Ce que l'on appelait « l'opération » consistait à planter une petite *puntilla* dans le dos du cheval, derrière la selle, de telle sorte que le moindre mouvement brusque de sa part lui provoquait une douleur terrible ; le cheval était « calmé ».

Il est donc bien plus prudent, louable et légal de s'assurer de la sérénité du cheval en formant et préparant celui-ci le plus sérieusement possible.





**Figure 54 - La selle ou *silla*. Noter la proéminence du pommeau (en avant du picador, à gauche sur la photo) et du troussequin (en arrière du picador, à droite sur la photo) qui peuvent blesser le cavalier en cas de chute. L'armature ou arçon de la selle est en bois. L'*estribo* s'accroche sur le mousqueton. Sur le cheval sellé, la selle est recouverte par une housse de cuir. Photo M. Justice-Espenan**

## **2.2. APPRENTISSAGE SPECIFIQUE**

Avant d'entreprendre le dressage spécialisé, le cheval doit parfaitement maîtriser les mouvements de base (cercles et déplacements latéraux aux deux mains et aux trois allures, reculer, arrêt). Monsieur Bonijol insistera tout de même plus sur les appuyers, ou cession à la jambe, vers la droite, la poussée du *toro* se produisant normalement toujours de ce côté. La formation commence par la familiarisation avec le caparaçon qui se fait progressivement.

Seuls les *manguitos* seront d'abord positionnés, après quoi on fait marcher le cheval en main pour apprécier ses réactions. Certains chevaux porteront le caparaçon entier le premier jour. Il faudra plusieurs séances d'habillage progressif pour les plus sensibles. Puis quand la protection entière est mise, il convient de les habituer aux frottements puis petit à petit aux coups légers puis aux impacts en tapant avec la main, une badine, puis un bâton sur le *peto*. L'animal aura sans doute des réactions de surprise mais jamais la moindre douleur, le *peto* remplissant parfaitement son office. Dès que l'habit leur est familier, les chevaux travailleront toujours entièrement équipés, masque et bouchons d'oreilles compris, chez Monsieur Heyral. Monsieur Bonijol travaille ses chevaux « nus » pour l'entraînement de fond<sup>50</sup>. Il les équipe seulement pour des séances de mise en situation ou quand un cheval, qui se serait mal comporté lors d'une échéance précédente, aurait besoin d'une reprise en main sur un point précis. C'est le cas lorsqu'un cheval, au lieu de se battre pour ne pas chuter, a abandonné, s'est laissé renverser par le *toro* (dans certaines situations la chute est inévitable) ou a fui dans

---

<sup>50</sup> Le fait de ne pas habiller le cheval entièrement à chaque fois, par le gain de temps qu'il représente, permet de travailler chaque cheval plus longtemps ou plus régulièrement.

la direction opposée à l'impact – ce qui arrive parfois quand le *toro* frappe plutôt l'arrière du cheval, ce dernier fuit droit devant, à l'aveugle, arrêté bien souvent par les planches, qui volent parfois en éclat. Situation très dangereuse à éviter absolument. Il est important dès le lendemain de la course « fautive », de remettre le cheval dans une situation similaire, essayant de provoquer la même erreur de sa part pour le corriger, et ce, jusqu'à ce que le défaut disparaisse. C'est seulement à ce prix que l'on obtient des chevaux irréprochables, qui restent en confiance et aux ordres malgré les dures secousses. Pendant la *temporada*, les chevaux qui sortent en courses quasiment tous les week-ends, sont travaillés une à deux fois par semaine. A la fin de la saison et après une période de repos d'un mois environ, les chevaux sont travaillés quatre à cinq fois par semaine. L'hiver est aussi la période idéale pour former de nouveaux chevaux ; l'absence de spectacles permettant d'être plus disponible pour travailler le jeune cheval tous les jours.



**Figure 55 - Cheval de pique habillé des seuls *manguitos*. Noter que la protection est déjà conséquente. Remarquer le rabat sous le ventre du cheval qui permet de fermer la fenêtre au moyen d'attaches rapides (velcro). Remarquer également l'empiècement complexe qui laisse une totale liberté aux articulations du carpe et du jarret. Enfin, les sangles montées sur élastique (portions noires sur la photo) libèrent les épaules et l'articulation fémoro-tibiale. Photo M. Justice-Espenan.**

### 2.3. LA RENCONTRE AVEC LE « TORO »

Certaines *cuadras* possèdent un *toro* domestique à côté duquel les chevaux sont mis au pré afin de s'habituer à l'odeur et à la vue du bétail, qui effraie souvent les chevaux la première fois. Dans l'arène, le cheval ne voit théoriquement pas le *toro* sauf s'il devient indispensable de lui débander les yeux pour le relever. Il serait alors mal venu que le cheval se mette à paniquer, voyant une telle bête pour la première fois. Ce *toro*, peut également servir à l'entraînement proprement dit des chevaux, s'il s'y prête. Monsieur Bonijol habitue ainsi ses jeunes chevaux à appréhender le *toro* les yeux débandés pour qu'ils sachent à quoi ils sont confrontés. Le cheval doit aller au *toro* en toute connaissance de cause et se prendre en charge, comme un cheval de *rejoneo*. En revanche, il n'y a pas ici d'esquive, le cheval doit absorber le choc souvent brutal, ce qui suppose une grande maîtrise.

Dans d'autres maisons les chevaux sont seulement travaillés au bélier, qui peut-être une sorte de charrue manœuvrée par des aides ou une sorte de *carretón* monté sur un petit véhicule agricole, comme c'est le cas chez Philippe Heyral. Aux commandes du tracteur, il peut doser la force et observer la réaction du cheval ; il se met « dans la peau du *toro* » et sent « si le cheval a envie de se défendre, ou au contraire, s'il se laisse aller ». Le cheval est donc confronté pour la première fois à un vrai *toro* lors de sa première *tienta*, mais cela ne pose apparemment pas de problème.



**Figure 56 - Bélier utilisé pour mimer l'impact du *toro*. Quatre ou cinq personnes sont nécessaires. Photo M. Justice-Espanan**

Chez Monsieur Bonijol, au cours du travail régulier, les chevaux apprennent tous, sans protection, à appuyer leur épaule droite contre le bélier visible sur la figure 56, puis

progressivement à pousser la machine sur plusieurs mètres. Cela s'obtient de la manière suivante :

- Le cheval est d'abord arrêté perpendiculairement au bélier, son épaule droite à hauteur de la tête du « *toro* ».
- La main gauche (tenant les deux rênes) déplace les épaules du cheval vers la droite afin que le cheval vienne au contact de l'engin, tandis que la jambe gauche reculée, empêche les hanches de déraiper vers la gauche, et garde le cheval perpendiculaire au bélier.
- Pour déplacer le bélier, il convient ensuite de demander un déplacement latéral vers la droite. Le cavalier déplace son poids du corps vers la droite, incurve le cheval autour de sa jambe droite et donne l'impulsion de sa jambe gauche. Le bélier ayant beaucoup d'inertie dans le sable, le cheval ne pourra le mettre en mouvement que s'il accepte d'engager fortement ses postérieurs sous lui : c'est l'impulsion qui est la base de toutes les figures de l'équitation, puis de convertir cette impulsion en poussée vers la droite : c'est là une particularité de dressage du cheval de pique. Néanmoins, cet exercice se rapproche grandement de l'appuyer.

Les *piqueros* exécuteront le même exercice, une *garrocha* dans la main droite, en mimant la *suerte* de pique pour s'habituer au double maniement, de l'arme et du cheval.

C'est le travail effectué en amont, sur tous les mouvements de basse école, qui permettra au cheval d'acquérir l'impulsion nécessaire pour « toréer » ainsi. D'autre part, c'est parce que le cheval est parfaitement dressé que l'on peut obtenir de lui des mouvements très précis malgré le port du caparaçon. En effet, plus on avance dans le degré de dressage plus le cheval sera sensible à la simple pression des jambes, au moindre changement d'assiette du cavalier. « On a vu des chevaux anticiper en fonction des mouvements du picador et se coucher vers l'avant alors que le *toro* était encore à dix mètres ».

Pour absorber l'impact, le cheval doit dans un premier temps se laisser soulever ou repousser sur le côté, puis dans un deuxième temps, contenir la poussée en reproduisant le travail du bélier. Pendant toute la *suerte*, le cheval doit avoir l'encolure incurvée vers la droite (comme dans l'appuyer dont nous venons de parler). Dans le cas contraire, le cheval est en déséquilibre et sera plus facilement « fauché » par le taureau. Les figures 57 et 58 le montrent.





Figure 57 - A gauche : incurvé vers la gauche, le cheval sera fauché par le *toro*. Photo A. Viard.



Figure 58 - A droite : incurvé vers la droite, même si le groupe équestre est soulevé de presque un mètre, le cheval retombera sur ses pieds. Photo A. Viard.



Figure 59 - A gauche le cheval est mis en position : le poids du corps déplacé vers la droite et l'action des rênes déplacent les épaules du cheval vers la droite tandis que la jambe gauche, reculée, « tient les hanches » et les empêche de déraiper vers la gauche. Photo M. Justice-Espenan.

A droite : Le cheval engage ses postérieurs fortement, il « descend sur ses jarrets » (le cheval « fouaille » de la queue ce qui indique qu'il force). Cette impulsion est récupérée par l'action des rênes qui la redirige vers la droite pour pousser le bœuf. Photos M. Justice-Espenan.



**Figure 60 - Le cheval reproduit dans l'arène l'exercice qu'il a répété face au bélier. Photo A. Viard.**

Pourquoi bander les yeux du cheval dans l'arène ? Beaucoup (anti-taurins en tête) considèrent cela comme cruel ; c'est en fait avant tout dans l'intérêt du cheval et de son cavalier. L'explication est la suivante : tout être vivant – un cheval ou même un homme – voyant un objet (*a fortiori* un *toro* de cinq cents kilos) lui foncer dessus a cette réaction innée de s'écarter brusquement au dernier moment quand bien même il aurait eu, jusque-là, la ferme volonté de ne pas bouger. Le seul moyen d'y parvenir est de fermer les yeux pour ne pas amorcer le réflexe. Preuve que le bandage des yeux, de l'œil droit au moins, est indispensable. Le fait de ne bander qu'un seul œil, permettrait peut-être au cheval d'avoir un meilleur équilibre, un plus grand dynamisme; cela éviterait certainement qu'il ne fonce au galop dans la *barrera* en cas de chute de son cavalier.

Il faudra environ six ans pour qu'un cheval atteigne finalement son niveau maximum.

Détaillons pour terminer les caractéristiques techniques du caparaçon actuel.



### 3. LE CAPARAÇON ACTUEL

#### 3.1. UNE PROTECTION TOUJOURS PLUS PERFORMANTE

Tous les caparaçons actuels sont conçus sur le même modèle. Leur objectif est de protéger efficacement le cheval sans jamais gêner ni l'homme, ni la monture. Beaucoup de détails ont été repris depuis le caparaçon de Primo de Rivera ; ces modifications sont le fruit d'une longue expérience de *tercio de varas* :

- La fenêtre du côté droit, fut très vite supprimée, représentant une porte d'entrée trop facile pour la corne.



Figure 61 - Caparaçon doté d'une fenêtre côté droit lors d'une corrida à Nîmes en 1952. Photo anonyme extraite de [4]

- Les premiers *manguitos*, sans système de velcro, s'enfilaient comme un pantalon ; les ouvertures au niveau du bas des membres étaient donc bien plus larges qu'aujourd'hui, la corne s'y engouffrait facilement. Ensuite on utilisa un système de fermeture à sangles dans lesquelles la corne se coinçait également.
- Pour ce qui est des matériaux utilisés : le coton utilisé auparavant – toujours utilisé en Amérique du Sud), se tasse, se salit et accroche la corne. C'est également un matériau



très lourd. Les caparaçons d'aujourd'hui pèsent presque cinquante kilos de moins que ceux qui étaient auparavant en coton.



**Figure 62 - Caparaçon sud-américain, en coton et feutre. Photo Ph. Heyral**

- Les pompons, dont le rôle n'est qu'esthétique (la corrida étant un monde où la beauté du costume a toujours compté, on orna très vite les points de couture tenant la matelassure en place, de pompons décoratifs), sont factices et seulement peints sur le caparaçon Heyral par exemple. Ceci permet un meilleur enduit de la toile par la suite, et une facilité de nettoyage du vêtement qui, parfaitement lisse, n'accroche pas la corne.



Figure 63 - A gauche : gros plan sur la partie avant gauche du caparaçon Heyral. On peut y lire le poids de la pièce, le nom des chevaux qu'il peut habiller, Béti et Jaguar, et une référence de production. Noter que les pompoms sont factices. Photo M. Justice-Espenan.

Figure 64 - A droite : gros plan sur un pompon du caparaçon de monsieur Bonijol. Photo M. Justice-Espenan.

### 3.2. CARACTERISTIQUES TECHNIQUES

Nous prendrons ici l'exemple du caparaçon de monsieur Bonijol, dont l'autorisation de brevet, obtenue en 2007, figure en annexe 4. Celui-ci est constitué :

- Du **manguito avant** : salopette recouvrant le poitrail, les antérieurs et la partie avant du ventre.
- Du **manguito arrière** : cuissard habillant la partie arrière du ventre, et les membres jusque sous la queue.

Ces pièces de sous-vêtements permettent de recouvrir la totalité du cheval de son encolure à ses cuisses tout en assurant le libre mouvement des quatre membres. Ils sont constitués d'au moins trois couches de tissu aramide<sup>51</sup> (tissu utilisé en balistique résistant aux armes blanches, donc a priori aux coups de corne), et de deux couches de tissu polyéthylène. Le

---

<sup>51</sup> Deux sortes de tissu para-aramide sont utilisées ici : le poly-para-phénylène-téréphtalamide ( PPD-T) ou Kevlar et le Twaron.

Ces fibres allient de bonnes propriétés mécaniques en traction et une bonne résistance aux chocs et à l'abrasion, au feu (faible combustibilité) et à la chaleur (ne fond pas), aux solvants organiques (exemple : carburants). En contrepartie, ces textiles présentent un mauvais comportement en compression, une grande difficulté à couper (résistance au cisaillement) ou à usiner, une reprise d'humidité importante et une sensibilité aux rayons ultraviolets.

tout est contenu dans une housse faite d'une couche de coton, d'une couche de feutre et d'une couche de polyéthylène.

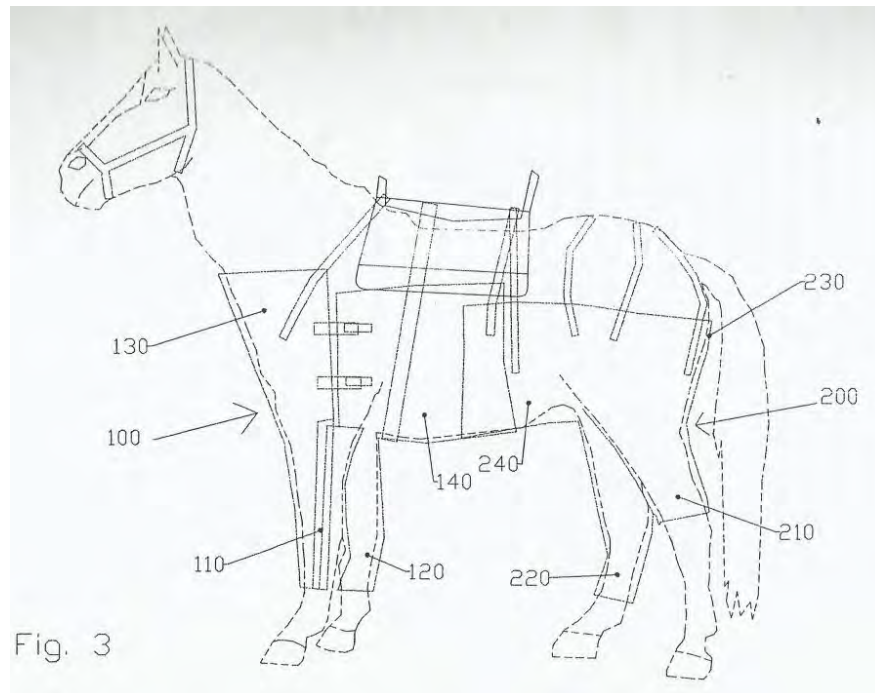
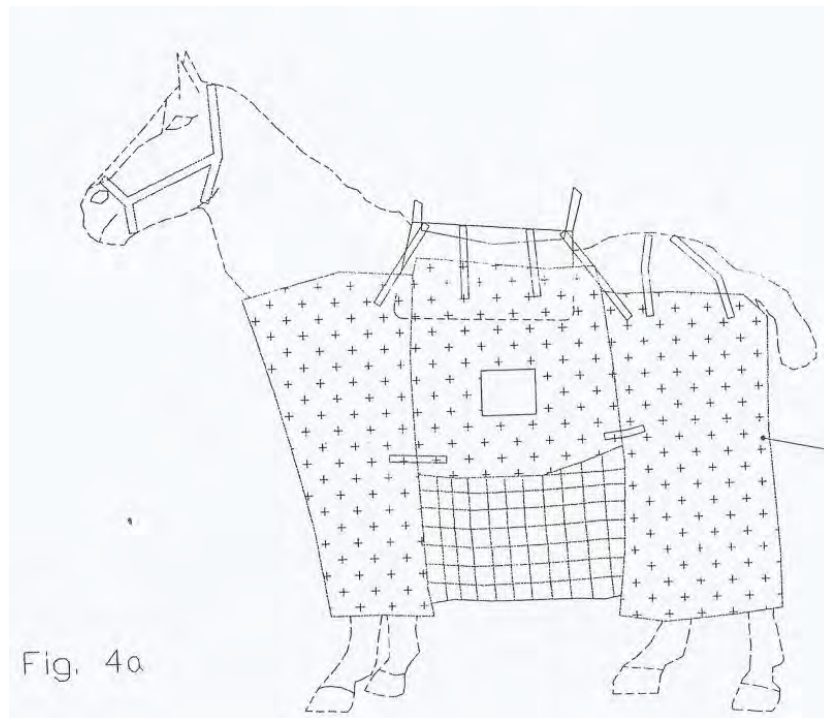


Figure 65 - Dessin des deux *manguitos* positionnés sur le cheval. Document extrait du brevet INPI du caparaçon de monsieur Bonijol.

- D'un **tablier** venant couvrir le sous-vêtement tout en assurant le recouvrement des deux flancs, du ventre, de l'avant-main et de l'arrière-main du cheval jusqu'à hauteur de la selle. Cette tunique est fabriquée de tissu aramide enduit en surface avec un mélange de résine et d'agents « durcissants », de nombreuses couches de géotextile imputrescible à l'intérieur pour constituer le matelassage, et d'une doublure de toile coton. Un **renfort** en tissu « Twaron S.M.R » est ajouté à l'intérieur de la tunique sur la partie la plus exposée aux coups de corne. (partie quadrillée sur la figure 66).
- Ce tablier est fabriqué en deux tailles différentes : plus ou moins dix centimètres de circonférence et de hauteur selon les chevaux.
- Les nombreuses sangles d'attache permettent ensuite d'adapter l'habit exactement à la morphologie de chaque animal. Ces lanières sont en toile de nylon très résistant et sont également enduites.



**Figure 66 - Dessin du caparaçon entier, vue du côté gauche. Dessin extrait du brevet INPI.**

- Tous les moyens d'attache sont en toile de nylon très résistant, et sont par la suite enduits.
- Les tissus utilisés, s'achètent pour les plus techniques, autour de cinquante euros le mètre.
- Au total , à l'endroit où frappe le *toro*, c'est plus de quarante couches de différents textiles qui sont superposées de telle sorte que le glissement des couches entre elles dévie la corne au lieu de la retenir. Par ailleurs, la souplesse et la finesse des matériaux conservent au cheval sa liberté de mouvement.
- L'enjeu de cette invention était de profiter des atouts des fibres aramides tout en s'affranchissant de leurs points faibles. La sensibilité aux rayons ultraviolets et l'aspect hydrophile sont ainsi écartés grâce à l'étape d'enduction. La faible résistance à la compression est palliée par la présence du matelassage en géotextile.

Le coût de revient d'un caparaçon est de mille euros, ce qui ne prend en compte que l'achat des matériaux nécessaires. A cela s'ajoute, une semaine complète de travail.

L'entretien consiste à brosser ou nettoyer à l'eau toutes les pièces ; le *manguito* arrière surtout, immanquablement souillé d'urine.



Ainsi protégés, les chevaux de monsieur Bonijol ont servi quatre-vingt spectacles sans une égratignure, en 2005 par exemple.

Bien que cette protection soit à la pointe de la technique, le cheval n'est pas à l'abri d'un accident.

### 3.3. UNE PROTECTION INFAILLIBLE ?

En 2012, la *cuadra* Bonijol, qui a répondu présente à plus de trente fériás, a eu à déplorer la perte d'un cheval. L'autopsie aurait conclu à une péricardite qui se serait étendue à partir d'un hématome (secondairement infecté ?) occasionné par un choc au poitrail. En Espagne, Pelón a été victime d'une *cornada* parallèle au rectum, qui semble à présent résolue. La protection n'est effectivement pas intégrale.



**Figure 67 - Cheval de pique recevant un coup de corne au niveau de la fenêtre, dans le flanc gauche. Photo extraite du site : <http://www.hoguerasdealicante.es/2012/06/18/tercio-de-varas-cuando-llevaban-peto/>**

Tout le monde est conscient du risque accru de *cornada* au niveau de la fenêtre ; raison pour laquelle, celle-ci est de plus en plus souvent fermée. Blanca Nieve, cheval de monsieur Louis Heyral, fut ainsi tué à Arles par le sixième *toro* de la course du 15 avril 1973, après le *tercio* de piques, en faisant ce tour de piste qu'on effectuait alors après chaque *toro*<sup>52</sup>. Le *toro* rechargea le cheval avant que le picador n'ait pu faire entièrement demi-tour, et lui infligea

---

<sup>52</sup> Par la suite, ce tour de piste fût conservé uniquement pour le sixième *toro*. Il ne découlait d'aucune obligation réglementaire mais certains l'avaient imposé à Nîmes et Arles seulement. [4]

une blessure abdominale gravissime, sa corne étant passée par la fenêtre. Le cheval fut abattu dès son retour au *patio de caballo*.

Une fois à terre, la croupe et le dos, sont les régions du cheval les plus exposées au *toro* ; comme le montre les figures 68 et 69.



**Figure 68 - *Cornadas* dans le creux du flanc gauche et derrière la cuisse gauche d'un cheval de pique acheté par monsieur Philippe Heyral à une *cuadra* espagnole. Noter que la cuisse est théoriquement protégée par le *manguito* et la tunique – pourtant obligatoires en spectacles officiels. Cette blessure aura sans doute été causée lors d'une *tienta* ? Photo M. Justice-Espenan.**



**Figure 69 - *Cornada* ayant traversé la croupe d'un cheval de monsieur Heyral. Cliché pris quelques jours après l'accident. Le cheval se porte bien à présent et repique des *toros*. Photo Ph. Heyral.**

Devrait-on alors protéger également la partie dorsale du cheval ? Il faudrait avant cela prendre soin du matériel déjà disponible. Certains équipements sont en effet en piteux état. La figure 70 est une photo d'un cheval de pique préparé pour une corrida à Barcelone, quelques années plus tôt.



**Figure 70 - *Manguito* espagnol. Photo Ph. Heyral.**

## CONCLUSION

La *suerte de varas* est un élément capital de la *lidia*. On le voit chaque fois qu'elle est indûment écourtée : l'animal garde la tête haute, il reste *levantado* et ne passe pas au stade suivant, *parado* où il mesure mieux ses charges et commence à découvrir son garrot. De telles erreurs se soldent quelquefois par l'échec du matador ou sa blessure. La suppression du picador, n'en doutons pas, provoquerait un abaissement général de quatre à deux ans de l'âge du bétail présenté dans les arènes. Le spectacle perdrait son caractère de combat dramatique pour se convertir en une simple démonstration sportive, à laquelle des centaines d'amateurs pourraient désormais prétendre. Il amuserait sans doute, mais serait dépourvu d'intérêt autant que d'art véritable et ne passionnerait plus comme avant.

Quant au remplacement du picador par un autre procédé, il est inutile d'y penser, il n'en existe point. Ni la cape, ni les banderilles, ni la muleta n'obtiennent le même effet.

Or, si de nos jours le picador fait – ou peut faire – correctement son travail, c'est parce qu'on lui a fourni tout le matériel de qualité nécessaire pour le réaliser : pique et cheval. Mais n'est pas cheval de corrida qui veut ! La sélection, malgré le manque relatif de possibilités d'approvisionnement en comparaison du temps jadis, est rigoureuse. Cette sélection, monsieur Alain Bonijol, la hisse à son sommet, en créant le premier élevage de chevaux de picador, concept inédit dans l'histoire de la Tauromachie. En effet les impératifs sont nombreux et correspondent à des critères précis, tant de maniabilité que de résistance, couronnés d'un moral à toute épreuve et d'un tempérament calme qui permette au picador de se sentir en confiance. Ces chevaux font l'apprentissage de leur métier et ils sont donc particulièrement aptes à affronter les toros, quelle que soit leur puissance. Le cheval de picador est aujourd'hui, un cheval-torero – son nom est cité dans les *reseñas*. Les picadors le savent et confient leur vie à ces montures, sans tergiversations. La *prueba*, c'est fini...

La tâche du picador n'en demeure pas moins complexe ; le *piquero* restant partagé dans le désir de briller, entre les goûts du public, pour qui le taureau n'est jamais assez entier, et le besoin du matador, d'avoir un adversaire réduit à sa mesure.

La pique est le *tercio* qui focalise toutes les attentions. Celle des aficionados *de verdad*, tenants de l'orthodoxie de la tauromachie, seul gage de son avenir. Celle des anti-taurins qui font du cheval de picador un vrai cheval de bataille, hideux repoussoir qui leur sert d'argument. Dans une certaine mesure ils auront contribué à l'implantation du caparaçon, on



ne peut que les remercier sur ce point. L'activité du cheval de pique est pourtant, soulignons-le, bien moins stressante que celle d'un poulain que l'on envoie sur les champs de course à trois ans ; sans parler de sa longévité... sans commune mesure.

Le *tercio de varas* a beaucoup évolué depuis 1928. Comme le *toreo* moderne a modifié petit à petit la sélection du *toro*, son comportement actuel, logiquement, a modifié la *suerte de varas*, tandis que les abus dans la façon de piquer ont conduit, c'est incontestable, vers un amenuisement de son intérêt.

L'œuvre de ceux – *cuadras de caballos* en tête – qui ont sauvé, de sa décadence, le plus beau et le plus important *tercio* – car c'est lui qui met en valeur la qualité première du *toro bravo* – doit être saluée. De leur travail, découle la pérennité du premier tiers. Seul un cheval léger, parfaitement dressé et confiant, adroitement mené par le picador et dont la protection de pointe lui conserve son autonomie de mouvements pourra permettre la mise en scène de toute la force, l'agressivité, la volonté du *toro* à combattre. Le picador sera de nouveau à l'honneur dans un moment dénué de toute tricherie, laissant apprécier toute l'émotion d'un véritable combat.

C'est à ces conditions seulement que le *tercio de varas* révélera la vraie nature du *toro*, en espérant qu'elle soit brave.

# BIBLIOGRAPHIE

- Thèses vétérinaires :

[54] AMESLANT A., Détermination des facteurs responsables de la faiblesse des taureaux de combat au cours de la corrida, Toulouse, 2007.

[16] DAURE M., La pique, le picador, le taureau, Toulouse, 2000.

[49] FIORA P., Influence de l'apport de gluco-formateurs et d'anti-oxydants dans le pienso sur le comportement du taureau brave dans l'arène, Toulouse, 2011.

[37] FLORES OCEJO M.B., Origen y evolucion de la actuacion veterinaria en los festejos y espectaculos taurinos e incorporacion de la mujer a estos cometidos veterinarios, Madrid, 2008.

[2] MAUBON P., La corne du taureau de combat, Maisons-Alfort, 1957.

- Ouvrages :

[45] ALCUBILLA M., Diccionario de la Administracion espanola, t. I, entrée "animales", 1886.

[22] BENNASSAR B., Histoire de la Tauromachie - une société du spectacle -, Paris: Editions Desjonquères, 2002.

[17] CORROCHANO G., Qué es torear? Introduccion a las tauromaquias de Joselito y de Domingo Ortega, p. 108-106, Madrid, 1966.

[30] COSSIO J.M de, Los Toros - tratado técnico e historico, Madrid: Espasa-Calpe S.A., 1951.

[13] COSSIO J.M. de, El cossio ilustrado, Madrid: Espasa Calpe, S.A., 2003.

[1] DARRACQ J.P. "El Tio Pepe", Génèse de la corrida moderne, Pau: Editions Cairn, 2000.

[38] DARRACQ J.P. "Tio Pepe", Chroniques -I-, chronique n°708, septembre 1962 , p.28, Cairn Editions, 1998.

- [10] DAULOUEDE P., Toromanie, L'envers de la corrida III, Anglet: Atlantica Editions, 2003.
- [26] DELGADO J. " Pepe Hillo", La tauromaquia o arte de torear, Madrid: Imprenta de Ortega y compana, 1827.
- [29] FRADIN N., Corridas à Toulouse - La Fiesta Brava ressuscitée, Portet-sur-Garonne: Editions Loubatières, 2003.
- [3] GARDERE M., GARZELLI M., MANO J.L., NORMANDIN J.L., Les Pourquoi de la corrida, Arles: Editions Cairn, 2008.
- [44] GUILLAUME-ALONSO A., Corrida et Histoire : la part du cheval, Vauvert: Editions Au diable vauvert, 1996.
- [35] HARDOUIN-FUGIER E., Histoire de la corrida en Europe du XVIIIe au XXIe siècle, Connaissances et Savoirs, 2005.
- [7] HEMINGWAY E., Mort dans l'après-midi, titre original : "Death in the afternoon", traduit de l'anglais par René Daumal, Editions gallimard, 1938.
- [4] HEYRAL L., Mes chevaux de corrida, souvenirs tauromachiques recueillis et racontés par Robert Bérard.
- [58] MAILIS A. & WOLFF F., D'un taureau l'autre, la tauromachie dans tous ses états, Vauvert: Editions Au diable vauvert, 2009.
- [24] MONTES F., Tauromaquia completa, El arte de torear en plaza tanto a pie como a caballo, Madrid, 1836.
- [14] NED & LANCEY, Guide tauromachique, Toulouse: Editions Privat, 1900.
- [23] ODUAGA-ZOLARDE M., Les courses de taureaux expliquées, manuel tauromachique à l'usage des amateurs de courses, ouvrage aussi complet que possible sur la matière, Paris, 1854.
- [20] PELLETIER C., L'heure de la corrida, Evreux: Gallimard, 1996.
- [11] POPELIN C., La corrida vue des coulisses, Paris: Editions La Table Ronde, 1964.
- [15] POPELIN C., Le taureau et son combat, Paris: Editions de Fallois, 1993.

- [56] RIBIERE J.C., Petit guide illustré de la tauromachie - volume I : La corrida, Nîmes: Sime Editions, 1990.
- [34] RODRIGUEZ BLANCO M., Tauromachie, passion de la Fiesta Brava, Portet-sur-Garonne: Editions Loubatières, 2003.
- [18] RODRIGUEZ SANCHEZ R., La suerte de varas hecha y dicha por Raimundo Rodriguez Sanchez, Editions du Temple, 2012.
- [9] ROUMENGOU M., Blessures et mort des taureaux de combat, Anatomie - Traumatologie, 1991.
- [21] ROUMENGOU M., L'Eglise et la corrida - prohibitions et participation active, Madrid: Imprenta Fareso, 1996.
- [27] TAPIA Y SALCEDO G., Ejercicios de la Gineta, Madrid, 1643.
- [32] VIARD A., Comprendre la corrida, Anglet: Atlantica Editions, 2001.
- [5] VIARD A., Le grand livre de la corrida, Paris: Michel Lafon Publishing, 2003.
- [19] VIARD A., Terres Taurines, opus 19, Vieux-Boucau: La sarl de presse "Terres Taurines", octobre 2008.
- [28] WITZ E., Description historique du célèbre combat de taureaux en Espagne, de la façon qu'il se pratique ordinairement à Madrid, capitale de ce Royaume, manuscrit retranscrit dans l'oeuvre de Jean-Paul Duviols Fêtes et divertissement, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1997, 1760.
- [31] ZALVIDAR ORTEGA J.J., Victimas del toreo - Picadores, El Puerto de Santa Maria, 2009.
- Articles et sites internet :
- [48] "EL NOR", « La importancia del peto y el picador en la lidia de toros », El arsenal (elarsenal.net - diaro numérique), 8 août 2011.
- [51] « Vic, la mort d'un picador », Sud-ouest, 23 mai 1999.
- [64] BARTOLOTTI J., « Sur la disparition de la véronique », Toros n°1938, p. 1, 19 octobre 2012.

- [53] BOUCHE J., « interview du picador Antonio Saavedra », Toro mag n°9, pp. 34-35, décembre 2008.
- [8] CHARPIAT Y., « Débat au cœur de la pique ou anatomie d'une querelle », Toro mag n°6, pp. 15-16, août 2008.
- [39] CHENU M., « dossier spécial "La pique" », Tendido n°58-59, juin-juillet 1993.
- [61] CORROCHANO G., « La reforma de la suerte de varas », Las Taurinas de ABC; Madrid, 2, juin 1927.
- [46] EL ZUBI, « Origen del peto en los caballos », [www.asotauro.com](http://www.asotauro.com).
- [63] ELCHOFRE, « Tertulia n°5, La suerte de varas y los origenes del toreo », 31 octobre 2010.
- [25] FABARON E. & J.P, Toros n°1267-1268, décembre 1985.
- [52] Fédération des Sociétés Taurines de France, «communiqué,» Saint-Martin de Seignanx, novembre 2008.
- [41] GILPEREZ FRAILE L., « Aquellos lodos traen estos polvos los origenes de la crueldad en los espectaculos taurinos ».
- [57] GINER L., Président de l'Association Nationale des Aficionados, «Pique pique... les kilogrammes,» Toro mag n°6, p. 17, août 2008.
- [36] LUCA DE TENA Y ALVAREZ-OSSORIO T., « Un pleito antiguo que debe ser resuelto », Las Taurinas de ABC, 24, octobre 1926.
- [33] ORGAMBIDES GOMEZ F.J., « Un reglamento de la época de Paquiro : el de Cadiz de 1848, primero de la historia », Cadiz, mars 2002.
- [55] PASCAL R., « Quelques propos sur les piques », Tendido n°86, pp. 38-39, septembre-octobre 1996.
- [62] SANCHEZ-GUERRA R., « Los petos y los quites », Las Taurinas de ABC, Madrid, 16, mars 1927.
- [50] TANGUY G., « Colloque sur le tercio de piques, résumé du 92ème Congrès de la F.S.T.F », Toro mag n°9, pp. 31-33, décembre 2008.

[6] TORRES B. Rafael Edouardo, « La suerte de varas », [www.asotauro.com](http://www.asotauro.com).

[47] VAZQUEZ LEGARRETA E., « Pourquoi se implanto el peto? », *Ola deportiva*, p. 12, 15 février 2005.

[12] VIARD A., « Pique rétractable », *Terres Taurines. Culture et Passion*, [www.tierrastaurinas.com/terrestaurinas/actus](http://www.tierrastaurinas.com/terrestaurines/actus), 12 octobre 2012.

[59] ZUMBIEHL F., « Pourquoi après cela se lamenter sur le manque de mobilité du toro actuel? », *Planète corrida* n°19, pp. 48-49, mai 2004.

- Textes officiels :

[43] GOBIERNO DE ESPANA - MINISTERIO DEL INTERIOR - Secretaria General Tecnica, *Espectaculos Taurinos - Normas Estatales*, Edicion electronica, Octobre 2009.

[65] GOBIERNO DE POLITICA TERRITORIAL - MINISTERIO DE POLITICA Y ADMINISTRACION PUBLICA, *Boletin Oficial del Estado*, n° 209, Sec.I, 31 août 2011.

[60] JUNTA DE ANDALUCIA, decreto 68/2006, « Por el que se aprueba el reglamento taurino de Andalucía,» 21 mars 2006.

[42] Ministerio de Gobernación, *Reglamento oficial para la celebración de espetáculos taurinos y de cuanto se relaciona con los mismos*, Bilbao: Imprenta Moderna, 1930.

[40] «Reglamento para las funciones de toros que han de celebrar en esta ciudad,» *El Comercio*, Cadiz, n° 12104, 9 juin 1848.



# ANNEXES

## **ANNEXE 1 : EXTRAIT DU REGLEMENT TAURIN MUNICIPAL FRANÇAIS DE 2005 (MIS A JOUR EN 2007)**

### ARTICLE 60

1 - L'organisateur devra présenter le matin de la course à 10 heures au minimum, quatre chevaux destinés aux picadors.

2 - Ces chevaux devront être convenablement dressés et dotés d'une mobilité suffisante, sans être l'objet de manipulations tendant à modifier leur comportement.

3 - Le poids des chevaux net et sans harnachement devra correspondre à celui fixé par le Règlement des Spectacles Taurins Espagnol en vigueur, c'est-à-dire entre 500 et 650kg.

4 - Chaque picador, par ordre d'ancienneté et de commun accord avec ses collègues, choisira le cheval qu'il utilisera au cours du combat sans pouvoir refuser ceux approuvés par les vétérinaires.

5 - Lorsqu'un cheval sera blessé ou se révélera impropre à être utilisé au combat, le picador pourra changer de monture.

6 - L'organisateur qui confiera à un contractant la fourniture des chevaux le fera toujours sous sa propre et unique responsabilité.

### ARTICLE 61

1 - Le caparaçon protégeant les chevaux de picadors, fait de matériaux légers et résistants, devra correspondre aux normes définies par le Règlement des Spectacles Taurins Espagnol en vigueur.

2 - Il en sera de même pour les étriers.

### ARTICLE 62

1 - Les piques seront présentées par l'organisateur au délégué de la C.T.E.M avant l'apartado, dans une boîte scellée que celui-ci ouvrira.



2 - Elles ne serviront que pour une course et porteront, sur la partie entourée de corde, le sceau préalablement posé par les organisateurs compétents à savoir "La asociación de Matadores Españoles de Toros y Novillos y de Rejoneadores", la "Union Nacional de Picadores y Banderilleros", y la "Union de Criadores de Toros de Lidia".

3 - Les piques, leurs hampes, ainsi que la façon de les monter devront correspondre, tant pour les corridas de toros que pour les novilladas avec picadors, aux normes et règles fixées par le Règlement des Spectacles Taurins Espagnol.....

4 - Elles devront être montées la face plane vers le haut, sur une hampe convexe. Une fois achevé l'examen des piques et des caparaçons, ces matériels seront mis en sécurité par le délégué de la C.T.E.M qui ne les remettra à leurs utilisateurs que peu avant le début de la course. Le délégué de la C.T.E.M veillera à ce que le montage des piques soit effectué correctement.

## CHAPITRE II - DU PREMIER TIERS (TERCIO) DU COMBAT

### ARTICLE 72

1 - Le président ordonnera l'entrée en piste des picadors une fois que l'animal aura été travaillé avec la cape par le matador.

2 - Pour faire courir l'animal et l'arrêter, il ne pourra y avoir en piste plus de trois banderilleros qui s'y emploieront dès sa sortie dans le ruedo en évitant des courses inutiles.

3 - Il est interdit de « recortar » (tordre) l'animal de l'aveugler dans le capote pour provoquer un choc contre la barrière ou de lui faire donner des coups de cornes contre les burladeros. Le matador qui enfreindrait cette interdiction recevra un avertissement du président et dans ce cas pourrait être sanctionné comme auteur d'une infraction légère, en particulier si par la suite de son intervention irrégulière l'animal souffrait d'une diminution sensible de ses facultés.

4 - En cours de spectacle, à la demande du chef de lidia ou du président de la course, l'état de la surface de la piste sera rectifié si cet état l'exige. L'organisateur disposera du matériel immédiatement disponible.

## ARTICLE 73

1- Les picadors interviennent chacun à leur tour. Celui qui doit intervenir se place conformément aux directives du matador concerné, à l'opposé du toril, alors que l'autre picador se positionne dans la partie de piste opposée au premier.

2 - Lorsque le picador se prépare à piquer, il le fait en citant l'animal sur la droite sans dépasser le cercle le plus proche de la barrière. Le picador veillera à ce qu'aucun torero ne s'avance au-delà de son étrier gauche. L'alguazil interviendra en cas d'infraction à cette règle.

3 - L'animal devra être mis en suerte sans qu'il ne franchisse le cercle le plus éloigné de la barrière et, à aucun moment, les toreros ou les monosabios ne pourront se tenir du côté droit avec son cheval.

4 - Quand l'animal s'élance vers le cheval le picador effectuera la suerte par la droite, perpendiculaire au cercle extérieur. Il est interdit de vriller, de fermer la sortie à l'animal, de tourner autour de lui, d'insister ou de maintenir le châtiment s'il est mal donné. Le picador devra piquer dans le haut du morillo. Si le toro se sépare du cheval, il est interdit de le piquer à nouveau immédiatement. Les toreros devront écarter immédiatement le toro pour, s'il y a lieu, le remettre à nouveau en suerte tandis que le picador fera reculer son cheval afin de le repositionner. Les toreros opéreront de la même façon lorsque l'exécution de la suerte est incorrecte et surtout si elle se prolonge trop longtemps. Les picadors pourront à tout moment se défendre et protéger leur cheval.

5 - Si le toro ne charge pas le cheval après avoir été placé à trois reprises au-delà du second cercle il sera mis en suerte sans qu'il soit tenu compte de cette limite.

6 - Les animaux recevront un châtiment approprié, pas inférieur à deux piques, à chaque cas selon les circonstances. Le matador en piste pourra demander, s'il l'estime opportun, le changement de tercio et le président décidera de ce qu'il a à faire, compte tenu du châtiment reçu par l'animal. Le président pourra d'autre part ordonner le changement de tercio lorsqu'il jugera que l'animal a été suffisamment châtié.

7 - Lorsque le président ordonne le changement de tercio, les picadors doivent cesser immédiatement le châtiment, mais ils pourront continuer à se défendre et protéger leur cheval jusqu'à ce que les toreros retirent l'animal.

8 - Les toreros à pied qui enfreignent les normes relatives à l'exécution de la pique recevront un avertissement du président et pourront être sanctionnés au troisième avertissement en tant qu'auteurs d'une faute légère. Les monosabios sont considérés comme auxiliaires du picador, et à cet effet, pourront utiliser un bâton.

9 - Le président donnera un avertissement aux picadors contrevenant aux dispositions du présent article et pourra les sanctionner selon la gravité de l'infraction commise.

10 - Un subalterne de la même cuadrilla se tiendra en piste à côté du picador qui ne participe pas à la suerte de piques, afin d'effectuer les quites permettant d'éviter que l'animal dans sa fuite n'entre en contact avec son cheval.

11 - Aucun toro ne pourra obtenir la « vuelta al ruedo » (tour de piste post mortem) ou « l'indulto » (grâce du président) s'il n'a pas fait preuve d'une bravoure suffisante à la pique.

#### ARTICLE 74

1 - Durant l'exécution de la suerte de piques, tous les matadors demeureront à la gauche du picador. Le matador à qui correspond la lidia dirigera le déroulement de la suerte et interviendra au moment qu'il jugera nécessaire.

2 - Nonobstant ce qui précède, après chaque pique, les autres matadors feront un quite par ordre d'ancienneté. Si l'un d'entre eux décline l'offre, son tour passera.

#### ARTICLE 75

Lorsque pour un accident quelconque l'un ou les deux picadors de la cuadrilla en piste ne peuvent continuer leur prestation, ils seront remplacés par ceux des autres cuadrillas par ordre d'ancienneté inversé.

#### ARTICLE 76

Lorsque du fait de sa couardise, un animal ne pourra être piqué dans les formes indiquées dans les précédents articles, le président pourra, à la demande du matador concerné, ordonner le changement de tercio et décider de la pose des banderilles noires ou de châtiment.

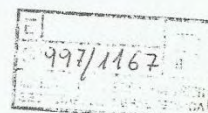
## ANNEXE 2 : EXEMPLE DE CERTIFICAT D'APPROBATION DES CARAPAÇONS PAR LE MINISTRE DE L'INTERIEUR ESPAGNOL

ALAIN BONIJOL POUR LA VILLE DE DAX  
JANVIER 2009

### Certificat du ministère de l'Intérieur espagnol, 1996



Ministerio del Interior  
Secretaría General Técnica



A la vista de los petos de caballos para la suerte de varas presentados por el Sr. Alain Bonijol de Franquevaux (Francia), se comprueba que tanto por lo que se refiere a los materiales para su confección, así como a su peso y estructura, estos cumplen los requisitos exigidos para su aprobación por el artículo 65 del Real Decreto 145/1996, por el que se modifica y da nueva redacción al Reglamento de Espectáculos Taurinos. Siguiendo lo acordado por la Comisión Consultiva Nacional de Asuntos Taurinos, tras la prueba realizada el día 10 de junio de 1995 en El Boalo (Madrid), dichos petos han sido reforzados para dotarlos de una mayor rigidez en protección del caballo; y las modificaciones incorporadas se han comprobado satisfactorias durante las numerosas pruebas realizadas con ocasión de la pasada Feria de Sevilla. Lo que a los efectos oportunos certifico en Madrid a 12 de julio de 1996.

EL SECRETARIO DE LA C.C.N.A.T.



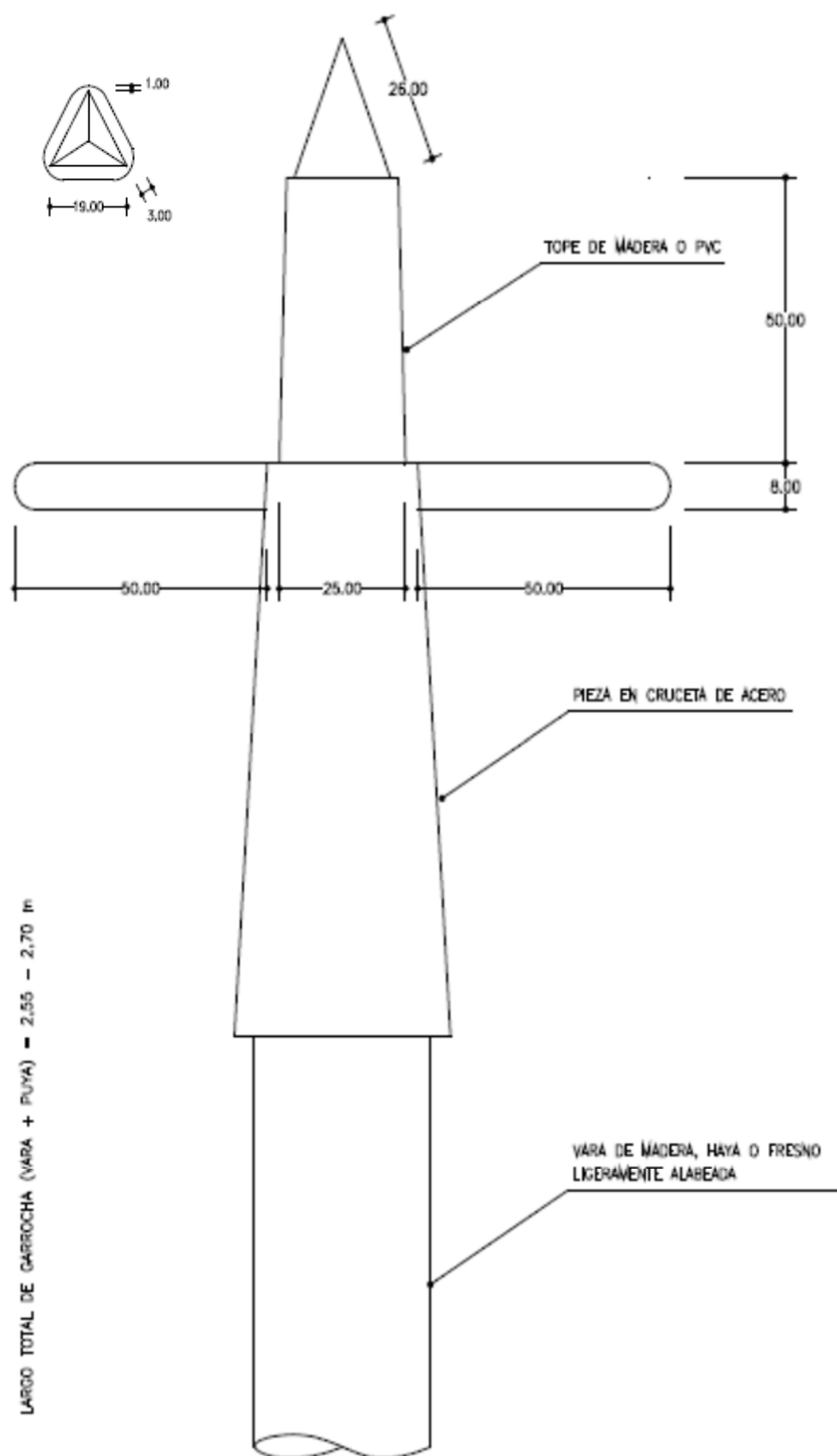
Pedro Plasencia Fernández

"Vu, collationné et certifié conforme à  
l'original qui nous a été présenté."  
ST-GILLES, le 11 JAN. 2000



Le Maire  
l'Adjoint délégué

**ANNEXE 3 : MENSURATIONS DE LA PIQUE ANDALOUSE, ADOPTÉE PAR LE  
DECRET 68/2006, DU 21 MARS 2006**



**ANNEXE 4 : FORMULAIRE A REMPLIR LORS DE CONTROLES  
ANTIDOPAGES EFFECTUES SUR UN CHEVAL DE PIQUE PREVU PAR  
LE DECRET ROYAL DU 7 JUILLET 1997 (BOE, N° 169, DU 16 JUILLET  
1997)**

**MINISTERIO DEL  
INTERIOR**

**CONTROL DE DOPAJE DE ESPECTACULOS TAURINOS  
ACTA INDIVIDUAL DE RECOGIDA DE MUESTRAS**

N.º

DATOS DE LA MUESTRA			
Toros	<input type="checkbox"/>	Fecha de recogida	Hora de recogida
Caballos	<input type="checkbox"/>		
Códigos precintos		Volumen aproximado en mililitros	
A	<input type="text"/>	ORINA	SANGRE
B	<input type="text"/>	A <input type="text"/>	<input type="text"/>
		B <input type="text"/>	<input type="text"/>
Código precinto contenedor general transporte			<input type="text"/>
Observaciones			

**DECLARACIÓN DE MEDICAMENTOS ADMINISTRADOS CON ANTERIORIDAD A LA RECOGIDA DE MUESTRAS**  
Durante los ..... últimos días al animal al que pertenece la muestra se le han administrado los siguientes medicamentos:

DATOS GENERALES			
Plaza de toros:		Provincia:	
Tipo de festejo:		Ganadería:	
Nombre del toro:	Edad:	Número:	Orden de lidia:
Observaciones:			

Veterinario responsable de la recogida de muestras	Propietario del animal o su representante	V.B. El Delegado Gubernativo
Nombre:	Nombre:	Nombre:
Fdo.:	Fdo.:	Fdo.:

**Ejemplar para el Delegado Gubernativo**

**ANNEXE 5 : DECISION DE DELIVRANCE D'UN BREVET POUR LE  
CAPARAÇON DE MONSIEUR ALAIN BONIJOL.**

R E P U B L I Q U E F R A N Ç A I S E



# BREVET D'INVENTION

Code de la propriété intellectuelle-Livres VI

## DECISION DE DELIVRANCE

Le Directeur général de l'Institut national de la propriété industrielle décide que le brevet d'invention n° 04 53041 dont le texte est ci-annexé est délivré à :  
**BONIJOL ALAIN - FR**

La délivrance produit ses effets pour une période de vingt ans à compter de la date de dépôt de la demande, sous réserve du paiement des redevances annuelles.

Mention de la délivrance est faite au Bulletin officiel de la propriété industrielle n° 07/44 du 02.11.07 (n° de publication 2 879 586).

Fait à Paris, le 02.11.07

Le Directeur général de l'Institut  
national de la propriété industrielle

**B. BATTISTELLI**

INSTITUT  
NATIONAL DE  
LA PROPRIÉTÉ  
INDUSTRIELLE

SIEGE  
26 bis, rue de Saint Petersburg  
75800 PARIS cedex 08  
Téléphone : 01 53 04 53 04  
Télécopie : 01 42 93 59 30

ETABLISSEMENT PUBLIC NATIONAL

CRÉÉ PAR LA LOI N° 51-444 DU 19 AVRIL 1951



ECOLE  
NATIONALE  
VÉTÉRINAIRE



Université  
Paul Sabatier  
TOULOUSE III

### AGREMENT SCIENTIFIQUE

En vue de l'obtention du permis d'imprimer de la thèse de doctorat vétérinaire

Je soussigné, **PICAVET Dominique Pierre**, Enseignant-chercheur, de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse, directeur de thèse, certifie avoir examiné la thèse de **Margaux JUSTICE-ESPENAN** intitulée « *Le cheval du picador dans la tauromachie d'hier et d'aujourd'hui* » et que cette dernière peut être imprimée en vue de sa soutenance.

Fait à Toulouse, le 15/11/2012  
Professeur Dominique Pierre PICAVET  
Enseignant chercheur  
de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

Vu :  
Le Directeur de l'Ecole Nationale  
Vétérinaire de Toulouse  
Professeur Alain MILON

Vu : 16/11/2012  
Le Président du jury :  
Professeur Jean-Louis MONTASTRUC

Professeur Jean Louis MONTASTRUC  
Laboratoire de Pharmacologie  
Médicale et Clinique  
FACULTE DE MEDECINE  
37 allées Jules Guesde  
31000 TOULOUSE

Vu et autorisation de l'impression :  
Le Président de l'Université  
Paul Sabatier  
Professeur Bertrand MONTHUBERT

*Par délégation de signature du vice -  
président du CEVU  
Amoré Le Pécalle*

Mlle Margaux JUSTICE-ESPENAN  
a été admis(e) sur concours en : 2007  
a obtenu son diplôme d'études fondamentales vétérinaires le : 30/06/2011  
a validé son année d'approfondissement le : 18/10/2012  
n'a plus aucun stage, ni enseignement optionnel à valider.





Toulouse, 2012

NOM : JUSTICE-ESPENAN

PRENOM : Margaux

TITRE : LE CHEVAL DU PICADOR DANS LA TAUROMACHIE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI.

RESUME : Depuis l'Antiquité, le cheval est le collaborateur traditionnel de l'homme dans sa lutte contre le taureau. Symbole de la richesse et de l'adresse chevaleresque de l'aristocratie espagnole, le cheval est mis à l'honneur pendant l'âge d'or de la tauromachie équestre espagnole, jusqu'à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle. L'essor du *toreo* à pied et la mise en place de la corrida moderne le réduiront au rang de bête de réforme condamnée par les jeux de l'arène. Après deux siècles d'hécatombe, le cheval du picador, qui est aujourd'hui efficacement protégé, prend pleinement part au premier acte de la corrida. Il est désormais formé - et même élevé - pour cette unique utilisation, au sein des *cuadras de caballos*. Il se retrouve donc logiquement au cœur des débats actuels concernant le *tercio des varas* ; surtout dans la mesure où il est accusé par certains d'en dénaturer le personnage principal, le *toro*. Ce qui constituerait une grave atteinte à l'authenticité tauromachique. Pour conserver à la tauromachie son tiers le plus important, car c'est lui qui pérennise la bravoure, qualité première, du taureau de combat, le *tercio de varas* doit se moderniser et s'adapter aux évolutions des goûts et des mentalités du public, aux modifications physiques et morales qu'ont subi les *toros*, au *toreo* moderne des maestros. Nous verrons comment le picador et le cheval de pique d'aujourd'hui sont à même d'offrir un vrai moment de tauromachie, dans toute l'authenticité, la loyauté, la violence aussi, d'un véritable combat.

MOTS-CLES : CHEVAL, PICADOR, TAUROMACHIE

---

ENGLISH TITLE: The horse of the picador in past and current bullfighting.

ABSTRACT: Since Ancient times, men and horses have been working together in their fight against bulls. Until the late XVII<sup>th</sup> century, horses were a symbol of the powerfulness and military dexterity of the Spanish nobility. But with the expansion of modern bullfighting, horses became condemned to die in the bullring. This situation lasted two centuries until it was decided to protect horses, which could thus take part in the show. Nowadays, horses are trained and even bred for this unique use. As a consequence, they are blamed by some *aficionados*, arguing that horses may weaken the *toro bravo*. This, if true, could represent a severe damage to bullfighting authenticity. The first *tercio* of bullfight is the most important one because, thanks to it, braveness – which is the essential quality of *toros bravos* – can perpetuate. That's why the *tercio de varas* must be modernised, to suit to the evolutions of mentalities, the changes in physical conformation of bulls and the current *toreo*. We will try to explain how the picador and the horse can today, offer to the public a great moment of bullfighting, with all the truth, loyalty, and violence also, of a real fight.

KEYWORDS: HORSE, PICADOR, BULLFIGHT